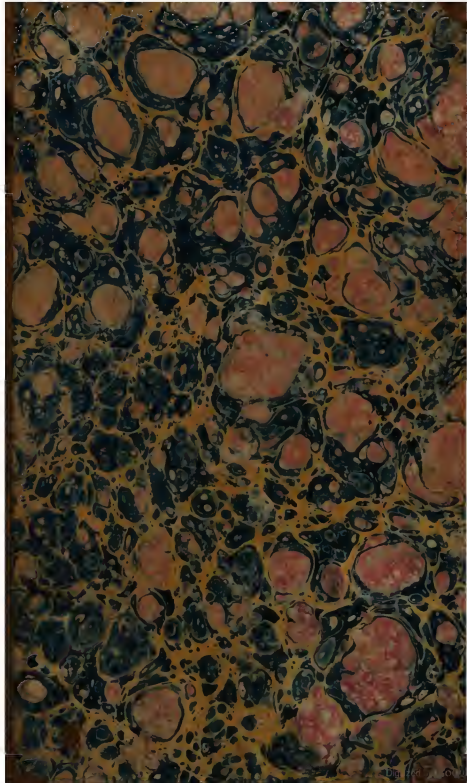




BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

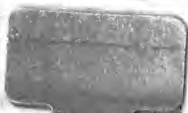
XLV

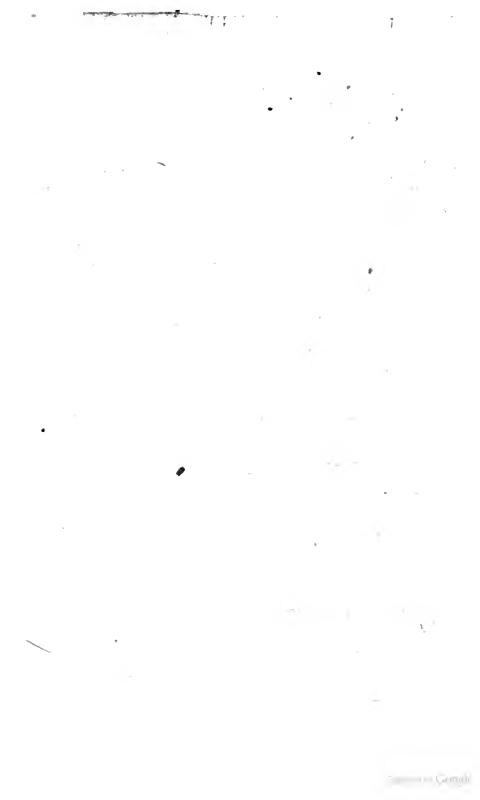
B

43

NAPOLI

B. 45







BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DES VOYAGES.

OUVRAGES DE LA MÊME LIBRAIRIE.

Beautés de l'histoire grecque, 1 vol. in-12. fig. prix 3 fr.

— romaine ,	<i>id.</i>	3
— d'Espagne ,	<i>id.</i>	3
— de Portugal ,	<i>id.</i>	3
— de Hollande ,	<i>id.</i>	3
— Suède et Danemarck ,	<i>id.</i>	3
— ou époques de l'Histoire		
de France ,	<i>id.</i>	3
— d'Angleterre ,	<i>id.</i>	3
— de Russie ,	<i>id.</i>	3
— des croisades ,	<i>id.</i>	3
— de la Suisse ,	<i>id.</i>	3
— de Turquie ,	<i>id.</i>	3
— de l'Empire germanique , 2 v. in-12.		6
— et merveilles de la nature		
en France ,	<i>id.</i>	6
— de l'Amérique ,	<i>id.</i>	6
— d'Italie ,	<i>id.</i>	6
— historique et chronologique		
de Paris ,	<i>id.</i>	7
— de la Perse ,	<i>id.</i>	6
— de l'Indostan ,	<i>id.</i>	6
— de la Chine ,	<i>id.</i>	6

Tout exemplaire non revêtu de ma signature sera réputé contrefait.

A. Eymery



Christopher Colomb.
1492

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DES VOYAGES
LES PLUS FAMEUX

AUTOUR DU MONDE ET DANS LES DEUX HÉMISPÈRES,
ou
TABLEAU

Des découvertes, entreprises, aventures, naufrages,
captivités, malheurs et succès des plus célèbres voya-
geurs, tant sur mer que sur terre; mœurs, usages,
coutumes des nations sauvages ou peu connues par
eux visitées.

TERMINÉ

Par une Notice exacte et détaillée sur le naufrage de la Méduse,
la captivité de Dumont et la mort de Mungo-Park.

PAR H. LEMAIRE.

AVEC DOUZE BELLES GRAVURES.

TOME SECOND.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION D'ALEXIS EYMERY,
RUE MAZARINE 30.

IN

JOE



BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

Idee générale du pays.

L'AMÉRIQUE est un vaste continent ; elle est baignée à l'est par l'Océan, qui la sépare de l'Europe et de l'Afrique ; et à l'ouest par la Grande Mer et le détroit du Nord, qui la séparent de l'Asie. On la divise en deux grandes parties, l'une qu'on appelle *l'Amérique méridionale*, et l'autre *l'Amérique septentrionale*.

L'Amérique méridionale renferme la Terre-Ferme, la Guyane, le pays des Amazones, le Brésil, le Paraguay, le Pérou, le Chili, les Patagons et quelques îles.

L'Amérique septentrionale contient le Labrador, le Canada, les Etats-unis, la Louisiane, la Floride, le vieux Mexique, le nouveau Mexique, la Californie et plusieurs îles.

L'Amérique, en général, étant placée sous trois zones différentes, se trouve soumise à diverses températures. L'air y est très-chaud

vers le milieu , très-froid vers les extrémités au nord et au sud , et assez tempéré dans le reste du pays.

Cette contrée tire son nom d'*Améric Vespuce* , Florentin , qui prétendit faussement avoir , le premier , découvert la Terre-Ferme.

Ses montagnes les plus remarquables sont les *Andes* ou *Cordilières* dans la partie méridionale , le long de la grande mer ; et ses plus grands fleuves , le fleuve *Saint-Laurent* et le *Mississipi* dans la partie septentrionale , et la rivière des *Amazones* et celle de la *Plata* dans la partie méridionale.

Découverte historique et générale.

CE fut un Génois qui découvrit l'Amérique. Ce Génois , qui devint célèbre par cette découverte même , se nommait Chrystophe Colomb.

Ayant , à la fois , du génie et de l'instruction , Colomb avait jugé , à l'inspection du globe terrestre , qu'il existait dans l'hémisphère occidental , un vaste continent propre à servir de contre-poids aux terres de l'hémisphère oriental. Mais il fallait des vaisseaux pour aller chercher ce nouveau monde , et Colomb n'avait ni assez de fortune , ni assez de crédit pour s'en procurer : il fit hommage de ses idées aux magistrats qui gouvernaient

sa patrie ; ils en rirent comme d'un trait de folie. Dom Juan , roi de Portugal , à qui notre héros eut ensuite recours , vit la chose tout autrement , et nomma des commissaires pour examiner les propositions qui lui étaient faites : ces commissaires lui conseillèrent perfidement de ravir au malheureux étranger le prix et la gloire de son projet , en faisant , d'après ses propres mémoires , tenter secrètement l'entreprise par un Portugais ; le navigateur qui en fut chargé , n'osa aller bien loin , et revint bientôt publier à Lisbonne , que Colomb était un visionnaire. Celui-ci courut en Espagne : on l'y amusa long-temps par des promesses sans effet ; il allait enfin prendre la route de France , résolu de solliciter tous les souverains l'un après l'autre , lorsque , par la protection de la reine Isabelle , les difficultés s'aplanirent. Rappelé expressément à la cour d'Espagne , il y fut accueilli magnifiquement. On lui donna , avant tout , le titre pompeux d'amiral sur l'Océan. Il fut ensuite convenu qu'il jouirait de tous les appointemens , prérogatives et privilèges attachés aux pavillons de Castille et de Léon dans les mers de ces deux royaumes ; qu'il disposerait de tous les emplois civils dans les îles et dans le continent qu'il découvrirait ; qu'il y nommerait à tous les gouvernemens ; qu'il désignerait en Espagne les juges à qui

seraient confiées les affaires du pays nouvellement découvert ; qu'indépendamment des droits et traitemens attachés aux titres d'amiral, de vice-roi, de gouverneur, il aurait le dixième de tout ce qui serait acheté, trouvé ou acquis dans les limites de son autorité, après en avoir préalablement distrait tous les frais de la conquête. Outre ces avantages, il devait aussi regarder comme sa propriété le huitième de tout ce que la flotte rapporterait à son retour, sous la condition qu'il entrerait, de son côté, pour un huitième dans la dépense de l'expédition.

Cette convention arrêtée, la ville de Pelos eut ordre de mettre à la disposition de Christophe Colomb, deux caravelles qu'elle était obligée d'entretenir pour la garde des côtes. Il y en joignit une troisième équipée à ses propres frais, et qu'il nomma la *Sainte-Marie*. Se réservant le commandement particulier de ce dernier navire, il nomma *Martin-Alphonse Pinçon*, capitaine du premier des deux autres bâtimens appelé la *Pinta*, et confia la conduite du second, qui se nommait la *Nina*, à *Vincent-Jams Pinçon*, frère du précédent. L'équipage des trois caravelles, ne se composait, en tout, que de quatre-vingt-dix hommes. Elles mirent à la voile, le vendredi 3 août 1492, approvisionnées pour un an.

Portant à l'occident, on se trouvait, le 11, à cent cinquante lieues de l'Île de Fer. On continua de cheminer, l'amiral profitant, chaque jour, des moindres occasions pour calmer l'impatience et prévenir l'inquiétude : par ses soins on se croyait à tout moment près de voir et de toucher *la terre promise*. Cependant elle ne paraissait pas. Après trois semaines de navigation, la frayeur produisit la révolte dans les trois navires, et l'on parla hautement de regagner, malgré Colomb, le continent européen ; quelques-uns s'emportèrent même jusqu'à dire dans leur colère, qu'il fallait jeter cet étranger à la mer, sauf à déclarer en Espagne, qu'il y était tombé par malheur, en observant les astres pour se conduire. Le premier octobre, l'amiral, réduit à composer avec son monde, promit que si dans trois jours on ne découvrirait pas la terre, il prendrait le parti qui lui serait prescrit. Ce qui le rassurait en particulier sur cet engagement, c'est que depuis quelque temps il trouvait fond avec la sonde, et qu'à d'autres signes encore il reconnaissait que la terre était proche.

On ne tarda point à voir passer un gros poisson vert, de l'espèce de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers, et on tira des flots une canne fraîchement coupée, un morceau de bois travaillé et une branche d'épine

avec son fruit. A de tels indices tous les doutes devaient se dissiper. La qualité du vent et de l'air annonçait d'ailleurs aux marins de quelque savoir, qu'ils allaient prochainement recueillir le fruit de leur courage et de leurs fatigues. Avant la fin du troisième jour, Chrysotophe Colomb publia avec confiance, que cette nuit même il comptait voir la terre. On dut donc, suivant son ordre, faire des prières publiques ; il commanda encore qu'on carguât les voiles, et donna des signaux de ralliement pour le cas où les caravelles seraient séparées par un coup de vent.

Enfin, vers dix heures du soir, étant dans le château de poupe, il crut apercevoir au loin une lumière. Il appela Rodrigue Salcédo, contrôleur militaire de la flotte, et une autre personne encore, et tous trois ils remarquèrent bientôt que cette lumière changeait de place, comme si elle était portée par quelqu'un qui allât d'un lieu à l'autre. A deux heures après minuit, on entendit crier de la Pinta qui marchait en avant : *Terre terre !* On découvrait en effet pleinement la côte : elle n'était qu'à deux lieues. Aux premiers rayons du jour, on reconnut une île, longue d'environ vingt lieues, plate et remplie d'herbes. En raison de la situation où il se trouvait, Colomb la nomma *San-Salvador*. L'équipage des trois caravelles était alors à

genoux devant l'amiral, tendant les mains vers lui, et réparant par ces marques de respect et d'admiration les chagrins qu'on lui avait précédemment donnés.

On s'aperçut, en approchant pour aborder, que le rivage était couvert d'hommes nus qui témoignaient beaucoup d'étonnement; c'étaient les naturels du pays. Plus tard on sut qu'ils avaient d'abord pris les trois caravelles pour des animaux.

L'amiral se fit conduire à terre dans une barque armée, l'épée à la main et l'étendard déployé. Les commandans des deux autres caravelles le suivaient. Ayant mis pied à terre, Colomb prit possession de l'île au nom de leurs majestés catholiques, avec les cérémonies usitées dans ces occasions, et les équipages, aussi débarqués, lui prêtèrent serment de fidélité, en la double qualité de vice-roi et d'amiral. Les insulaires observant qu'on écrivait au moment de dresser l'acte de prise de possession, crurent qu'on jetait un sort sur eux et sur leur île, et s'enfuirent en poussant des cris de frayeur. On parvint à en joindre et à en ramener quelques-uns et la manière dont on les traita engagea les autres à revenir d'eux-mêmes. Leurs cheveux étaient noirs et épais, liés autour de la tête en façon de tresses. Quelques-uns les portaient flottans sur leurs épaules. La plupart avaient la taille

dégagée, les traits du visage assez agréables, le front large et le teint couleur d'olive. Ils étaient peints d'une manière bizarre, les uns au visage, d'autres aux yeux et au nez seulement, et quelques-uns par tout le corps. Ils avaient pour armes, des javelines d'un bois durci au feu, avec une pointe aiguë garnie d'une dent de poisson.

Chrystophe Colomb en attira plusieurs sur ses caravelles, et là, aux moyens de quelques bagatelles qui leur semblèrent des présens considérables, il apprit d'eux par signes plus qu'en paroles, que leur île s'appelait *Guahani*, qu'elle était environnée de plusieurs autres, et que tous les habitans de cet archipel prenaient le nom de *Lucayos*. C'est de ce nom qu'on a fait celui de *Lucayes*, qu'on donne à toutes les îles, situées au nord et à l'est des grandes Antilles, et qui se terminent au canal de Bahama.

Avant de retourner en Europe, cette première fois, l'amiral espagnol découvrit d'autres îles encore dans les environs de *Guahani*, et il s'aperçut que leurs habitans avaient de l'or en une telle abondance, que les derniers d'entre eux en composaient les moindres objets de leur parure. En partant il laissa dans l'une d'elles, qu'il nomma *Hispaniola*, et que nous appelons, de nos jours, *Saint-Domingue*, quelques-uns de ses compagnons de voyage,

et fonda ainsi la première colonie européenne en Amérique.

Il avait touché à Cuba ; dans un second voyage il voulut s'assurer si ce lieu de débarquement, qui lui avait paru riche et d'une grande importance, était une île ou une partie du continent. En longeant à cet effet les côtes méridionales, il se vit embarrassé dans une multitude d'îles si nombreuses, qu'en un jour il en compta jusqu'à cent soixante. Inquiété par les ennemis que son bonheur et sa gloire lui faisaient en Espagne, il y retourna cependant encore, sans avoir pu éclaircir ses doutes.

Ce ne fut que dans un troisième voyage qu'il découvrit la Terre-Ferme vers les bouches de l'Orénoque : on était alors en 1498. A peine eut-il ainsi complété sa découverte, qu'il ne s'agissait que d'étendre pour que l'Espagne en retirât d'immenses avantages, qu'il fut remplacé dans son commandement, accusé, et enfin proscrit. On le reconduisit en Espagne, frappé d'un arrêt de mort, et chargé de chaînes. Il s'y justifia, mais ne recouvra pas le rang que lui avait ôté la calomnie.

Dans un dernier voyage au nouveau monde, il éprouva au contraire tout ce que des successeurs jaloux et inquiets peuvent faire essuyer de dégoûts et de dangers à un homme qu'ils craignent de voir reprendre sa place.

Il mourut a Valladolid , en 1506 , âgé de 59 ans.

Il n'eut pas même la gloire de donner son nom à la quatrième partie qu'il avait ajoutée au monde déjà connu. *Améric Vespuce* , marchand de Florence , lui ravit aussi cet honneur , sans qu'on sache comment justifier une telle usurpation.

Les Espagnols sous ses ordres , n'avaient encore que visité le continent d'Amérique ; ils s'y établirent bientôt sous la conduite de *Fernand Cortez* et de *François Pizarre*. Le premier conquit l'empire du Mexique qui comptait des millions d'habitans , avec six cents hommes environ , dix-huit chevaux et un très-petit nombre de pièces de campagne. Le second employa à la conquête du Pérou deux cent cinquante fantassins , soixante chevaux et douze petites pièces de canon. Il est vrai que l'artillerie remplaçait la foudre aux yeux des Mexicains et des Péruviens , et qu'ils virent d'abord dans les chevaux que montaient les cavaliers espagnols , des êtres surnaturels contre lesquels toute résistance était inutile.

La population de cette partie de l'Amérique ne tarda pas à s'éteindre presque entièrement. La soif de l'or et le fanatisme religieux des Espagnols firent d'eux , non-seulement les ennemis , mais encore les bourreaux des Américains : après

les avoir assujettis, ils les tyrannisèrent en cent façons, et employèrent les plus favorisés à exploiter les mines, dont ils avaient surpris le secret aux autres, à force de tourmens. Hispaniola avait trois millions d'habitans, et Cuba environ six cent mille : tous disparurent en peu d'années. Les Espagnols, indépendamment de leurs armes, employèrent contre ces malheureux, des dogues, avec lesquels ils les chassaient, comme on lance les bêtes fauves dans les forêts d'Europe.

Traits particulier, aventures et mœurs.

Cérémonie au Pérou, en l'honneur du soleil.

LES Mexicains et les Péruviens adorent le soleil. Lors de la conquête par les Espagnols, cet astre avait son plus beau temple à Cusco, au Pérou. Dans les grands jours de fêtes le roi et les grands s'y montraient bizarrement vêtus, la figure couverte de masques, les épaules ornées d'ailes. A une certaine époque on se réunissait vers la fin de la nuit, dans une plaine. Là, le visage prosterné en terre, on attendait le lever du soleil pour lui rendre hommage. A ce moment le *capac inca*, roi de la nation, se présentait portant sur sa poitrine un vase d'or

concave et très-poli. Les rayons du soleil dirigés par ce vase sur du coton, y mettaient le feu ; et tous les sacrificateurs accouraient pour se partager ce feu, qui servait à brûler les victimes. Les Péruviens n'offraient sur les autels du soleil, que des agneaux, des brebis et les prémices des productions qu'il avait fait naître. Un jeûne de huit jours précédait la fête que nous sommes en train de décrire. Le soir du huitième jour, les chefs de famille donnaient à leurs enfans une pâte de maïs, avec laquelle ils se frottaient toutes les parties du corps, et une eau mêlée d'herbes purgatives. Au lever du soleil, tous les Péruviens se prosternaient et priaient l'astre du jour d'éloigner de la ville toutes les maladies et tous les chagrins. Alors un *inca*, que l'on nommait courrier du soleil, descendait de la forteresse avec une lance ornée de fleurs, de plumes et d'anneaux d'or ; il trouvait sur la place quatre autres courriers, qui, frappant l'air de leurs lances, croyaient chasser devant eux toutes les maladies jusqu'aux principales portes de la ville. Là ils piquaient leurs lances en terre, et défendaient, au nom du soleil, à tous les maux qui affligent l'humanité, de passer ces bornes. A la nuit, ces courriers, armés de torches de paille, faisaient le tour de la ville, et chassaient les maux de la nuit comme ils avaient chassé ceux du jour,

Courage de Guatimozin, empereur du Mexique.

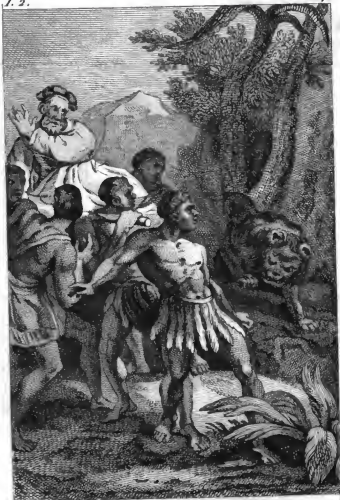
LE courage ne manquait point aux adversaires des Espagnols; ceux-ci ne triomphèrent que par la supériorité des armes et de la tactique européennes. Ils eurent entre autres à combattre dans Guatimozin, empereur du Mexique, un ennemi réellement redoutable. Ce prince américain, ayant été vaincu et fait prisonnier, montra dans les tourmens, que, trahi par la fortune, il ne pouvait être dompté ni par la douleur, ni par la crainte de la mort. Ses barbares vainqueurs le tenaient étendu sur des charbons ardents, pour le forcer à indiquer l'endroit où il avait caché ses richesses. Le grand-prêtre mexicain, soumis au même supplice, paraissant prêt à se rendre, déplorait ses souffrances : *Et moi*, lui dit Guatimozin, *suis-je donc sur un lit de roses ?* Ces mots sublimes dans une pareille situation fermèrent la bouche au Mexicain, et cessant de se plaindre, il mourut fidèle à son roi.

Las - Casas.

PLUSIEURS missionnaires se joignirent aux guerriers Espagnols qui faisaient le voyage du

nouveau monde. On aurait peut-être facilement enlevé les habitans de la partie de l'Amérique alors découverte, à leur culte bizarre, si pour arriver à les convertir, ainsi qu'à s'en faire des alliés utiles, on eût suivi les voies tracées par l'évangile; mais la violence et la persécution, seuls moyens dont on se servit, ne sont, en tout, propres qu'à aigrir et à révolter. Un chef américain nommé Hatney, était attaché à un poteau, et allait être brûlé. Un religieux franciscain, voulant l'arracher à ses faux dieux, lui parlait du paradis : « Dans le lieu de délices dont vous parlez, lui dit le cacique, y a-t-il des Espagnols? — Il y en a, répondit le missionnaire. — En ce cas, je n'y veux point aller, répartit le cacique; » et il cessa de l'écouter.

Las-Casas, l'un des missionnaires espagnols, se montra l'ami et le protecteur de ces malheureux peuples : il gagna des milliers de cœurs à la foi chrétienne, et on vit dans une occasion, des Américains se sacrifier pour lui. Ils le portaient dans un palanquin, au milieu de la campagne. Tout à coup un tigre s'élança d'un bois voisin. Ces Américains, sachant qu'il ne fallait qu'une proie à cette bête féroce, se serrèrent autour du palanquin, afin que le sort ne tombât pas sur celui qu'ils appelaient leur père. Le tigre se saisit de l'un d'eux, et l'emporta dans le bois : les Amé-



Las Casas et les Mexicains.



10
11

ricains, cherchant à distraire l'attention de Las-Casas qui frémissait de douleur, reprirent tranquillement leur marche avec leur précieux fardeau.

Tremblemens de terre, très-communs au Pérou.

ON éprouve fréquemment au Pérou des tremblemens de terre considérables. Don Ulloa en fait la peinture suivante : « Quelque inopinés que soient les tremblemens du Pérou, dit ce voyageur, leur approche ne laisse pas d'être annoncée par quelques avant-coureurs. Un peu auparavant, c'est-à-dire une minute avant les secousses, on entend dans les concavités de la terre un bruit sourd, qui ne s'arrête pas où il se forme, mais il se répand en divers endroits. Les chiens sont toujours les premiers qui pressentent un tremblement de terre. Ils aboient, ou plutôt ils poussent des hurlemens fort lugubres. Les bêtes de charge et les autres animaux qui marchent dans les rues, s'arrêtent tout court; et par un instinct naturel, ils écartent les jambes pour ne pas tomber. Mais rien n'approche de l'effroi des habitans. Au premier indice, ils quittent leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, et courent vers les grandes rues, pour y chercher une sûreté

qu'ils ne trouvent point sous leurs toits.....; Qu'on se représente les cris des enfans, les lamentations des femmes qui invoquent toutes les puissances du Ciel, celles mêmes des hommes, et les hurlemens des chiens qui continuent! C'est une épouvantable confusion, qui dure plus long-temps que les secousses, parce que l'expérience ayant appris qu'elles peuvent se réitérer, et que les malheurs qui ne sont point arrivés dès les premières, sont souvent causés par celles qui les suivent, personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi. » Ces tremblemens de terre qui ont, à différentes fois, renversé plusieurs villes, sont l'effet des volcans souterrains, ou de ceux qui se sont déjà fait des issues.

*Marche d'un chirurgien anglais à travers
la Terre-Ferme jusqu'au Pérou.*

LA relation suivante doit naturellement trouver place ici : elle présente des détails curieux sur la Terre-Ferme et sur ses habitans, et rentre conséquemment dans le plan de notre ouvrage.

Un pirate anglais, nommé Sharp, pillait les côtes du Pérou et de la Terre-Ferme, toujours prêt à attaquer quand il croyait pouvoir le faire avec profit et sans danger, et toujours prêt à fuir dès qu'il apercevait

un ennemi en état de combattre. Bientôt las de cette indigne vie, Waffer, chirurgien du vaisseau, et quelques autres hommes de l'équipage, qui n'avaient suivi Sharp que par étourderie, résolurent de quitter cet écu-meur de mers, et de repasser l'isthme, quelques périls qu'ils pussent rencontrer dans l'exécution de ce dessein. Après quelques jours de marche, à partir des côtes de la Terre-Ferme, et se dirigeant vers le Pérou, un accident fâcheux fut pour Waffer le prélude de beaucoup d'infortunes, qui le firent infiniment souffrir, mais qui lui donnèrent en même temps occasion de connaître le pays et ses habitans. Pour plus d'intérêt, laissons-le raconter lui-même ses aventures, et contentons-nous de l'y suivre pas à pas.

« C'était, dit-il, le 5 mai 1687. J'étais assis sur la terre près d'un de nos anglais qui faisait sécher de la poudre à canon sur une assiette d'argent. Il s'entendait si mal à manier la poudre que le feu y prit et me brûla le genou jusqu'à découvrir l'os; j'y appliquai aussitôt des remèdes, et ne voulant pas demeurer derrière mes compagnons, je les suivis pendant deux jours avec de vives douleurs; mais nos esclaves s'enfuirent après nous avoir volés, et le nègre qui me servait ayant emporté mes drogues avec mes hardes, je me vis privé des secours néces-

saires à ma plaie. Mon mal augmenta et me mit bientôt dans l'impuissance de suivre les autres. Nous avions déjà perdu deux de nos compagnons, Robert Spratlin et Guillaume Bowman, qui nous avaient quittés. Toute la compagnie était si fatiguée que, pour s'encourager les uns les autres, on régla que ceux qui ne pourraient continuer la route seraient tués sans pitié, dans la crainte que s'ils tombaient entre les mains des Espagnols, on ne leur arrachât par des supplices le secret de notre marche. Mais cette rigoureuse ordonnance ne fut point exécutée, et l'on se contenta de m'abandonner à la merci des sauvages, avec M. Gobson et un matelot nommé Jean Hinglon, qui avaient succombé comme moi à la fatigue du chemin.

Quelques Américains dont nous nous vîmes forcés d'implorer le secours, entreprirent de guérir ma plaie. Ils mâchèrent diverses herbes dont ils firent une espèce de pâte qu'ils étendirent sur une feuille de bananier, et ce cataplasme fut appliqué sur le mal; dans l'espace de deux jours je me trouvai soulagé. Mais si nos hôtes avaient marqué de l'humanité sur ce point, nous étions peu satisfaits des alimens que nous recevions d'eux: ils ne nous faisaient manger que des platanes verts. Cependant un jeune Américain se dérobaît quelquefois à la vue

des autres pour nous en donner de mûrs. Il avait été pris dans son enfance par les Espagnols, avec lesquels il avait demeuré assez long-temps pour apprendre leur langue; et l'amour de sa famille lui avait fait trouver le moyen de se sauver de leurs mains. Comme nous savions quelque peu d'espagnol et quelques mots de sa langue, que nous avions appris en nous rendant de la mer du Nord à celle du Sud, il n'eut pas de peine à nous faire entendre que ses compatriotes n'étaient pas aussi méchans que nous pouvions nous l'imaginer; et que s'ils nous traitaient avec un peu de rigueur, c'était pour nous punir d'avoir enlevé plusieurs habitans dans notre premier passage, et de les avoir forcés de nous servir de guides pendant les pluies. En effet, leur vengeance n'alla point jusqu'à les faire cesser de panser ma plaie avec les mêmes herbes, et ce remède me guérissait à vue d'œil.

J'étais en état de me promener, lorsque Spratlin et Bowman, qui nous avaient laissés, nous surprirent agréablement par leur arrivée. Ils nous dirent que, rebutés de marcher sans guides au travers des bois, et de ne subsister que de quelques platanes que le hasard leur faisait rencontrer, ils s'étaient déterminés à prendre un chemin qu'ils avaient reconnu, au risque de tous les mauvais trai-

temens qu'ils pourraient craindre des Américains. Je leur répondis qu'ils ne devaient pas espérer d'être mieux traités que nous ; et que leur vie , non plus que la nôtre , n'était pas en sûreté , parce qu'on n'avait pas encore eu de nouvelles des guides que nos Anglais avaient enlevés.

En effet , tous les habitans du canton ne voyant pas revenir leurs amis , après avoir attendu long-temps leur retour , perdirent patience , et tinrent plusieurs conseils sur la vengeance qu'ils devaient tirer de nous. Les uns proposaient de nous ôter la vie ; les autres de nous garder parmi eux ; et d'autres enfin de nous livrer aux Espagnols dont ils connaissaient la haine pour nous. Mais , comme ils ne les haïssaient pas moins , ce dernier avis fut rejeté , et le résultat de leurs délibérations fut de nous accorder encore dix jours , après lesquels ils résolurent de nous brûler vifs si leurs amis ne reparaissaient pas. Notre perte nous parut certaine , car , neuf jours s'étant écoulés sans qu'ils entendissent parler des guides , ils ne doutèrent point que nos compagnons ne les eussent assassinés ; et le bûcher fut préparé pour le jour suivant. Ils devaient l'allumer après le coucher du soleil et nous y jeter aussitôt. Heureusement leur chef , nommé Laccuta , fut informé de leur résolution , et les détourna de

cette cruauté. Il leur conseilla de nous faire descendre vers la côte, avec deux Américains qui s'informerait du sort des autres; cet avis fut approuvé. On nous accorda deux hommes avec lesquels nous nous mîmes joyeusement en chemin, parce que nous étions persuadés que nos compagnons n'avaient fait aucun mal à leurs guides.

Pendant trois jours nous ne fîmes que traverser des marais bourbeux avec une pluie continuelle. Il fallut passer les deux premières nuits sous des arbres dont chaque feuille était un ruisseau qui coulait sur nous; et la troisième sur une petite montagne que la grande quantité d'eau dont nous nous vîmes environnés le lendemain nous fit prendre pour une île. Nos provisions de vivres, qui n'étaient qu'une poignée de maïs, furent consommées dans le troisième jour. Alors les deux Américains aussi pressés que nous par la faim, prirent le parti de nous abandonner.

Nous demeurâmes dans un mortel embarras. La pluie cessa le jour suivant, et les eaux n'ayant pas tardé à s'écouler, nous marchâmes du côté du nord jusqu'au bord d'une rivière très-profonde et large d'environ quarante pieds. Il était six heures du matin; nous aperçumes sur la rive un grand arbre qui paraissait avoir été nouvellement abattu à coups de hache, et qui s'étendant d'un

bord de la rivière à l'autre , formait une espèce de pont pour la traverser. Nous jugeâmes que c'était l'ouvrage de nos compagnons , ou que du moins ils avaient suivi cette route. Notre première résolution fut de traverser la rivière , et de marcher sur leurs traces. Nous passâmes à la file sur ce pont que les pluies avaient rendu si glissant , que nous eûmes beaucoup de peine à nous soutenir. Mais en vain cherchâmes-nous quelques vestiges de ceux qui nous avaient précédés ; la terre était couverte de boue et tout inondée de pluie. Nous n'en fûmes pas moins forcés de passer la nuit dans ce lieu , et le lendemain nous repassâmes la rivière pour suivre son cours , qui nous paraissait descendre vers la mer du Nord. Nous eûmes à traverser jusqu'à la fin du jour des bois de bambous et de ronces. Le soir , nous nous trouvâmes dans un accablement de fatigue et de faim , auquel nous aurions infailliblement succombé , si le Ciel , qui veillait à notre vie , ne nous eût fait découvrir un arbre de maca chargé de fruits ; nous en mangeâmes avidement , et nous en fîmes une provision qui nous donna de meilleures espérances pour le jour suivant.

Après avoir marché depuis le lever du soleil , nous arrivâmes vers quatre heures après-midi sur le bord d'une autre rivière qui recevait celle dont nous avions suivi la rive ;

Comme elle paraissait aussi couler vers le nord , nous résolûmes de faire deux radeaux pour la descendre. Les bambous creux que nous avions autour de nous favorisaient ce dessein ; nous en coupâmes quelques-uns , et les laissant dans toute leur longueur , nous les liâmes ensemble avec des branches de divers arbrisseaux. La nuit nous surprit avant la fin de notre travail ; mais , les fruits ne nous manquant point encore , nous établîmes notre logement sur une petite éminence couverte d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Il nous fut aisé de ramasser assez de bois pour allumer du feu , et nous commencions à nous endormir tranquillement , lorsqu'il survint un si furieux orage , que le ciel et la terre semblaient prêts à se confondre ; la pluie fut accompagnée de tonnerre et d'éclairs , avec une odeur de soufre dont nous nous sentîmes presque étouffés. Bientôt nous entendîmes de toutes parts l'effroyable bruit des eaux qui roulaient avec la dernière impétuosité ; et la lumière des éclairs nous fit apercevoir qu'elles commençaient à nous entourer. En moins d'une demi-heure elles emportèrent le bois que nous avions allumé. Nous ne pensâmes alors qu'à la fuite , et chacun chercha quelque arbre sur lequel il pût monter ; mais la colline n'en ayant que de fort gros , et presque sans aucune

branche , il fallut renoncer à cet espoir. J'eus le bonheur d'en rencontrer un qui était creux d'un côté , avec une ouverture à trois ou quatre pieds de terre ; j'y entrai , et je m'assis sur un nœud qui s'y trouvait. Là , m'abandonnant à mes tristes réflexions , j'attendis le jour avec des mouvemens que je ne puis représenter , dans la crainte continuelle que mon arbre n'eût le sort de plusieurs autres qui étaient emportés par la violence des eaux , et dont le choc me faisait trembler. Enfin j'aperçus les premiers rayons du jour ; je sentis renaître la joie dans mon cœur. En effet , la pluie et les éclairs cessèrent ; les eaux s'écoulèrent assez vite , et le soleil se leva. Je sortis alors de ma retraite pour chercher l'endroit où nous avions fait du feu , dans l'espérance d'y retrouver quelqu'un de mes compagnons ; mais je ne vis personne , et les échos seuls répondirent aux cris que je poussais pour les appeler. Ma douleur devint si vive , que j'enviais le sort de ceux que je croyais entraînés par la fureur des eaux ; et dans cet accès de désespoir , je me laissai tomber par terre comme mort. Cependant Gobson et les trois autres qui avaient aussi trouvé leur salut dans des arbres creux , et qui en avaient été quittes pour les mêmes alarmes , vinrent me joindre et me rappeler à la vie : nous nous embras-

sâmes les larmes aux yeux, en remerciant le Ciel de notre conservation. Nos raisonnemens sur l'inondation nous firent conclure que, pendant les grandes pluies, la pente des montagnes formait des torrens qui grossissaient aussitôt les rivières, et que, par la même raison, l'eau disparaissait en très-peu de temps.

Nous cherchâmes nos radeaux que nous avions attachés sur la rive, au tronc d'un arbre: ils étaient enfoncés dans la boue et remplis, ce qui nous fit connaître que nous les avions mal construits; car le bambou creux se soutient ordinairement sur l'eau. Ce nouveau chagrin nous ôta l'envie d'en faire d'autres pour descendre la rivière, et nous résolûmes, à toutes sortes de risques, de retourner chez les Américains. Quelles grâces ne rendîmes-nous pas au Ciel de nous avoir inspiré cette résolution, lorsque nous apprîmes que la rivière allait se jeter dans celle de Chéapo, et que nous serions par conséquent tombés au milieu des Espagnols, dont nous ne devions attendre aucun quartier. Nous reprîmes donc le chemin par lequel nous étions venus. Comme notre unique nourriture, depuis sept jours, était le fruit de maca, et la moelle d'un arbre que les habitans nomment *bible*, la faim nous faisait chercher des yeux tout ce qui était propre à la soulager. Nous aper-

çûmes un daim qui dormait ; un de nos compagnons , détaché pour le tuer , s'en approcha de fort près ; mais , en tirant , un faux pas lui fit manquer son coup : l'animal éveillé par le bruit s'éloigna légèrement. Dans le dessein de chercher les habitations , il fallait s'écarter de la rivière , et cette nécessité nous exposait à nous égarer ; heureusement la trace d'un de ces porcs sauvages qu'on nomme *peccaris* , nous conduisit vers une plantation. Avant de nous montrer aux habitans , dont nous appréhendions d'être mal reçus , nous nous arrêtâmes pour tenir conseil ; on résolut d'envoyer vers eux un seul homme qui serait tiré au sort , et d'attendre l'événement. Le sort tomba sur moi-même qui avais proposé cette ouverture , et j'allai trouver les Américains , avec assez d'inquiétude sur le résultat que j'en recevrais ; mais cette inquiétude fut bientôt dissipée par leur accueil. Ils m'offrirent leurs meilleurs alimens , et n'eurent pas plutôt appris l'embarras de mes compagnons , qu'ils leur envoyèrent le jeune homme dont nous avions éprouvé l'amitié : il les amena. Nous sûmes de lui la cause de cet heureux changement ; les guides étaient revenus et se louaient fort de la troupe anglaise qui leur avait fait oublier , par ses caresses et ses présens , la violence qu'ils avaient d'abord essuyée.

Nous prîmes six ou sept jours de repos dans cette plantation; après quoi l'impatience de nous rapprocher de la mer du Nord nous remit en marche. Les Américains, remplis alors de bonne volonté, nous donnèrent pour guides quatre jeunes hommes robustes, qui marchèrent devant nous avec affection. Ils nous menèrent en un jour au bord de la rivière où nous en avions mis trois à nous rendre: nous y trouvâmes un canot sur lequel ils nous firent embarquer; mais ce fut contre le courant qu'ils ramèrent jusqu'au soir. A l'entrée de la nuit, ils nous mirent à terre pour nous faire loger dans une cabane. Le lendemain nous partîmes avec deux nouveaux rameurs qui s'offrirent pour soulager les premiers. En six jours ils nous rendirent au pied d'une grande habitation, qui était la demeure et comme le château Lacenta, ce même cacique auquel nous av obligation de la vie.

Elle occupe le sommet d'une montagne sur laquelle il se trouve des arbres dont le tronc a depuis six jusqu'à dix et onze pieds de diamètre, avec une belle allée de platanes et un fort joli bocage. Ce lieu serait des plus agréables du monde, si l'art y avait secondé la nature. Lacenta y faisait sa demeure, avec cinquante de ses principaux sujets. Tous les sauvages de la côte du nord,

et ceux qui touchent à l'isthme, vers le sud, ne reconnaissent pas d'autre souverain.

Aussitôt que nous eûmes quitté notre canot, il renvoya nos guides à leur habitation. Il nous offrit un logement pour attendre une saison plus commode, en nous représentant que celle des pluies avaient rompu les chemins; et nous éprouvâmes avec joie que ces peuples savent observer les lois de l'hospitalité. Un incident fort simple augmenta la bonne opinion qu'ils avaient conçue de nous sur le témoignage de nos guides, et me mit tout d'un coup dans une haute réputation. Une des femmes du cacique avait la fièvre, et devait être saignée. Cette opération est fort singulière parmi les habitans de l'isthme; elle se fait en public: le malade se tient assis sur une pierre, tout nu, devant un homme armé d'un fort petit arc, qui lui tire sur toutes les parties du corps de très-petites flèches avec une promptitude surprenante. Les flèches sont arrêtées par un petit cercle de fil qui les empêche de pénétrer trop; on les retire ensuite avec la même vitesse: si par hasard elles ont percé quelques veines, et que le sang paraisse sortir goutte à goutte, les spectateurs applaudissent à l'habileté du chirurgien, et marquent leur joie par des sauts et par leurs cris. Les ridicules apprêts que je vis faire

pour saigner la femme du cacique, me portèrent à lui offrir mes services ; il parut curieux d'apprendre comment la saignée se faisait en Europe. Je tirai de ma poche une boîte d'instrumens, seul bien que mon nègre ne m'avait point enlevé ; je fis une bande d'écorce d'arbre, dont je liai le bras de la femme, et je lui ouvris la veine avec ma lancette. Je m'attendais à des félicitations sur une méthode si prompte ; mais Lacenta, voyant sortir le sang avec violence, jugea que j'avais blessé sa femme, et devint si furieux, qu'il prit sa lance pour m'en frapper. Cependant la tranquillité avec laquelle je reçus ses menaces, en lui offrant ma vie pour caution du succès, me fit obtenir la liberté de finir ; je tirai à la malade environ douze onces de sang, et la fièvre la quitta le lendemain. Un événement si nouveau pour les Américains m'assura de leur part toutes sortes d'honneurs : le cacique parut à leur tête, se baissa devant moi, et me baisa la main avant que je pusse l'en empêcher ; tous les autres m'embrassèrent les genoux, et me mirent ensuite dans un hamac où ils me portèrent comme en triomphe sur leurs épaules.

Ma faveur n'ayant fait qu'augmenter par les services que je continuais de leur rendre, Lacenta me menait souvent à la chasse, qui était une de ses plus fortes passions. Je l'ac-

compagnai une fois vers ses états du sud, et nous passâmes près d'une rivière d'où les Espagnols tirent de l'or : je la pris pour une de celles qui viennent du sud-est, et qui vont se décharger dans le golfe de Saint-Michel. Nous aperçûmes quelques Espagnols qui travaillaient ; et nous étant glissés aussitôt dans un bois voisin, la curiosité nous fit observer la manière dont ils tirent l'or. Ils ont de petits plats de bois creux qu'ils enfonce dans l'eau, et qu'ils retirent pleins d'eau et de sable ; ils secouent le plat ; le sable s'élève de lui-même au-dessus de l'eau, et l'or qui s'y trouve mêlé demeure au fond ; ensuite ils font sécher l'or au soleil, et pour achever de le séparer du sable, ils broient les parties sèches dans un mortier ; ensuite ils les étendent sur du papier ; ils passent une pierre d'aimant par-dessus, apparemment pour le nettoyer, et, sans autre préparation, ils le mettent dans des calebasses. Ce travail ne se fait qu'en été et ne dure que trois mois.

Pendant notre voyage, je pris occasion du mauvais succès de la chasse du cacique, pour lui vanter l'excellence des chiens d'Angleterre. Je m'étais aperçu que son dessein était de me retenir auprès de lui ; mais il ne put résister à l'offre que je lui fis de lui amener quelque beau chien de mon pays,

s'il me permettait d'y retourner pour quelques mois. Cependant il ne m'accorda cette grâce qu'après m'avoir fait promettre que je reviendrais avant la fin de l'année, et que j'épouserai une de ses sœurs. Je fis le serment, sans y croire ma conscience fort engagée. Il me congédia dès le lendemain, sous l'escorte de sept jeunes Américains. J'étais nu comme eux, et j'avais consenti, pour leur plaire, à me laisser peindre le corps par leurs femmes. Cependant j'avais conservé mon habit pour me présenter avec plus de décence aux premiers Européens que je pouvais rencontrer. Lacenta chargea quatre femmes de transporter ce petit équipage avec mes provisions, et me dit, en m'embrassant, que je serais surpris à mon retour de tout ce qu'il voulait faire en ma faveur. Quinze jours de marche me firent arriver à son habitation, où mes compagnons apprirent avec des transports de joie, que j'avais obtenu leur liberté et la mienne. Je pris quelques jours de repos, après lesquels nous nous mîmes en marche vers la mer du Nord, escortés par un grand nombre d'Américains bien armés. Ils nous menèrent par des chemins très-rudes, et par de si hautes montagnes, qu'il y en eut où nous eûmes besoin de quatre jours entiers pour parvenir au sommet. Nous arrivâmes ensuite au bord de la mer, où nous

fûmes surpris de rencontrer quarante des principaux du pays, qui nous félicitèrent sur le succès de notre voyage : nous ignorions qu'un de nos guides avait été détaché pour les informer de notre arrivée. Loin d'être nus comme les Américains des montagnes, ils avaient de fort belles robes blanches, bordées de franges, qui leur descendaient jusqu'à la cheville du pied, et chacun était armé d'une demi-pique : eurs caresses furent vives. Nous leur demandâmes s'ils n'avaient pas vu quelques vaisseaux de l'Europe. Ils répondirent qu'il n'y en avait point sur la côte ; mais que si nous souhaitions d'être mieux instruits, il était aisé de nous satisfaire.

Ils firent appeler aussitôt quelques-uns de leurs devins. Il en vint trois ou quatre, auxquels on n'eut pas plutôt déclaré ce que l'on attendait d'eux, qu'ils firent leurs préparatifs pour leur conjuration. Ils commencèrent par se renfermer dans une partie de la cabane où nous étions, pour y faire plus librement leurs cérémonies ; et si nous n'eûmes pas le plaisir de les voir, nous eûmes du moins celui de les entendre. Tantôt ils poussaient de grands cris, en contrefaisant ceux de divers animaux ; tantôt c'étaient des pierres et des coquilles qu'ils faisaient heurter l'une contre l'autre ; ils joignaient à ce bruit le

son d'une espèce de tambour, et d'un autre instrument composé d'os de bêtes et de cordes. D'effroyables hurlemens succédaient par intervalles et de temps en temps. Toute cette infernale musique était interrompue par le plus profond silence. La conjuration avait déjà duré plus d'une heure, lorsque les devins, surpris de ne recevoir aucune réponse, conclurent que le silence de leur divinité venait de notre présence dans la même maison ; ils nous obligèrent d'en sortir, et l'opération fut recommencée. Le succès n'en étant pas plus heureux, une nouvelle recherche dans la cabane leur fit découvrir quelques-unes de nos hardes pendues au mur ; ils les jetèrent brusquement dehors ; alors, rien ne s'opposant plus à leurs désirs, ils parurent satisfaits ; et nous les vîmes sortir de leur retraite, en sueur et fort agités. Ils allèrent d'abord se laver dans la rivière ; ensuite, venant à nous, ils nous dirent qu'avant dix jours il arriverait deux vaisseaux ; que nous entendrions tirer deux coups de canon, et qu'un de nos compagnons perdrait la vie. Le hasard justifia de point en point cette prédiction bizarre. Le matin du dixième jour nous entendîmes les deux coups de canon, et nous découvrîmes deux vaisseaux qui s'arrêtèrent au Quai de la Sonde. Notre impatience nous fit entrer sur le champ dans

un canot pour nous rendre au Quai. En traversant la barre le canot se renversa, et M. Gobson tomba dans l'eau. Nous n'eûmes pas peu de peine à l'en tirer; mais enfin, l'ayant repris à bord, nous espérâmes que la prédiction ne s'accomplirait pas sur lui; cependant il avait avalé tant d'eau, qu'après avoir languï trois ou quatre jours, tous nos soins ne purent l'empêcher de mourir au Quai de la Sonde.

Nous nous approchâmes des deux vaisseaux : c'étaient une felouque anglaise avec une tartane espagnole que les Anglais avaient enlevée depuis peu de jours. La forme de la tartane nous effraya, et ne causa pas moins d'épouvante à quelques Américains qui nous accompagnaient; ils regardaient les Espagnols comme leurs plus grands ennemis; mais, quoique nous ne les crussions pas moins les nôtres, et que nous ignorassions encore lequel des deux bâtimens était soumis à l'autre, nous eûmes l'audace de nous avancer jusqu'au vaisseau anglais, où nous reconnûmes M. Dampier et plusieurs de nos anciens compagnons. Ils nous reçurent avec des transports de joie; je fus le seul qu'ils ne reconnurent pas tout d'un coup. Comme j'étais peint à la manière des Américains et nu comme eux, à la réserve de mon haut-de-chausses que j'avais repris après avoir quitté Lacenta, je

voulus me donner le plaisir de voir si mes amis me reconnaîtraient dans ce déguisement, et je pris la posture ordinaire des naturels du pays, qui est de se tenir assis sur les jarrets. On fut plus d'une heure à me considérer, sans pouvoir se rappeler qui j'étais. Enfin quelqu'un s'écria : *Eh ! c'est notre docteur Waffer, c'est lui-même !* et tout le monde ouvrit alors les yeux. Je me lavai ; je n'épargnai rien pour effacer les traces de ma peinture, mais le soleil les avait séchées depuis si long-temps, que je ne pus les enlever tout-à-fait qu'avec une partie de ma peau. »

Voyage de M. de la Condamine au volcan du Pichincha.

LE Pichincha est un des points les plus hauts des Cordilières. Cette chaîne de montagnes part de la Terre-Magellanique, court par les contrées du Chili, de Buénos-Ayres, du Pérou et de Quito, jusqu'à l'isthme de Panama, où elle se resserre pour le traverser, et recommence ensuite, à s'élargir et à s'étendre par les provinces de Nicaragua, de Guatimala, de Costa-Ricca, de San-Miguel, de Mexique, de Guyaca et de Puébla, poussant une infinité de rameaux, comme pour unir les parties méridionales du continent d'Amé-

rique avec les septentrionales. L'air y est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion que les montagnes sont plus ou moins élevées. Quelques-unes sont volcaniques, et parmi celles-ci on distingue le Pichincha et le Cotopacsi. La première a été visitée et observée par MM. de la Condamine et Bouguer : nous allons laisser le premier en faire lui-même la description.

« La partie supérieure du Pichincha, dit ce savant, se divise en trois sommets, éloignés l'un de l'autre de douze ou quinze cents toises, et presque également hauts. Le sommet occidental, par où les flammes se firent jour en 1538, 1577 et 1660, était celui que nous n'avions vu que de loin, et que je me proposai de reconnaître particulièrement. Deux jours avant notre départ, nous fîmes monter une tente à l'endroit le plus commode et le plus à portée. Au jour marqué, je sortis de Quito, sur les deux heures après midi, avec un jeune garçon et un valet du pays, tous deux montés, un muletier américain, et deux mules chargées de mes instrumens, de mon lit et de mes vivres. Pour plus de sûreté, je ne refusai point un métis, qui s'offrit à me guider. Il me fit faire halte dans une ferme où je congédiai mon Américain, venu forcément, après en avoir engagé un autre à me suivre de bon gré.

Nous arrivâmes , un peu avant le coucher du soleil , au plus haut de la partie de la montagne , où l'on peut atteindre à cheval. Il était tombé , les nuits précédentes , une si grande quantité de neige , qu'on ne voyait plus aucune trace de chemin. Mes guides me parurent ici incertains ; cependant il ne nous restait à passer qu'un ravin , mais profond de plus de quatre-vingts toises. On voyait la tente au delà. Je mis pied à terre avec celui qui m'avait aidé à la poser , pour m'assurer si les mules pouvaient descendre avec leurs charges. Quand j'eus reconnu que la descente était praticable , j'appelai d'en bas ; on ne me répondit point. Je remontai , et je trouvai mon valet avec les mules ; l'Américain et le métis avaient disparu. Je ne crus pas devoir passer outre sans guides , et je ne vis pas d'autre parti à prendre que de revenir sur mes pas , pour regagner la ferme où j'avais pris le Péruvien qui m'avait quitté. J'y arrivai quelques heures après , hérissé de frimas. J'y pris un peu de repos , et je descendis ensuite à Quito , où je réparai la mauvaise nuit que j'avais passée.

Le lendemain 14 juin 1741 , à sept heures du matin , je me remis en chemin avec de nouveaux guides. Après avoir fait avec eux le tour de la montagne , et éprouvé de nouvelles fatigues , j'arrivai enfin à la tente où

M. Bouguer, qui avait pris une autre route , était depuis deux jours. Ce jour même , et les suivans , nous essayâmes en vain de chercher un chemin qui pût nous conduire à la bouche du volcan , du côté qu'elle paraît accessible. Le 17 , je proposai à mon compagnon de voyage d'y monter droit pardessus la neige , et j'offris de lui servir de guide. Je me mis en marche , un long bâton à la main , avec lequel je sondai la profondeur de la neige , et ébauchai , dans la partie de la montagne que cette neige couvrait , les marches fort inégales d'un escalier d'environ cent toises de haut. En approchant de la cime , j'aperçus entre deux rochers l'ouverture de la grande bouche , dont les bords intérieurs me parurent coupés à pic. Reconnaisant que la neige qui les couvrait était minée en dessous , je m'approchai avec précaution d'un rocher nu qui dominait tous ceux de l'enceinte. Je le tournai par dehors , où il se terminait en plan incliné , d'un accès assez difficile. Nous étions seuls , M. Bouguer et moi , ceux qui nous avaient d'abord suivis étant retournés sur leurs pas. Enfin nous atteignîmes le haut du rocher , d'où nous vîmes à notre aise la bouche du volcan.

C'est une ouverture qui s'arrondit en demi-cercle du côté de l'orient. J'estimai son diamètre de huit à neuf cents toises. Elle est

bordée de roches escarpées, dont la partie extérieure est couverte de neige, et l'intérieure noirâtre et calcinée. Ce vaste gouffre est séparé en deux par une muraille de même matière, qui s'étend de l'est à l'ouest. Je ne jugeai pas la profondeur de la cavité, du côté où nous étions, de plus de cent toises; mais je ne pouvais pas en apercevoir le centre, qui vraisemblablement était beaucoup plus profond. Tout ce que je voyais ne me paraissait être que les débris écroulés de la cime de la montagne. Un amas confus de rochers énormes, brisés et entassés irrégulièrement les uns sur les autres, présentait à mes yeux une vive image du chaos. Nous ne vîmes aucune fumée. Un pan de l'enceinte, entièrement éboulé du côté de l'ouest, empêche qu'elle ne soit tout-à-fait circulaire, et c'est le seul côté par lequel il semble possible de pénétrer au dedans. J'avais porté une boussole à dessein de prendre quelques relèvemens, et je m'y préparais, malgré un vent glacial, lorsque M. Bouguer me proposa de nous en retourner. Nous reprîmes le chemin de la tente, et nous descendîmes en un quart d'heure ce que nous avions mis plus d'une heure à monter.

Quelques jours après, nous fîmes une dernière tentative avec un nouveau guide, pour tourner la montagne par l'ouest, et entrer

dans son intérieur; mais le brouillard et un ravin impraticable ne nous permirent pas même d'aborder la petite bouche.

La hauteur moyenne du vallon, dit le même mathématicien, où sont situées les villes de Quito, Cuença, Riobamba, Latacunga, Ibarra, et quantité de bourgades et de villages, est de quinze à seize cents toises au-dessus de la mer, c'est-à-dire qu'elle excède celle des plus hautes montagnes des Pyrénées, et ce sol sert de base à des montagnes une fois aussi élevées. Le Cayamburo, situé sous l'équateur même; l'Antisona, qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le sud, ont plus de trois mille toises, à compter du niveau de la mer, et le Chimborazo, haut de trois mille deux cent vingt toises, surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. Sa seule partie, toujours couverte de neiges, a huit cents toises de hauteur perpendiculaire. Le Pichincha et le Coraçon, sur le sommet desquels nous avons porté des baromètres, n'ont que deux mille quatre cent soixante-dix toises de hauteur absolue, et c'est la plus grande où l'on soit jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici inaccessible les plus hauts sommets.

Au dehors, de part et d'autre de la Cordi-

lière, tout est convert de vastes forêts, qui s'étendent fort loin. »

*Phénomène observé par don Ulloa sur le
Pamba-Marca.*

LA cîme du Cotopacsi est élevée au-dessus de la superficie de la mer, de trois mille cent vingt-six toises. Don Ulloa y vit, en 1743, une éruption, qui avait été annoncée, quelques jours auparavant, par un bruit terrible dans les concavités de la montagne. Au moment de l'éruption, il se fit une ouverture au sommet de cette montagne, et trois sur le penchant, qui était couvert de neige. Les cendres, la neige et la glace fondues roulèrent si rapidement du haut en bas du Cotopacsi, qu'elles eurent fait en un moment un vaste lac de la plaine qui se trouve à sa base. Une partie des habitans de deux bourgs situés dans cette plaine, fut engloutie dans ces eaux bourbeuses. Une rivière voisine en fut tellement enflée, qu'elle déborda, et emporta une quantité considérable d'habitations construites à différentes distances sur ses bords. Le volcan ne cessa de vomir des cendres et des flammes pendant trois jours; il s'éteignit ensuite peu à peu.

A quelque temps de là, don Ulloa étant monté, avec plusieurs personnes, sur le

Pamba-Marca, autre sommité des Cordilières, y observa un phénomène non moins fait pour piquer la curiosité, que celui qui vient d'être rapporté à nos lecteurs. Il en rend compte en ces mots : « Un matin, au point du jour, les rayons du soleil venant dissiper un nuage fort épais dont toute cette montagne était enveloppée, et ne laissant que de légères vapeurs que la vue ne pouvait discerner, nous aperçûmes du côté opposé au lever du soleil, à neuf ou dix toises de nous, une sorte de miroir, où la figure de chacun de nous était représentée, et dont l'extrémité supérieure était entourée de trois arcs-en-ciel. Ils avaient tous trois un même centre, et les couleurs extérieures de l'un tombaient aux couleurs intérieures du suivant. Hors des trois, on en voyait un quatrième à quelque distance, mais de couleur blanchâtre. Tous les quatre étaient perpendiculaires à l'horizon. Nous étions six ou sept personnes ensemble : lorsqu'un de nous allait d'un côté ou de l'autre, le phénomène le suivait sans se déranger, c'est-à-dire exactement dans la même disposition ; et ce qui surprit encore plus, chacun le voyait pour soi, et ne l'apercevait pas pour les autres. La grandeur du diamètre des arcs variait successivement, à mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon. En même temps les couleurs disparaissaient, et l'image de chaque

corps diminuant par degrés, le phénomène s'évanouit bientôt. »

Mœurs actuelles des habitans indigènes du Pérou.

ACCABLÉS par leur malheur qui en a fait de véritables esclaves, les anciens Péruviens paraissent réduits à un tel état d'imbécillité, que pour l'intelligence, on pourrait à peine les placer au-dessus des animaux. A travers cette enveloppe grossière, il est néanmoins facile de remarquer en eux une certaine finesse naturelle, qui se réveillerait promptement si quelque événement lui en fournissait l'occasion. Ils se souviennent encore de leur ancienne gloire, et font, tous les ans, une espèce de cérémonie expiatoire en mémoire de la mort de leur dernier souverain. Quoiqu'ils soient devenus chrétiens, ils montrent aussi un reste de penchant pour le culte du soleil. Cela pourrait venir de ce qu'on emploie la force pour les soumettre à une religion que la persuasion seule peut réellement faire triompher.

Observations générales sur les peuples de l'Amérique méridionale.

DEPUIS l'isthme de Panama jusqu'à la

pointe méridionale de l'Amérique, les provinces les plus remarquables sont, indépendamment du Pérou dont nous avons déjà parlé, *la Terre-Ferme proprement dite, ou Castille d'or, la Guiane, le pays des Amazones, le Brésil, le Paraguay, le Chili et le pays des Patagons*. Les habitans indigènes de ces provinces, éloignés des côtes par les établissemens européens, sont peu connus. Tributaires des hardis colons qui sont venus s'emparer de leur territoire, et s'y multiplient pour en former la nouvelle population, ils paraissent indignes d'être observés, et personne n'entreprend d'étudier bien exactement leur caractère, leurs mœurs et leurs usages. On sait cependant que les Brésiliens sont féroces, et on fait même à ce sujet des récits épouvantables. Dans leurs guerres de peuplade à peuplade, ils mangent les prisonniers, et ces repas horribles sont préparés et s'accomplissent de manière à donner à entendre que les Brésiliens les regardent comme la chose la plus délicieuse et en même temps la plus naturelle et la plus juste du monde.

On commence par engraisser le prisonnier. Tous les Américains de *l'aldée* ou village se rassemblent ensuite à un jour dit; ils se mettent d'abord à danser et à boire pendant quelques heures. Le prisonnier est au nombre des convives, et affecte même de se faire

remarquer par sa gaité. Après la danse, deux hommes le lient par le milieu du corps, avec une grosse corde, sans qu'il songe à opposer la moindre résistance, et ils le promènent ensuite en triomphe dans les aldées voisines. Le patient est fier, et ne cherche point à attendre; il vante les avantages que jadis il a lui-même obtenus sur la nation aujourd'hui victorieuse, et prédit aux témoins de son malheur, qu'ils seront rôtis et mangés à leur tour. Cette promenade faite, on le fixe à une place, en tirant des deux côtés, à la distance de huit ou dix pieds, la corde dont il est ceint; puis on met à ses pieds un tas de pierres, et on lui laisse le loisir de les lancer à ceux qui l'environnent, comme si l'on voulait s'exciter par ses attaques, à l'immoler, et avoir l'air de ne le faire qu'à la suite d'un combat et dans l'ardeur de la vengeance. Quand il a jeté toutes ses pierres, celui qui doit le frapper, s'avance, la massue à la main, il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué et mangé plusieurs de ses compagnons? L'autre, loin de nier, exagère, et s'écrie avec férocité: « Rends-moi la liberté, et je te mangerai, toi et les tiens! — Eh bien! réplique le bourreau; nous te prévendrons! je vais t'assommer, et tu seras mangé ce jour même! » Le coup mortel suit cette menace; on lave le corps, et on l'appête pour

l'indigne festin. Les os des cuisses et des bras servent à faire des flûtes ; et des dents on compose des colliers qui sont considérés comme un ornement riche et glorieux.

Il est néanmoins des peuplades de Brésiliens qui se font remarquer par leurs inclinations douces et hospitalières, et chez lesquelles l'amitié et l'obligeance semblent être des vertus natives. Léry qui a voyagé au milieu d'elles, assure avoir eu beaucoup à s'en louer ; mais il ne croit pas ces peuplades plus exemptes que les autres de manger les prisonniers faits à la guerre.

Entrevue du commodore Byron et des Patagons.

LES Patagons habitent à l'extrémité méridionale de l'Amérique, quelques îles, et la côte du détroit, qui, découvert par Magellan en 1520, a pris le nom de ce navigateur. On a d'abord parlé de ces Américains, comme de géans terribles : quoi qu'on en ait pu dire depuis, il paraît qu'ils sont communément d'une stature très-élevée ; du moins en devons-nous juger ainsi par le récit que l'on va lire.

En 1764, le commodore Byron ayant été chargé par le roi d'Angleterre d'aller avec le vaisseau *le Dauphin*, et la frégate *la Tamar*,

reconnaître les terres et les îles que peut baigner la mer Atlantique entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan , se trouva , le 20 décembre , à la hauteur du cap *Beau-Tems* , qui lui restait à l'ouest , à la distance de quatre lieues. Après l'avoir doublé , il longea la côte de très-près , jusqu'au cap des Vierges. Sur le soir , il remarqua une fumée considérable sur la rive septentrionale , à quatre ou cinq lieues environ de l'entrée du détroit de Magellan.

« Le lendemain , dit-il , j'appareillai à la pointe du jour. Nous revîmes la même fumée que nous avions déjà vue la veille. Je gouvernai sur le lieu d'où elle paraissait sortir , et je jetai l'ancre à deux milles du rivage. J'observai alors avec ma lunette une troupe d'hommes à cheval , qui arboraient une espèce de pavillon ou mouchoir blanc , et qui , du rivage , nous faisaient signe d'aller à terre. Curieux de connaître ce peuple , je fis mettre en mer mon canot à douze rames ; je m'y embarquai avec M. Marschall , mon second lieutenant , et un détachement de soldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage , suivis du canot à six rames , sous les ordres de M. Comming , mon premier lieutenant. Lorsque nous n'étions plus qu'à une petite distance de la grève , nous vîmes que cette troupe se montait à environ cinq

cents hommes, dont quelques-uns étaient à pied, et le plus grand nombre à cheval. Ils bordaient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une distance assez considérable, et continuaient de faire flotter leur pavillon, et de nous inviter par des gestes et des cris à nous rendre auprès d'eux; mais la descente n'était pas aisée, parce qu'il y avait peu d'eau et de très-grosses pierres. Je n'aperçus entre leurs mains aucune espèce d'armes; cependant je leur fis signe de se retirer en arrière, ce qu'ils firent sur-le-champ. Ils ne cessaient pas de nous appeler à grands cris; et bientôt nous prîmes terre, mais non sans difficulté, la plupart de nos gens ayant eu de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendus à terre, je fis ranger ma troupe sur le bord du rivage, et j'ordonnai aux officiers de garder leur poste jusqu'à ce que je les appelasse ou que je leur fisse signe de marcher.

Après avoir fait cette disposition, j'allai seul vers les Indiens; mais, les voyant se retirer à mesure que j'approchais, je leur fis signe que l'un d'eux devait s'avancer. Le signe fut entendu; et aussitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, se détacha et vint à ma rencontre. Il était d'une taille gigantesque, et semblait réaliser les contes des monstres à forme humaine. La

peau d'un animal sauvage , d'une forme approchante des manteaux de montagnards écossais , lui couvrait les épaules. Il avait le corps peint de la manière du monde la plus hideuse ; l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir , l'autre d'un cercle blanc ; le reste du visage était bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai point ; mais si je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa taille à la mienne , elle n'était guère au dessous de sept pieds. A l'instant où ce colosse effrayant me joignit , nous prononçâmes l'un et l'autre quelques paroles en forme de salut ; et j'allai avec lui trouver ses compagnons , à qui je fis signe de s'asseoir au moment de les aborder ; et tous eurent cette complaisance. Il y avait parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes qui étaient presque tous d'une stature égale à celle du chef qui était venu au-devant de moi. Le son de plusieurs voix réunies avait frappé mes oreilles dans l'éloignement ; et lorsque j'approchai , je vis un certain nombre de vieillards qui , d'un air grave , chantaient d'un ton si plaintif , que j'imaginai qu'ils célébraient quelque acte de religion. Ils étaient tous peints et vêtus à peu près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux variaient pour la couleur ; les uns les avaient

blancs et rouges, les autres rouges et noirs : leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies et bien rangées. La plupart étaient nus, à l'exception d'une peau jetée sur les épaules, le poil en dedans. Quelques-uns portaient aussi des bottines ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérais avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, et que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de verre jaunes et blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban vert ; j'en fis prendre le bout à l'un d'eux, et je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés de suite. Aucun de ceux qui tenaient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parut leur faire plus de plaisir encore que les grains de verre. Tandis qu'ils tenaient ce ruban tendu, je le coupai par portions à peu près égales, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge : je la leur nouai ensuite autour de la tête, et ils la gardèrent, sans y toucher, aussi long-temps que je fus avec eux. J'aperçus parmi eux une femme qui avait

des bracelets de cuivre ou d'or pâle, et un collier de quelques grains de verre bleu, attachés sur deux longues tresses qui lui pendaient sur les épaules; elle avait une taille énorme, et son visage était peint d'une manière plus effroyable encore que le reste du corps. J'étais curieux d'apprendre d'où elle avait eu ces bracelets et ces grains de verre; je fis pour m'en instruire tous les signes dont je pus m'aviser; mais je ne réussis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui était de terre rouge: je compris bientôt que la troupe manquait de tabac, et qu'il souhaitait que je pusse en procurer. Je fis un signe à mes gens qui étaient sur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre que je les avais laissés; et aussitôt trois ou quatre d'entre eux accoururent, dans la persuasion que j'avais besoin de leur secours. Les Indiens, qui, comme je l'avais observé, avaient presque toujours eu les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plutôt quelques-uns s'avancer, qu'ils se levèrent tous en poussant un grand cri, et furent sur le point de quitter la place, pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avaient laissées à peu de distance. Pour prévenir tout accident et dissiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens; et, du plus loin que je

pus me faire entendre, je leur criai de retourner, et d'envoyer un d'entre eux avec tout le tabac qu'on lui pourrait donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, et reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi pour me chanter une longue chanson; je regrettai beaucoup de ne pas la comprendre. Il n'avait pas encore fini de chanter, quand M. Comming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de sourire de sa surprise; cet officier, qui avait six pieds, se voyait, pour ainsi dire, transformé en pygmée à côté de ces géans d'une carrure et d'une grosseur proportionnées à leur taille.

Quand je leur eus distribué le tabac, les principaux d'entre eux s'approchèrent de moi, et autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressaient de monter à cheval et de les suivre à leurs habitations; mais il eût été imprudent de me rendre à leurs instances: je leur fis signe qu'il était nécessaire que je retournasse au vaisseau; ces chefs en parurent fâchés, et ils revinrent prendre leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard posait souvent sa tête sur des pierres, fermait les yeux pendant près d'une demi-minute, portait ensuite la main à sa bouche, et montrait le rivage. Je soupçonnai qu'il

voulait me faire entendre que si je passais la nuit avec eux , ils me fourniraient quelques provisions ; mais je crus devoir me refuser à ces offres obligeantes.

Lorsque je les quittai , aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre ; tous restèrent tranquillement assis. J'observai qu'ils avaient avec eux un grand nombre de chiens dont ils se servent , je pense , pour la chasse des bêtes féroces qui sont une grande partie de leur subsistance. Ils ont de très-petits chevaux , et en fort mauvais état , mais très-vifs à la course ; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors ; les femmes montaient à cheval comme les hommes , et sans étriers ; et tous allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes , quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes.

Quand je fus revenu à bord , nous mîmes à la voile , et entrâmes dans le détroit. »

Les Patagons sont , dit-on , stupides et peu industrieux. Ils habitent de misérables cabanes couvertes de peaux de cheval ou de vigogne.

Leurs animaux favoris sont le chien et le cheval , et leurs armes ordinaires la flèche et la fronde. Ils paraissent avoir la main sûre : on les a vus , à deux cents pas , avec

leur fronde, frapper au front et mettre à mort un âne sauvage. Leur chef se nomme *Pachachoui*, et est ordinairement un vieillard d'une taille avantageuse. Leur principal vêtement est une peau de ganaque, de cheval ou de vigogne. Les femmes l'accrochent en forme de tunique fendue sur les côtés. Le poil est en dedans, comme nous l'avons vu dans le récit qui précède; l'une des pièces tombe par-devant jusqu'aux genoux, l'autre pend sur les épaules comme un manteau; de manière que ces malheureux sont presque entièrement nus. Le froid est cependant excessif dans le pays qu'ils habitent. Hommes et femmes ont la tête découverte : leurs cheveux sont durs et hérissés.

Il paraît que les Patagons adorent le soleil, la lune et les étoiles. La lune est leur première divinité. Superstitieux à l'excès, ils enveloppent soigneusement leurs morts dans une peau de cheval, les enterrent et les chargent de beaucoup de pierres, afin qu'ils ne puissent pas revenir et les effrayer.

*Vue d'une montagne extraordinaire par MM.
Banks et Solander.*

Le premier voyage du célèbre capitaine Cook offre un épisode intéressant, qui, pouvant servir à faire connaître le climat de la

pointe de l'Amérique dans l'Océan, est nécessairement de notre domaine.

Le 14 janvier 1769, ce navigateur, qui montait le vaisseau *l'Endéavour*, entra dans le détroit de le Maire, encore plus avancé vers l'extrémité de l'Amérique que celui de Magellan. Le 15 il jeta l'ancre devant une petite anse, et eut une entrevue avec quelques naturels de ces côtes. MM. Banks et Solander, savans qui s'étaient embarqués avec lui dans la seule vue de faire des découvertes utiles aux sciences et à l'humanité, se firent mettre à terre, accompagnés du chirurgien M. Monkhouse, de M. Gréen, l'astronome, de leurs gens, et de deux matelots pour les aider à porter leur équipage. Leur dessein était de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi avant qu'ils le pourraient, et de revenir le soir au vaisseau. Ils avaient en vue une montagne, qui, d'une certaine distance, semblait être formée d'une plaine, et plus haut d'un rocher entièrement pelé. Espérant trouver des plantes nouvelles sur cette montagne, où aucun botaniste n'avait encore pénétré, ils se mirent à traverser un bois qui les en séparait. Ce bois était disposé en amphithéâtre. Ils montèrent jusqu'à trois heures après midi, sans trouver aucun sentier, et sans parvenir au but de leur incursion.

« Bientôt après , dit Cook , qui va être notre narrateur , bientôt après ils arrivèrent à l'endroit qu'ils avaient pris pour une plaine ; ils furent très - mortifiés de reconnaître que c'était un terrain marécageux couvert de petits buissons de bouleaux d'environ trois pieds de haut , si bien entrelacés les uns dans les autres , qu'il était impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étaient obligés de lever la jambe à chaque pas , et ils enfonçaient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine et la difficulté d'un pareil voyage , le temps , qui jusqu'alors avait été aussi beau que dans nos jours du mois de mai , devint nébuleux et froid , avec des bouffées d'un vent très-piquant , accompagnées de neige. Malgré leur fatigue , ils allèrent en avant avec courage ; ils croyaient avoir passé le plus mauvais chemin , et n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avaient aperçu. Ils étaient à peu près aux deux tiers de ce bois marécageux , lorsque M. Buchan , un des dessinateurs de M. Banks , fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte , parce qu'il lui était impossible de se traîner plus loin. On alluma du feu , et ceux qui étaient le plus fatigués furent laissés derrière pour prendre soin du malade. MM. Banks et Solander , M. Gréen et M. Monkhouse

continuèrent leur route , et dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes ils eurent de quoi satisfaire leur attente ; ils trouvèrent beaucoup de plantes , qui sont aussi différentes de celles qui croissent sur nos montagnes d'Europe , que celles-ci le sont des productions de nos plaines.

Le froid était devenu très-vif, la neige tombait en plus grande abondance , et le jour était si avancé, qu'il n'était pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'était un parti bien désagréable et bien dangereux de passer la nuit sur cette montagne et dans ce climat. Les voyageurs y furent pourtant contraints , et ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendaient d'eux.

MM. Banks et Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes , et à profiter d'une occasion qu'ils avaient achetée par tant de dangers ; pendant ce temps ils renvoyèrent M. Gréen et M. Monkhouse vers M. Buchan et les personnes qui étaient restées avec lui. Ils fixèrent pour rendez-vous général une hauteur qu'ils se proposèrent de franchir pour retourner au bois par un meilleur chemin , en traversant le marais , qui ne leur paraissait pas avoir plus d'un demi-mille de largeur , et au sortir duquel ils se mettraient à l'abri dans le bois , où ils pourraient bâtir une hutte et allumer du feu. Comme ils n'avaient

rien à faire qu'à descendre la colline, il leur semblait facile d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla au rendez-vous, et, quoiqu'on souffrît du froid, tous étaient alertes et bien portans, M. Buchan lui-même ayant recouvré ses forces au delà de ce qu'on pouvait espérer. Il était près de huit heures du soir, mais il faisait encore assez jour, et on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks prit sur lui de faire l'arrière-garde de sa troupe, pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'était pas inutile. Le docteur Solander, qui avait traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norwège, savait bien qu'un grand froid, surtout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur et un engourdissement presque insurmontables. Il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter, et quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. « Quiconque s'asseoira, leur dit-il, s'endormira; et celui qui s'endormira ne se réveillera plus. » Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant; ils étaient toujours sur le rocher, et n'avaient pas encore pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on avait tant fait redouter. Le docteur Solander

fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'était efforcé de prémunir ses compagnons ; il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières et des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, et ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avait aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. M. Banks envoya en avant cinq personnes, parmi lesquelles était M. Buchan, pour préparer le feu dans le premier endroit qu'ils trouveraient convenable, et lui-même, avec quatre autres, demeura avec le docteur et Richmond, qu'on fit marcher, partie de gré et partie de force : mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande portion du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières et aux instances ; tout fut sans effet : quand on disait à Richmond que s'il s'arrêtait il mourrait bientôt de froid, il répondait qu'il ne désirait rien autre chose que de se reposer et de mourir. Le docteur ne renonçait pas aussi formellement à la vie : il disait qu'il voulait bien aller, mais qu'il lui fallait auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde que s'endormir et périr étaient la même chose. M. Banks et les autres

se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laissèrent se coucher, soutenus en partie sur les broussailles, et l'un et l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

Bientôt après, quelques-uns de ceux qui avaient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à quart de mille de là. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, et heureusement il y réussit; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avait presque perdu l'usage de ses jambes, et tous ses muscles étaient si contractés, que ses souliers tombaient de ses pieds; il consentit cependant à marcher, avec les secours qu'on pourrait lui donner: mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté, sans succès, de le mettre en mouvement, M. Banks laissa auprès de lui son autre noir et un matelot, qui semblaient avoir moins souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seraient suffisamment réchauffés: il parvint enfin, avec beaucoup de peine, à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étaient reposés et réchauffés, espérant qu'ils pourraient, avec le secours de ceux qui étaient

restés derrière , rapporter M. Richmond , quand même il serait impossible de le réveiller. Environ une demi-heure après , il eut le chagrin de voir ses deux hommes revenir seuls : ils dirent qu'ils avaient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avait laissé Richmond , qu'ils n'y avaient trouvé personne , et que , bien qu'ils eussent crié à plusieurs reprises , on ne leur avait pas répondu. Ce récit fut une cause d'étonnement et de chagrin , particulièrement pour M. Banks , qui ne pouvait concevoir comment cela était arrivé. Cependant on se souvint qu'une bouteille de rum , qui faisait toute la provision de la compagnie , était demeurée dans le havresac d'un des absens , et on conjectura que le noir et le matelot qu'on avait laissés avec Richmond , s'étaient servis de ce moyen pour le réveiller et pour se tenir en haleine , et que tous trois en ayant bu un peu trop , s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés , au lieu d'attendre le secours et les guides qu'on leur avait promis. Sur ces entrefaites , la neige ayant recommencé à tomber , et duré deux heures entières , on désespéra de revoir ces malheureux , au moins vivans ; mais vers minuit , à la grande satisfaction de ceux qui étaient autour du feu , on entendit des cris. M. Banks et quatre autres se détachèrent sur le champ , et trou-

vèrent un matelot n'ayant que la force qu'il lui fallait pour se soutenir en chancelant, et pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu, et, à l'aide des renseignemens qu'on put tirer de lui, on se mit à la recherche des deux autres, qu'on retrouva bientôt après. Richmond était debout, mais il ne pouvait mettre un pied devant l'autre. Son compagnon était étendu sur la terre, aussi insensible qu'une pierre. On fit venir tous ceux qui étaient auprès du feu, et on essaya d'y porter ces deux hommes; tous les efforts furent inutiles. La nuit était extrêmement noire; la neige était très-haute, et il leur était très-difficile de se faire un chemin à travers les broussailles, et sur un terrain marécageux où chacun d'eux faisait des chutes à tous pas. Le seul expédient qu'ils imaginèrent, fut de faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui était sur la terre, celle qui tombait encore du ciel, et celle que les arbres laissaient tomber à gros flocons, les mettaient dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit, ou d'y en porter de celui qu'ils avaient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres,

et les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige et au froid pendant une heure et demie, quelques-uns de ceux qui n'avaient pas encore été saisis du froid, commencèrent à perdre le sentiment, entre autres Briscoë, et un des domestiques de M. Banks, qui se trouva si mal, que l'on crut qu'il mourrait avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu, et passèrent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'était encore davantage par le souvenir de ce qui s'était passé et par l'incertitude de ce qui le attendait. De douze hommes qui étaient partis le matin pleins de vigueur et de santé, deux étaient regardés comme morts; un autre était si mal, qu'on doutait beaucoup qu'il pût revoir le lendemain; et un quatrième, M. Buchan, était menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avait essuyée pendant cette fâcheuse nuit. Ils étaient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin; il leur fallait traverser des bois inconnus, dans lesquels ils pouvaient craindre de s'égarer et d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étaient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restait pour provision qu'une espèce de vautour qu'ils

avaient tué en se mettant en marche, et qui, partagé également, ne pouvait fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savaient comment ils pourraient soutenir le froid si la neige continuait; ils jugeaient de la dureté de ce climat par une seule observation, c'est qu'ils étaient alors au milieu de l'été, le 21 décembre étant le plus long jour de cette partie du monde; et tout devait leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étaient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwège et en Laponie, dans la même saison de l'année.

La pointe du jour commençant à paraître, en jetant les yeux de tous les côtés, ils ne virent rien que de la neige, qui leur paraissait aussi épaisse sur les arbres que sur le terrain; et de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoraient combien cette situation pouvait durer, et ils avaient trop de raisons de craindre de ne pouvoir sortir de cette horrible forêt, et d'y périr de faim et de froid.

Ils avaient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances de salut, en distinguant

le lieu du lever du soleil à travers les nuages qui commençaient à devenir un peu moins épais, et à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux qu'ils avaient laissés ensevelis sous des branches d'arbres vivaient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, et revinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils étaient morts.

Quoique le ciel se nettoiyât toujours davantage, la neige continuait à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'osaient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau; mais, sur les huit heures, une petite brise s'éleva, qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva d'éclaircir le temps, et bientôt ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons; signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leur malade, mais il dit qu'il se croyait en état de marcher. M. Buchan était beaucoup mieux que ni lui, ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer. Ils étaient cependant pressés par la faim, qui, après un si long jeûne, l'emporta sur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangerait le vautour; il fut plumé, et comme on jugea qu'il serait plus aisé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit dix portions, que chacun accommoda à sa fantaisie. Après ce repas, qui fournit

à chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir; mais il était dix heures avant que la neige fût assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, et beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvaient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avaient fait en partant du navire, ils s'aperçurent qu'au lieu de gravir la montagne en ligne droite, ce qui les aurait fait pénétrer dans le pays, ils avaient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, continue le capitaine Cook, ils se félicitèrent les uns et les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, et dont je pris bien aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avais éprouvées en ne les voyant pas revenir le même jour. •

Le périco-ligéro.

PARMI les animaux de l'isthme de Panama qui unit les deux Amériques, on distingue surtout celui qui se trouve du côté de *Porto-bello*, et qu'on y nomme *périco-ligéro*. C'est un singe de grosseur médiocre, et d'une figure hideuse. Il a la peau ridée et

d'un gris brun ; ses pattes et ses jambes sont presque sans poils. Naturellement paresseux à l'excès , ou ne pouvant se mouvoir sans beaucoup souffrir , il pousse des cris lugubres toutes les fois qu'il est forcé de remuer , de changer de place. Ces cris sont tels qu'ils épouvantent les autres animaux , et les arrêtent dans la poursuite du périco-ligéro. Il vit de fruits sauvages : quand il n'en trouve point à terre , il monte avec effort sur l'arbre où il en aperçoit le plus , et en abat autant qu'il peut. Sa provision ainsi faite , il se met en peloton , et se laisse tomber pour n'avoir pas la peine de descendre. Il reste ensuite au pied de l'arbre tant que ses vivres durent , et ne part pour en aller chercher d'autres , que lorsque la faim le presse.

Les serpens chasseurs :

LES crocodiles et les reptiles de toute espèce sont très-communs dans l'Amérique méridionale. On trouve au Paraguay des serpens qui se placent en embuscade sur les arbres , et de là s'élancent sur leur proie qui approche sans défiance : on les a nommés pour cette raison , *serpens chasseurs*. Cet animal vorace avale des bêtes entières. Devenu , après ces repas , excessivement lourd ,

et n'ayant pas d'ailleurs assez de chaleur naturelle pour digérer, il se sert d'un moyen fort singulier pour se débarrasser du trop de nourriture qu'il a pris. Il se couche au soleil sur le dos. Le soleil fait pourrir son ventre. Les vers s'y mettent, et se partagent avec les oiseaux le soin d'enlever tout ce qui l'embarrasse. Le serpent les arrête quand il est temps, et sa peau se rétablit avec beaucoup de promptitude.

Un grand nombre de ces monstrueux reptiles se nourrissent de poissons; mais il est, en général, dangereux pour les hommes de les rencontrer. Le père Moutaya, missionnaire, rapporte, qu'un jour, un Américain de la plus haute taille fut englouti par un de ces serpens, qui, le lendemain le rejeta tout entier. Il avait les os réduits en poussière, comme si on les eût brisés entre deux meules de moulin.

Le macagua.

L'AMÉRIQUE méridionale produit de charmans oiseaux. On y remarque principalement le *colibri*, le *bec-fleurs*, et le *macagua*. Le nom du bec-fleurs lui vient de ce qu'il se nourrit du suc des fleurs qu'il becquete légèrement. Son corps avec ses plumes n'est pas plus gros qu'une noix mus-

cade. Le fond de son plumage est vert , mais tacheté presque partout de jaune et de bleu.

Le *macagua*, fort joli oiseau , de la grosseur du merle environ , fait à la vipère une guerre opiniâtre et singulière par ses détails. Quand il l'aperçoit, il cache sa tête sous une de ses ailes. La vipère s'approche; le *macagua* lui lance alors un coup de bec. La vipère lui rend aussitôt un coup de langue. Le *macagua* court à une herbe appelée *herbe aux moineaux*, et en mange. Cette herbe qui est un contre-poison puissant, le guérit à l'instant. Il retourne au combat, et le continue ainsi jusqu'à la mort de son ennemie qui perd peu à peu tout son sang. Le moineau la mange après sa victoire, et se garantit des suites funestes que pourrait avoir ce repas, en faisant de nouveau usage de l'herbe salulaire.

La lionne reconnaissante.

ON raconte d'une femme espagnole habitant Buenos-Ayres, un trait semblable à celui de ce Romain qui fut si célèbre sous le nom d'Androclès. Cette femme espagnole, qu'on appelait Maldonata, avait eu occasion de délivrer une lionne d'une douleur très-aigüe, et cette lionne lui en avait, dans le

temps, témoigné sa reconnaissance en partageant avec elle le produit de sa chasse. Maldonata ne s'était trouvée à même de rendre ce service à la lionne, que pour être sortie, malgré la défense du gouverneur de Buenos-Ayres alors en proie à la famine. Ce gouverneur, homme cruel et implacable, ordonna qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, ou servir de pâture à quelque bête féroce. Deux jours après, on la trouva pleine de vie quoique entourée de tigres et de lions qui n'osaient l'approcher, parce qu'une lionne et ses lionceaux la gardaient : cette lionne était celle que Maldonata avait jadis secourue. Une circonstance si bien faite pour attendrir tout le monde en faveur de l'Espagnole, lui valut sa grâce.

*Observations générales sur les habitans de
l'Amérique septentrionale.*

GÉNÉRALEMENT parlant, tous les Américains naissent blancs comme nous. Ce sont les huiles et les sucs d'herbes dont ils se graissent, le soleil et le grand air qui changent insensiblement leur couleur. Le plus grand nombre d'entre eux ont une taille supérieure à celle des Européens; ils sont naturellement bien faits, bien proportionnés,

d'une complexion saine, agiles, adroits, robustes. Leurs mœurs sont douces, et ils ont, les uns pour les autres, les plus grands égards. Lors de la découverte, cette douceur ne se trouvait cependant pas également dans tous les usages de certaines nations. Les habitans de cette portion de territoire que les Européens ont nommé la Floride, immolaient, comme les Mexicains, des hommes au soleil. Les Américains se font, en général, peu de grâce à la guerre. Malheur aux prisonniers! Ils sont ordinairement sacrifiés, et finissent quelquefois leur vie dans des tourmens horribles.

Force et intrépidité étonnantes d'un chef Iroquois.

DES missionnaires furent, à ce propos, témoins d'un événement épouvantable. Dans une guerre que se faisaient les Iroquois et les Hurons, peuples du Canada, l'un des chefs des premiers fut fait prisonnier. Peu de jours après, les vainqueurs le brûlèrent avec quelques compagnons d'infortune. Il montra, dans ce supplice, une force et un courage vraiment extraordinaires. Assailli de toutes parts sur l'échafaud où on l'avait placé, il sembla d'abord s'oublier lui-même, pour exhorter et soutenir un de ses compatriotes

qui faiblissait. Devenu ensuite le but unique des atrocités de toute la bourgade ennemie, il les souffrit sans que sa constance en parut ébranlée ; enfin un de ses bourreaux s'avisa de lui cerner la peau de la tête et de la lui arracher violemment. Le chef iroquois tomba alors sans connaissance ; le croyant mort, chacun se retira. Mais étant bientôt revenu à lui, il se saisit de deux tisons, et se mit à provoquer ses ennemis. Ils accoururent furieux, et s'armant eux-mêmes de tisons ardents et de pièces de fer rougies au feu, ils fondirent sur lui tous ensemble. Ils eurent toutes les peines du monde à se rendre maîtres de sa personne. Un faux pas le fit cependant, après un long combat, tomber en leur pouvoir. Ils le précipitèrent alors dans un grand brasier, pensant qu'il allait y périr en peu d'instans. Il en sortit encore, et courut vers le village, des tisons dans les mains, comme pour y mettre le feu. On n'osait s'opposer à son passage ; mais un bâton qu'on lui jeta dans les jambes, le fit trébucher et tomber. On s'élança sur lui avant qu'il pût se relever, et on lui coupa les pieds et les mains. On le roula ensuite sur des charbons embrasés, et on le mit enfin sous un tronc d'arbre tout en feu. Il parvint encore à se retirer de là, tant sa force était prodigieuse, et il se traîna



Manière de déclarer la guerre des Iroquois et Hurons.

sur les coudes et sur les genoux , avec un air menaçant qui imposa aux plus rapprochés de ses bourreaux ; mais à ce moment les missionnaires se firent jour jusqu'à lui , et le disposèrent à une mort plus calme , en lui rappelant les devoirs du christianisme qu'il avait précédemment embrassé.

Manière dont les Iroquois et les Hurons déclarent la guerre et s'y préparent.

LES Iroquois et les Hurons , pour déclarer la guerre , élèvent en l'air une hache , leur arme principale ; aussi , pour exprimer qu'ils ont déclaré la guerre , ils disent qu'ils ont *levé la hache*. Il paraît cependant que cela ne s'entend que d'une déclaration de guerre de particulier à particulier. Lorsqu'il est question d'une guerre générale entre plusieurs nations , les sauvages américains disent qu'ils vont *suspendre la chaudière*. Cela vient , au moins primitivement , de l'usage affreux de manger les prisonniers. Quand ils veulent engager un allié dans leur querelle , ils lui envoient une coquille ; cela signifie qu'ils l'engagent à venir avec eux boire le sang de telle autre nation.

Médecins américains.

C'EST par le mouvement que les médecins américains prétendent guérir leurs malades. Ils les agitent en cent façons, leur ordonnant de danser, d'imiter l'ivresse, etc., etc. Ils les pressent aussi avec violence, et sucent la partie affectée.

Religion des peuples de l'Amérique septentrionale.

QUOIQUE croyant à un Etre-suprême et à l'immortalité de l'âme, les Américains septentrionaux n'ont, en général, ni prêtres, ni temples. La crainte leur fait cependant rendre une sorte de culte à des divinités d'un ordre inférieur, qui sont des dieux tutélaires, et qu'ils nomment *manitous*. Une pierre, une arme, une racine, le pied d'un animal ou tout autre objet figurent ces divinités à leurs yeux. Ils ont aussi des devins auxquels ils accordent beaucoup de confiance.

Monumens historiques des peuples du Canada.

LA chose la plus extraordinaire qu'on puisse trouver en Amérique, ce sont bien certai-

nément les colliers des Canadiens. Ces colliers, par un de leurs usages, transformés en véritables livres, se composent de grains de diverses couleurs, qui expriment différentes choses. Ils constituent les archives de la nation, et retracent les faits principaux de l'histoire du pays. Ils servent encore de sceau et de garantie aux traités. Une affaire n'est conclue que lorsqu'on s'est donné mutuellement un collier pour caution de sa bonne foi et de sa fidélité.

Le calumet.

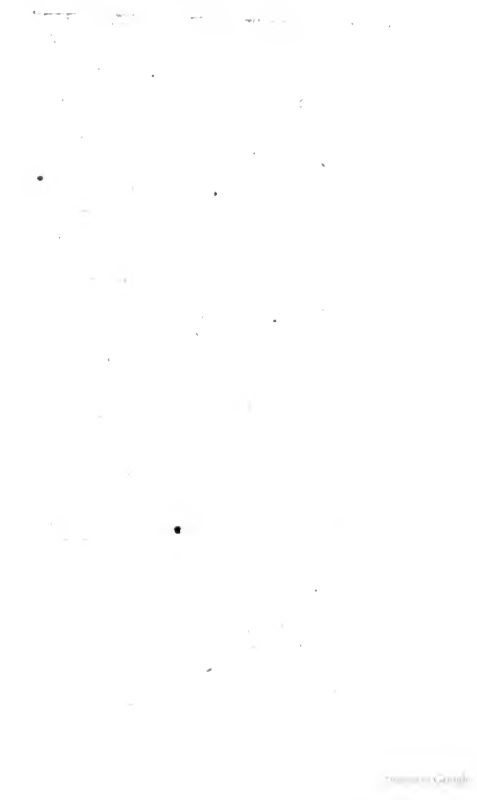
LE calumet est une espèce de pipe. Son tuyau, d'un bois léger, est orné de plumes. On le regarde comme le symbole de la paix et de la bonne foi. Si l'Américain a accepté le calumet présenté par l'ennemi pendant le combat, les hostilités doivent cesser à l'instant même. Un engagement devient sacré, lorsque les deux contractans fument dans le même calumet. Les Canadiens célèbrent une grande fête en l'honneur du calumet, auprès duquel ils placent alors le *manitou* du héros de la fête. Des danses bizarres, des combats simulés, et le récit des exploits de ce chef, sont les principales circonstances de cette fête destinée à célébrer la récep-

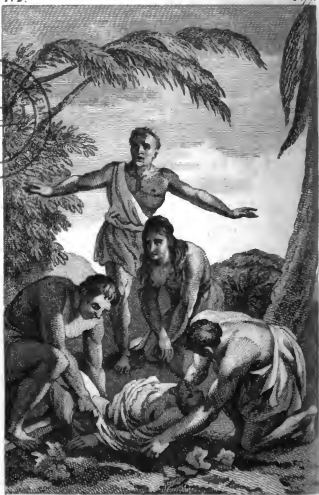
tion d'un chef, ou à honorer les envoyés d'une nation alliée.

Les Knistineaux.

LES Américains septentrionaux vont souvent nus, même dans les plus grands froids, et au milieu des neiges et des glaces. Ils s'habillent cependant aussi, et c'est ordinairement d'une veste ou camisole étroite qui descend jusqu'à la ceinture, et par-dessus laquelle on se couvre d'un manteau. Les Knistineaux, qui habitent les contrées situées au delà de la baie d'Hudson, montrent de la coquetterie dans leur parure. Chez eux, les vêtemens dont nous venons de parler, composés de peaux de bêtes comme ceux des autres Américains, sont couverts de couleurs éclatantes, et ornés de broderies dans lesquelles on emploie les piquans du porc-épic et des soies de daim. La chaussure et les gants du Knistineau ne sont pas décorés avec moins de goût. Son visage est peint de diverses couleurs; sa tête est ornée de plumes; ses oreilles et son cou sont garnis de dents, de cornes et de griffes d'animaux.

L'amour de la parure et de la magnificence suit le Knistineau jusque dans la tombe. Lorsqu'il meurt, son corps, revêtu de ses





Les Knistineaux

meilleurs habits, est enterré dans une fosse soigneusement tapissée de branchages. On y met aussi quelques ustensiles de ménage, et on élève au-dessus une espèce de dais.

Attachement aux premières habitudes.

L'EXEMPLE d'un Esquimau, en prouvant combien nous tenons à nos premières habitudes, doit nous faire sentir combien il est dangereux que nous en contractions de mauvaises pendant notre enfance. Ce sauvage, pris dans son extrême jeunesse, avait été transporté aux comptoirs anglais, et semblait pour jamais rompu aux mœurs et aux manières de vivre des Européens. Un jour cependant, voyant ouvrir un veau marin par un matelot, il se jeta sur l'huile qui en sortait abondamment, et se hâta d'avaler avec une avidité surprenante tout ce qu'il en put ramasser dans ses mains. Ensuite il s'écria avec transport : *Ah ! que j'aime mon pays, où je pouvais me remplir le ventre de cette huile, aussi souvent que je le voulais !*

Animaux de l'Amérique septentrionale.

LES principaux animaux que l'on trouve dans les vastes forêts de cette contrée, sont des cerfs, des élans, des daims, des ours,

des renards , des martres , des chats sauvages , des furets , des belettes , des écureuils gris et de grande taille , des lièvres , des lapins , des bœufs sauvages , des chevreuils , des chèvres et des loups. Les lacs , les marais et les rivières sont aussi abondans en animaux que les forêts ; on y recherche surtout les loutres et les castors. Le serpent à sonnettes est le reptile le plus terrible du pays.

Les deux parties de l'Amérique offrent , en général , une grande variété d'oiseaux tous plus jolis les uns que les autres.

Mœurs des Groënlandais.

QUITTANT ici le continent américain que le climat ne nous permet pas de suivre plus loin , et rentrant plus particulièrement dans le cadre de notre ouvrage , nous nous embarquons pour voguer vers la mer Glaciale , où d'intrépides navigateurs appellent nos regards. Sur notre chemin nous trouverons le Groënland , l'une des terres polaires. On appelle ainsi des terres situées aux deux extrémités du globe , et qu'on ne rapporte à aucune des quatre parties du monde. Elles ont constamment six mois de jour et six mois de nuit. Les terres polaires arctiques sont le *Groënland* , le *Spitzberg* et la *Nouvelle Zemble* : les terres polaires antarctiques

sont *la Nouvelle Guinée*, *la Nouvelle Hollande* et *la Nouvelle Zélande*.

Le Groënland a été découvert, il y a environ huit siècles, par des Norwégiens et des Islandais. Y ayant abordé pendant la belle saison, et ayant conséquemment vu les côtes et le fond des baies de cette terre, couverts de verdure, ils la nommèrent *Groënland* ou *Grénland*, c'est-à-dire *Terre verte*. Ce n'est pas là l'aspect que présente ordinairement le Groënland; c'est le pays des neiges et des glaces: le froid y est extrême. Qu'on juge de celui qu'on y éprouve dans certains momens par le tableau qu'en fait M. Paul Egède, missionnaire danois. * La glace et la gelée, dit-il dans son journal du 7 janvier 1738, tapissent l'intérieur de la cheminée, jusqu'à l'embouchure des poêles, sans qu'elles puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour. Le tuyau de la cheminée est couvert d'une voûte de glace, percée de petits trous que la fumée a creusés en s'évaporant. Les portes et les murailles sont plâtrées de neige ou incrustées de glace; et, ce qu'on aura peine à croire, tout gèle dans l'intérieur des maisons, le linge dans les tiroirs, le bois du lit, le duvet même des oreillers et des lits gèlent d'un pouce d'épaisseur. Il faut casser la viande quand on la tire des barils pour la man-

ger ; et même après qu'on l'a mise sur le feu dans de l'eau de neige , la surface doit bouillir assez long-temps , avant que la pointe du couteau puisse pénétrer au-dedans de la pièce de viande. »

Le Danemarck a formé quelques colonies sur les côtes du Groënland. La pêche fait toute leur richesse ; on n'a rien autre chose à attendre du pays.

Les habitans indigènes sont en très-petit nombre. Ils sont d'une petite taille qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur , mais bien prise et bien proportionnée. Ils ont le visage plat , des joues rondes et potelées dont les os s'élèvent en avant ; leurs yeux sont petits et noirs. Ils ont un nez qui n'est ni assez grand ni assez saillant ; une bouche communément petite et ronde , et la lèvre inférieure un peu plus grosse que celle d'en-haut. Leur couleur , en général , est olivâtre ; leur teint est brun , mais animé d'un rouge vif. Hommes et femmes paraissent porter facilement les plus lourds fardeaux. Ils se vêtent des peaux des animaux qu'ils tuent à la chasse pour en faire leur nourriture. Ces animaux sont des lièvres blancs et des renards. L'ours blanc et le renne sont , au Groënland , les plus grands quadrupèdes.

On n'a pas encore pu s'assurer si le Groën-

land est une île ou une portion du continent américain.

Les Groënlandais sont fiers et se croient bien supérieurs aux Européens.

Vivant dans une barbarie absolue, ils n'ont ni chefs, ni lois, ni culte. La seule trace de religion qui existe chez eux, est la superstition qui les soumet à des espèces de devins qu'on appelle *angekoks*. Ils consultent ces devins sur leur chasse, et persuadés encore qu'ils y peuvent tout, ils les paient pour se les rendre favorables.

Il arrive souvent que les Groënlandais âgés se suicident; les jeunes croient alors de leur devoir de les aider dans l'exécution de ce crime horrible.

Une Groënlandaise, qui a un enfant à la mamelle, meurt-elle sans qu'on puisse trouver d'autre nourrice, on enterre l'enfant avec la mère.

Voyage vers le pôle du nord.

LA forme du globe terrestre, et la nature de son mouvement de rotation autour du soleil, condamnent ses deux extrémités, que nous nommons pôle arctique et pôle antarctique, au froid le plus rigoureux. On ne sait encore, et on ne saura peut-être jamais si, à ces deux extrémités, on doit

trouver de la terre ou de l'eau. Une vaste étendue d'eau, qui, à un certain point du globe, arrête toutes les recherches par les obstacles insurmontables qu'elle oppose, est précisément ce qui tient dans cette incertitude. Pour faire connaître cette étendue d'eau et ses accidens, nous présenterons à nos lecteurs l'extrait d'un voyage au pôle arctique, celui vers lequel on a fait jusqu'à présent les tentatives les plus sérieuses, parce que, en double résultat, ces tentatives pourraient avoir l'effet vraiment utile d'ouvrir, vers le nord et l'occident de l'ancien continent, une route plus courte que celles qui sont maintenant connues. Ce voyage sera celui de M. Pagès, dont le nom fait autorité, et que nous laisserons parler lui-même; cette méthode, dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, nous mettant à même de conserver des détails essentiels qu'il faudrait supprimer dans un récit différent.

M. Pagès partit du Texel le 16 d'avril 1776. « Nous sortîmes, dit-il, par la passe du sud, et nous dirigeâmes notre route dans la mer d'Allemagne. Le 17, à midi, nous étions par 55 degrés de latitude, et par 31 minutes de longitude orientale du méridien de Paris. Le 20, nous rangeâmes les îles d'Elland à cinq ou six lieues de distance; mais le ciel brumeux ne nous permit pas de

les voir. Nous fûmes, le 23, par la latitude de 66 degrés 27 minutes, et par la longitude d'un degré 48 minutes; nous commençâmes à voir des oiseaux de mer que l'on nomme mallemoques; il tomba de la neige qui était par flocons. Le thermomètre de Réaumur était un peu au-dessus de 4 degrés. Nous n'eûmes plus de nuit le 26. Les crépuscules éclairaient assez à minuit pour pouvoir lire aisément sans lumière, et y voir à 3 lieues de distance. Nous étions par la latitude de 68 degrés 6 minutes. Le soleil avait 14 degrés 15 minutes de déclinaison; ainsi il n'était qu'à 8 degrés au-dessous de l'horizon à minuit.

Le 30, nous laissions derrière nous le cap du Nord du grand continent, où des voyageurs posèrent cette fameuse inscription: *Nous nous sommes arrêtés ici où l'univers nous a manqué (Hic stetimus nobis ubi defuit orbis)*. Le thermomètre était depuis trois jours au-dessus de la glace. Il tombait depuis long-temps de la neige par intervalles. Celle-ci, créée dans un climat froid, n'était plus par flocons, mais par petites étoiles à lame ou en forme de duvet de chenille. Il y avait cependant de très-beaux intervalles; et ce même jour, quoique le thermomètre, placé à l'ombre, fût descendu à plus d'un degré au-dessous de la glace, le soleil était

beau, et assez chaud pour le faire monter à 25 degrés, en le tenant exposé sur une fenêtre où le vent ne donnait pas. La glace et la neige ne fondirent cependant point sur le pont. Le 2 mai, le froid fut assez rude; le thermomètre ne fut cependant qu'à trois degrés au-dessus de la glace; mais l'eau de la mer que les vagues faisaient jaillir contre le bord et sur les manœuvres, s'y gelait, et formait autour du vaisseau une ceinture de plus de trois pouces d'épaisseur.

J'étais surpris de trouver un climat aussi peu venteux par des latitudes aussi élevées; car, le lendemain 3, nous eûmes 77 degrés 14 minutes de latitude observée. La longitude orientale fut de 3 degrés 12 minutes.

Le vent frais venait assez mal à propos; car, à cinq heures du matin de ce même jour, nous avions vu la côte des glaces, et ayant trouvé passage parmi les premiers glaçons, nous avions donné dedans. C'était une imprudence: s'il faut y tenir sous voile, et s'il ne se trouve point de glaces propres à amarrer le vaisseau, les abordages rudes des glaçons, que souvent l'on ne peut éviter, lui font courir de grands dangers.

Mais, à mesure que nous avançons dans les glaces, les vents perdaient de leur force, et le ciel s'embellissait; en sorte que nous

eûmes le jour le plus serein, tandis que je voyais à l'horizon la partie que nous quittions, noire et apparemment occupée par des vents frais. Un changement aussi subit ne me parut pas être l'effet du hasard ; j'imaginai que les glaces pouvaient y avoir part. Le soleil était assez chaud pour que le thermomètre, qui y était exposé, montât à 23 degrés au-dessus de la glace.

A 3 heures de l'après-midi, l'on vit les montagnes couvertes de neige de la baie de Clock et de celle de Hoorisoud. La quantité de mornes pointus qui sont dans le Spitzberg lui a fait donner le nom de *montagnes en pointes*.

Les vents du sud avaient chassé du large les glaçons qui y étaient éparpillés, en sorte que la mer où nous naviguions était assez peu libre. Il n'y avait pas une encâblure de distance entre les deux glaces les plus éloignées, et cet espace était souvent occupé par quelques débris. Ces glaces étaient de celles qui dérivent de l'ouest de la Nouvelle Zemble ou du détroit de Nassau. La mer agitée les cassant dans leur traversée, elles n'étaient point étendues : les plus grandes avaient cent toises de longueur.

La navigation n'était pas encore devenue bien difficile ; mais, en avançant vers le nord, nous trouvâmes bientôt les glaces qui,

adossées ou soudées les unes aux autres par la neige ou par la mer gelée les jours précédens, formaient des côtes assez longues. Ces côtes ne laissaient entre elles souvent que la largeur du vaisseau; elles avaient quelquefois de petites baies à leur extrémité. D'autres glaces y formaient des caps; d'autres dérivaienent librement.

Le silence qu'exigeait l'attention à la manœuvre, le calme de la mer rompu par les glaces, et le peu de vent qu'il faisait, ajoutaient encore à la tristesse de ces contrées. On n'était distrait que par le cri de quelques oiseaux nommés ratchis, qui, à notre approche, fuyaient d'une glace à l'autre, et par les ondulations de la mer dans les sinuosités de ces glaces. En portant mes regards autour de moi, je me figurais voir une contrée à demi inondée pendant l'hiver, et dont les parties non submergées sont couvertes de neiges; les haies, les arbres, les maisons éparses, les murs de clôture, les hameaux, tous également blanchis par la neige, représentent assez la vue irrégulière de certaines glaces.

L'on faisait une extrême attention à gouverner. Le capitaine, placé au haut du grand mât, examinait dans le lointain quel était le canal le moins embarrassé; et deux pilotes, montés aux haubans bâbord et tribord, dic-

taient au timonier la position qu'il devait donner au gouvernail pour ne point aborder les glaces voisines. L'on passait hardiment sur les débris qui se trouvaient à notre passage. Des matelots placés sur l'avant avec des gaffes de vingt pieds de longueur, aidaient ces débris, ou à passer sous le vaisseau, ou à se débarrasser de son avant. Si le canal n'était fermé que par une surface de glace mince, l'on forçait de voiles dessus, pour se frayer une route. S'il n'y avait pas absolument de passage, et que l'on vît à côté un autre canal navigable, seulement séparé par une petite largeur de glace, on dirigeait le vaisseau de manière à la disjoindre et à la briser. Quelquefois l'on essayait des abordages assez rudes, et j'étais surpris de la sécurité de nos Hollandais; mais leur vaisseau était fort, construit de manière à résister, et avait peu de mâture.

Le passage vers le nord était absolument bouché, le 4 à 9 heures du matin : nous courûmes à petites voiles vers l'est et à l'ouest pour en chercher un autre; et à onze heures, voyant un endroit faible que nous pouvions faire céder, nous ouvrîmes les glaces par la manœuvre que je viens d'indiquer. Nous ne pûmes gagner au nord que jusques à dix heures du soir : les canaux furent alors entièrement fermés, et les glaces étaient trop

grandes et trop ramassées pour que nous pussions les faire céder. Nous étions à la vue des montagnes de l'île de Worland ; nous tîmes à petites voiles, courant aussi loin qu'il nous fut possible pour trouver quelque ouverture, et louvoyant ou laissant dériver, suivant que nous avions de l'espace. Nous ne voyions d'ailleurs point d'eau vers le nord, et ce n'était qu'une vaste surface blanche, dont les grandes glaces étaient unies par les nouvelles glaces de la mer gelée peu de jours auparavant. Nous gagnâmes un peu vers l'ouest-nord-ouest ; mais le temps devenant brumeux, et ne pouvant voir au loin les manœuvres qu'il serait à propos de faire, nous amarrâmes sur une glace, en attendant qu'elles s'ouvrissent au nord.

Nous vîmes quelques baleines, et l'on en prit trois. Nous vîmes aussi beaucoup de licornes : elles soufflent l'eau comme les baleines. Les plus grandes ont environ quinze pieds de longueur ; leur couleur est grise, mêlée de noir, et quelquefois tigrée. La tête est petite et ronde comme celle de la vache marine. Les mâles ont au bout du museau une corne horizontale de six à sept pieds de longueur, qui, à sa naissance, est de la grosseur de la jambe, et va en diminuant de manière que l'extrémité n'est pas plus grosse que le doigt. Cette corne a

dans son contour des cannelures en forme de vis allongées ; sa blancheur et sa dureté égalent celles de l'ivoire.

Les poissons à sabre se voient aussi parmi ces glaces. Ils ont environ vingt-cinq pieds de longueur. Leur couleur est noire , et ils portent leur sabre perpendiculairement sur le dos. Ce sabre a sa courbure en arrière de l'animal , et a environ quatre pieds de longueur. Ce sont les ennemis nés des baleines ; ils vont en troupe de cinq à six pour les combattre , et ont un chef qui est plus grand que les autres. J'ai vu des baleines les fuir avec grande vitesse ; et j'en ai vu d'autres couvertes des blessures que lui avait faites ce poisson belliqueux.

Les glaces s'étaient détachées ; et le 7 nous étions par la latitude de 79 degrés 23 minutes , et par la longitude orientale de 4 degrés 10 minutes ; mais , ce même jour , elles commencèrent à se serrer autour de nous , et elles ne laissèrent que quelques petites mares d'eau , suivant les pointes par où elles se tenaient abordées. Nous fîmes longtemps de vains efforts pour sortir de ce lieu.

Le ciel était très-beau ; il n'y avait pas un souffle de vent , et le soleil fut assez chaud pour que le thermomètre , y étant exposé , montât à 28 degrés.

Le 10 , nous étions tellement enfermés

par les glaces, que le vaisseau n'avait pas d'espace pour son gourdolement : nous ne voyions plus d'eau. Nous nous estimions par 81 degrés de latitude. L'on entreprit de s'ouvrir un passage ; je n'en concevais guère la possibilité.

L'on choisit la direction occupée par les glaces les plus petites ; l'on porta des grelins ou des haussières sur les grandes glaces qui bordaient le canal que l'on voulait se frayer, et on les amarra au dehors et en deçà des caps qui l'occupaient ; l'on appareilla les voiles, et l'on présenta l'avant au lieu que l'on voulait ouvrir. Une partie de l'équipage poussait à contre-sens avec ses gaffes ; d'autres du bord poussaient avec d'autres gaffes à celles de l'avant. Les efforts réunis du vent, des cabestans et des gaffes, faisaient que les glaces, en s'entr'ouvrant, allaient comprimer leurs voisines ; et nous passions dans un lieu où, avant et après nous, il n'y eût point eu d'espace pour la plus petite pirogue. Dès que nous avions dépassé une glace, n'étant plus comprimée, elle venait réoccuper le même espace qu'auparavant ; cette manœuvre recommençait à chaque glace. Nous ne quittâmes point ces grands et pénibles travaux le 10 et le 11 ; enfin nous parvîmes à mettre le vaisseau dans un parage où il y avait quelques canaux navigables.

Il faut remarquer que l'on distingue les

glaces en quatre espèces ; glaçons , glaciers , bancs de glace et montagnes de glace. Les glaçons sont les débris des glaciers ; celles-ci sont des pièces de glace depuis cent à cent cinquante toises jusques à quatre ou cinq cents. Les bancs de glace ont quelquefois six à sept lieues de longueur. Les montagnes de glace ont peu d'étendue , mais elles sont hautes et tirent quelquefois plus de vingt brasses d'eau ; elles se forment dans les baies de l'Amérique , et il n'y en a point ici. Les pics les plus élevés des glaciers que j'ai vus ici avaient 30 à 35 pieds au-dessous de l'eau. Ce même jour 11 , la latitude observée fut de 80 degrés 38 minutes , et la longitude orientale de 4 degrés 25 minutes. Les vents et les glaciers nous permirent de nous élever dans le sud ; en sorte que , le 14 , nous fûmes à la vue du cap du Diable , qui est le plus au nord-ouest du Spitzberg.

Le 15 , nous étions dans le nord-nord-est de l'îlot de Gelofdeclip. Nous voyions les montagnes des environs de la plaine de Renneveld.

De temps en temps nous remarquions de gros lions marins qui traversaient d'une place à l'autre , ou qui venaient respirer à la surface. Ils ont environ huit ou dix pieds de longueur , et leur forme est à peu près celle du loup. La nature leur a donné deux longues défenses de chaque côté , à la mâchoire su-

périeure et à l'inférieure. Ces animaux montrent un grand courage lorsqu'ils sont irrités par la prise de quelqu'un de leurs camarades ; leurs yeux deviennent étincelans , et quelquefois ils heurtent le canot avec leurs défenses. Sur la terre ils sont moins hardis : ils se contentent de grogner contre l'ennemi qui vient les attaquer ; ils ne l'attendent de pied ferme que lorsqu'ils sont très-animés.

Le 16, nous nous trouvions au delà du 81^e degré de latitude. La mer était assez libre de glaces. Nous étions à moins de cent quatre-vingts lieues du pôle , et une aussi petite distance aiguillonnait vivement mon imagination. Si mes Hollandais avaient eu les mêmes désirs que moi , ces vents et ces courans qui les poussaient vers le nord les eussent comblés de joie , dans l'espoir de percer dans un lieu que l'on croit inaccessible. Je ne regarde pas ce voyage comme impossible ; mais la patience , le travail , et une grande pratique de la navigation des glaces ; doivent accompagner ceux qui tenteraient une pareille entreprise. Les obstacles que nous éprouvâmes dans la suite , les évolutions de glaces que nous ressentîmes , et les ressources dont nous usâmes , rendront peut-être mon opinion plausible.

L'état du baromètre m'avait presque confirmé jusqu'ici dans l'opinion que j'avais eue

en entrant dans les glaces, qu'elles formaient une atmosphère différente de celle qui existe sur les autres mers et sur les terres. On ne voit point de nuages dans ces contrées : quand le ciel est couvert, il l'est également partout, comme s'il l'était par une brume élevée ; et lorsqu'il fait soleil, le ciel est parfaitement beau dans toute son étendue.

Les vents d'est et de nord-est nous ramenèrent, le 17, vers le sud, au cap du Diable. Il est sur l'île d'Amsterdam, et a un assez bon mouillage, mais venteux. Cette île n'a pas plus de trois lieues de longueur, sur une largeur de deux. Elle est éloignée de la grande terre d'environ deux lieues et demie.....

Nous avions redonné dans les glaces. Les vents, constans au nord-est et au nord, nous avaient favorisés, et ils régnèrent depuis le 17 jusqu'au 28. Il fit froid ; le thermomètre alla jusqu'à 11 degrés au-dessous de la glace ; il tomba souvent de la neige, et je vis la mer geler au loin autour de nous, à cinq ou six pouces d'épaisseur. La bière et l'eau furent prises dans les tonneaux..... Nous nous trouvâmes, le 28, dans les parages des bancs de glace. Nous étions par 78 degrés de latitude, et par 25 minutes de longitude occidentale. Nous fûmes forcés par les vents d'amarrer sur un des bancs ; mais les évolutions des glaces voisines nous fermèrent toute issue ;

en peu de temps elles furent le long du bord, et je ne dévouerais pas à toute vue dix brasses d'eau en surface. L'on envoya tâter à leur jonction si elles pressaient fortement ; elles ne faisaient pas encore leur effort ; mais à trois heures, le lendemain matin, les débris de glaces, que nous avions de l'arrière, étant comprimés par les grandes masses, commençaient à s'amonceler les uns sur les autres. Nous craignîmes que venant à forcer inégalement sur le gouvernail, ils n'en cassassent les ferrures : nous le démontâmes. Les glaces ne firent cependant point leur effort vers le lieu où nous étions, et leur compression ne fut pas forte. Le vent s'étant un peu élevé, fit casser les bancs, et nous débarrassa des craintes que nous avions.

Les glaces, un peu divisées, laissèrent venir à flot une baleine morte apparemment des blessures du harpon. Nous l'enlevâmes aux oiseaux, aux requins et aux ours, qui nous l'indiquèrent, et se tenaient autour de nous pour revendiquer leur proie. Les ours, assis sur leur derrière, à une assez petite distance, semblaient, par leurs rugissemens, annoncer le droit qu'ils avaient sur elle par leur ancienne possession de ces contrées.

Les glaces, trop pressées les unes contre les autres, ne nous permirent de sortir du lieu où nous avions cru être comprimés, que

le 1^{er} juin. Nous répétâmes les manœuvres des haussières, des voiles et des gaffes, pour gagner une petite place d'eau où le vaisseau aurait au moins son gourdoiment. Cette manœuvre immense dura trente-six heures ; et après bien des peines nous arrivâmes dans une baie d'une lieue de largeur. La brume nous fit amarrer sur un banc de glace.

Nous vîmes plusieurs balcines, et l'on en prit une ; le harpon s'arracha de quelques autres. C'est ici l'occasion de parler de la pêche de cet énorme habitant des mers.

Les vaisseaux destinés à cette pêche embarquent six ou sept bateaux qui ont chacun quatre rameurs, un patron et un harponneur. Leur équipage consiste en sept pièces de cordage blanc et très-fin, en trois harpons, six lances, un hachot à marteau, un épissoir, un pieu armé de fer pour amarrer sur la glace, une boussole et un pavillon.

Lorsque le vaisseau est dans des parages où il espère que les baleines viennent souffler, il met deux ou trois bateaux à la mer. Ces bateaux croisent à environ une portée de canon autour du bâtiment. Le harponneur est debout sur l'avant de son bateau, et tient le harpon, prêt à le lancer quand il en sera besoin. Lorsqu'il aperçoit la baleine, l'on rame dessus avec force ; arrivé à deux.

ou trois brasses d'elle , le harponneur lui lance avec force le harpon à la tête , au dos et au flanc , et il laisse filer la corde qui est attachée au harpon. Si un autre bateau est à portée , il lui lance aussi un second et un troisième harpon. Il n'y a guère à craindre que le premier coup de queue que l'animal surpris et blessé donne pour se venger ou fuir. La baleine plonge d'ordinaire perpendiculairement , et quelquefois diagonalement. L'on file la ligne autant que l'on sent que le poisson la tire avec force ; on en lâche deux ou trois cents brasses , et quelquefois plus de mille ; l'animal se debat au fond de l'eau , et il peut arriver que le harpon se détache ; mais le plus souvent ses forces se perdent avec le sang. Le bateau se laisse toujours entraîner en filant la ligne , suivant la course de la baleine , qui n'est guère que d'une lieue et demie. Lorsque l'on sent qu'elle fait moins d'efforts , on la tire doucement. Dès qu'elle paraît à la surface , on lui darde des lances dans le corps pour achever de la tuer ; elle se debat alors de nouveau , ramasse toutes ses forces , s'éloigne encore , et continue de perdre tant de sang qu'on la ramène bientôt à la surface. On lui donne enfin la mort , et des cris de joie s'élèvent de tout l'équipage. On la prend par la queue et les nageoires , et

on l'amène le long du bord du vaisseau. On la saisit par de gros crocs accrochés à sa gueule ; ces étropes et ce croc tiennent à des caliornes sur lesquelles on pèse , pour mettre la surface du poisson un peu au-dessus du niveau de l'eau.

Les dépeceurs ayant garni leurs bottes d'un carré de fer armé de pointes , pour ne pas glisser sur la peau de la baleine , descendent sur son corps. Ils ont des couteaux de différentes longueurs , depuis deux jusqu'à trois pieds et demi , et qui tiennent à des manches de trois ou quatre pieds. Des canots sont le long du corps pour aider à son dépècement. L'on commence par couper , à la tête et en travers , une bande de lard que l'on détache seulement de la chair , sans la couper ou séparer de tout , et l'on y amarre une caliorne. Cette bande sert à tenir le corps un peu au-dessus de l'eau ; et en la détachant de la chair , et l'élevant , elle le fait tourner à mesure que l'on a pris le lard de la surface , et que l'on veut en découvrir une nouvelle partie. L'on divise en bandes toute la longueur du corps , et l'on en coupe le lard par coins de quatre à cinq pieds , que l'on embarque avec le cabestan. D'autres gens divisent ces coins en parties d'environ un pied et demi en carré , et les jettent dans l'entrepont , où on les met au grenier.

L'on embarque entière la gencive qui contient les fanons, et on la divise sur le pont avec des coins qui la rompent aisément.

L'on prend dans la suite ces coins de lard emmagasinés dans l'entrepont, et l'on en coupe la couenne et les filamens qui les tenaient attachés à la chair; on les coupe en morceaux de quatre à cinq pouces de long, sur deux ou quatre de largeur ou d'épaisseur. Un long baquet les reçoit, et on les pousse avec des pelles dans l'entonnoir d'une manche qui donne dans les barriques. La graisse, un peu fondue par ce maniement, fait qu'ils s'y arriment assez facilement. L'on met dans des barriques séparées le lard charnu ou filamenteux que l'on a séparé des coins du lard fin, et l'on jette les couennes à la mer. Tout ce travail se fait sans que l'on touche au lard; on le manie avec des gaffes, des fourches et des pelles. Il y a d'ailleurs bien des détails dans lesquels il serait trop long d'entrer.

J'ai déjà dit que nous avions amarré par un temps de brume sur un banc, et qu'au delà de la baie où nous nous trouvions, tout était occupé par les glaces. Nous vîmes bientôt que la place n'était pas bonne. Une grande glace dérivait sur nous avec vitesse; nous halâmes le vaisseau dans le fond d'une anse, et la grande glace se fixa sur les

pointes qui la formaient. Le lendemain, 5 juin, la baie fut, comme le reste, entièrement occupée par les glaces. Elles avaient tellement pressé celles qui nous tenaient renfermés, que ces dernières avaient cassé un cap de notre anse. C'était un mouvement général autour de nous. Nous craignîmes que si leur compression venait jusqu'à nous, elle n'écrasât le vaisseau; il y a plusieurs exemples de pareils événemens, et deux vaisseaux l'éprouvèrent cette même année. L'on espérait que le centre du banc où nous étions amarrés, résisterait au choc, et l'on résolut d'y former un bassin où le vaisseau pût se trouver à l'abri. Je fus surpris de cette entreprise, que j'avais entendu citer, mais que je n'avais pu croire; l'on y réussit cependant. L'on se servit pour cela de scies de 14 pieds de longueur, sur une largeur de 7 pouces; leurs dents sont d'un pouce et demi de profondeur. Elles ont dans le haut deux trous pour passer deux manivelles en croix, où quinze ou seize hommes peuvent travailler aisément. L'on traça d'abord le contour que l'on voulait donner au bassin; l'on scia ensuite l'intérieur par bandes; on les déblaya et on les amarina dans le peu d'eau que nous avions de l'avant; l'on en plongea quelques-unes, et l'on hala le vaisseau dans ce nouveau lieu, après avoir démonté son gou.

vernail. J'admirai les ressources du courage des hommes, et je trouvai cette invention très-belle, quoique pénible : quel dommage qu'elle ne doive sa naissance qu'à la soif de l'or, qui va jusque sous les climats glacés du pôle s'abreuver des travaux et des misères de l'indigence !

- Nous étions placés dans notre petit bassin, de manière que l'avant présentait à son entrée. Il fallait donc, pour que le vaisseau fût écrasé, que sa force de l'avant à l'arrière cédât ; et elle est plus considérable dans cette direction. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, les vaisseaux destinés pour ces parages sont d'une construction solide et expresse pour la navigation des glaces.

Nous fîmes quelque temps assez tranquilles ; mais le 6, les glaces pressèrent tellement, que celle qui nous renfermait cassa par morceaux et disparut. Les débris avaient été obligés de couler au-dessus des grandes masses. Notre banc cassa bientôt aussi autour de nous ; ses débris coulaient les uns sur les autres avec la vitesse d'une demi-lieue à l'heure ; d'autres se rangeaient sur le côté. Jamais notre situation n'avait été plus terrible. Le vaisseau, fortement comprimé par sa joue de bâbord, culait vers tribord, et broyait la glace où il formait son berceau ; les glaçons s'amoncelaient autour de nous ; quelquefois

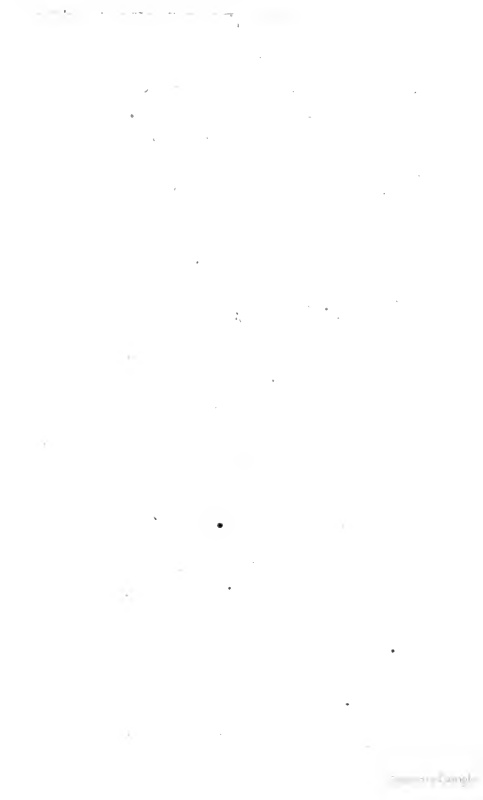
les glaces, trop fortes pour casser, résistaient, et l'effort qu'elles soutenaient leur faisait prendre de la courbure. Alors le vaisseau craquait fortement par un bruit semblable à celui d'un cabestan qui tourne un poids énorme. Tout l'équipage était dans la terreur, et ne pouvant plus rien, nous nous attendions à chaque instant à périr.

Cependant les glaces qui causaient notre naufrage, nous devenaient une ressource dans ce grand malheur; l'on avait tiré de la cale quelques barriques de vivres pour les transporter sur ces glaces, lorsque le vaisseau se briserait, et nous espérions nous sauver de l'une à l'autre à l'aide de nos bateaux. Mais quelle immensité de travaux peut-être infructueux! Et quelles misères dans un asile aussi froid et sous un climat aussi rude! Bientôt isolé dans ces vastes déserts, où le froid et la faim nous menaçaient également de la mort, je me préparais à subir mon sort par quelques réflexions: je me rappelais les dangers que j'avais essuyés dans mes voyages précédens, et j'espérais toujours en la Providence, dont la main secourable m'avait protégé contre la fureur de sauvages dans les plaines de Tegas en Amérique, contre la faim et les typhons dans les mers du sud; m'avait préservé de la captivité aux côtes de Samar, de la vengeance des Arabes cour-

roucés dans leurs déserts , d'un naufrage presque certain au cap des Tourmentes , et enfin des tempêtes et des dangers des mers ignorées de la partie australe ; cette même bonté suprême pouvait étendre son bras jusque vers les extrémités des glaces éternelles du pôle boréal. J'étais résigné.

Un morne silence régnait sur le vaisseau , dont chacun écoutait en frémissant les craquemens ; son avant s'était élevé par les glaces qui avaient passé dessous : il n'y avait aucune précaution à prendre. Cette matinée fut terrible.

A onze heures la compression cessa : les forces actives et passives étaient en équilibre , et elles y restèrent jusqu'à six heures du soir , que la compression commença de nouveau. Elle cessa à une heure du matin , et nous fûmes tranquilles toute la journée du 7. A deux heures du matin , le 8 , les glaces firent encore des efforts , mais plus faibles. Une glace élevée écarta les débris , et vint se placer sous notre beaupré , en faisant plonger les morceaux qui y étaient comprimés. Sa grandeur ne me paraissait pas d'un bon augure , si elle venait à faire un effort considérable sur le vaisseau. Il était cependant malheureux que nous essayassions ces revers à l'extrémité de ce banc ; car nous voyions en plusieurs endroits la mer





Vaisseau pris dans les Glaces.

assez libre et formant de vastes canaux et des baies étendues.

Le 9, un banc qui s'appuyait sur le notre cassa, et avec ses débris rompit une partie du nôtre. A six heures du soir nous travaillâmes inutilement à sortir de la place dangereuse que nous occupions : les grelins cassèrent et l'on ne put désenchâsser le vaisseau; nous imaginâmes qu'il était échoué sur les glaces qui avaient coulé dessous. Enfin, le lendemain, la haute glace que nous avions devant nous ayant dérivé, nous ouvrit un passage et mit un terme aux anxiétés cruelles que nous éprouvions depuis cinq jours. Nous ne perdîmes point de temps; dans la crainte d'être renfermés de nouveau, nous travaillâmes à désenchâsser le vaisseau et à le conduire ailleurs. Nous eûmes beaucoup de peine : il avait été si fortement comprimé, que la forme de son contour était empreinte dans la glace, comme s'il eût été dans un moule. Mais nous étions libres, et nous devions de grandes actions de grâces à Dieu pour avoir échappé à un danger qui paraissait si certain.....

Nous nous trouvâmes, continue le voyageur, le 14 juillet, par 73 degrés de latitude; la longitude était de 7 degrés. La mer était très-navigable. Nous avions fait de l'eau sur un banc. Elle se fit assez aisément : l'on mit

le vaisseau à quai, en l'éloignant le long de la glace. L'on fit dans la neige divers petits canaux qui conduisaient l'eau de leur fonte à des mares où il y en avait déjà une assez grande quantité de ramassée; l'on agrandit ces mares en déblayant les grêles; et après qu'on eut descendu les tonneaux sur la glace, on les remplit sur les bords de ces mares; on les roula ensuite vers les bords, où on les rembarqua. Les glaces sont ordinairement planes, et elles rendent l'aiguade très-facile.

Les Hollandais, contents de leur pêche, firent voile pour sortir des glaces et retourner en Europe; en sorte que nous fûmes le 18 à la vue de l'île de Jean-Mayel. La mer était très-vaste; nous ne voyions plus qu'une chaîne de glace dans l'est, et là petite houle nous annonçait que la pleine mer n'était point éloignée. Le ciel avait changé; on y voyait des nuages épais et blancs, et non des brumes comme auparavant.

Nous doublâmes, le 19, la dernière chaîne des glaces les plus reculées vers l'est. Nous étions le 24 par la latitude de 66 degrés 18 minutes; la longitude était de 6 degrés; et nous étions par le travers de l'Islande. Le peu de variété des vents du sud ne nous laissait pas faire des journées bien considé-

rables, et la traversée promettait d'être longue.

Le 31 juillet, nous nous trouvâmes à l'entrée de la mer d'Allemagne. Ici le long jour cessa pour nous : la nuit nous obligea d'avoir de la lumière à l'habitable. J'avais cependant eu la veille encore assez de jour à minuit pour pouvoir lire. Nous étions alors par 62 degrés 25 minutes de latitude. Nous finissions un jour qui avait été de 96 fois 24 heures.

Le 14 août, nous touchâmes la côte de Hollande, et le même jour j'entrai dans Amsterdam, et revis avec joie les personnes qui, avant mon départ, m'avaient témoigné de l'amitié et rendu des services.

Hivernement de l'équipage d'un vaisseau sur la côte orientale de la Nouvelle Zemble.

ON ne connaît point d'habitans à la Nouvelle Zemble, non plus qu'au Spitzberg. L'hivernement de l'équipage d'un vaisseau sur la première de ces terres va nous fournir le moyen d'en faire connaître l'horrible climat et tout ce qui s'y rapporte. Ce vaisseau, hollandais de nation, et ayant pour capitaine Jacques Heemskerke, et pour premier pilote Guillaume Barentz, était parti de Vlie, port de la Hollande septentrionale, le 18

mai 1596. Se trouvant, le 17 juillet, par les 74 degrés 40 minutes, il reconnut, à midi, la Nouvelle Zemble, vers la baie de Saint-Louis. Le 25 d'août, vers les trois heures après-midi, la marée chariant des glaçons, on se crut par le sud de la Nouvelle Zemble, vers l'ouest du Vveigats. Comme on était en deçà de la Nouvelle Zemble, et qu'on ne trouvait aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin semblait absolument évanouie, et Barentz pensait à retourner en Hollande, lorsqu'arrivant à la baie des courans, le vaisseau fut arrêté par une si forte glace, qu'on se vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le port des glaces, on y demeura pris au milieu des glaçons qui flottaient de toutes parts. Trois hommes qui se mirent dessus, pour faire des ouvertures, faillirent être emportés, et ne durent leur salut qu'à l'assistance du Ciel. Cependant on s'avança, le soir du même jour, à l'ouest du port des glaces; mais les glaçons s'étant rejoints pendant la nuit, avec un redoublement d'épaisseur, on comprit tout le danger de la situation où l'on se trouvait.

Le 27, les glaçons recommencèrent à flotter; et le vent, qui tournait au sud-est, les pressait avec tant de violence contre l'avant du vaisseau, qu'ils lui donnaient, en longueur, un mouvement de vibration fort dangereux. Dans

ce péril, qui ne faisait qu'augmenter, on mit la chaloupe en mer, comme une ressource pour l'extrémité. Les glaçons s'écartèrent un peu le 28; mais tandis qu'on observait les dommages que le vaisseau avait soufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut avec un si grand bruit, que tout le monde se crut près de périr. Vers le soir, on remarqua que les glaçons s'entassaient les uns sur les autres, et le 29 il s'en était accumulé de si grands morceaux, qu'on employa inutilement les crocs et d'autres instrumens pour les rompre. Il ne resta plus le moindre espoir de se dégager.

Le 30, ces amoncellemens redoublèrent autour du vaisseau; la neige, qui tombait en abondance, haussait encore ces redoutables remparts. Tout craquait horriblement à bord du navire et dans le cercle des glaçons qui l'environnaient; on s'attendit à le voir crever bientôt, et se séparer en pièces; comme les glaçons s'étaient beaucoup plus entassés sous le vaisseau, du côté du courant que de l'autre, il était demeuré fort penché; mais ensuite ils s'amoncelèrent aussi de l'autre côté, de sorte que le bâtiment se trouva droit et monté sur ces bancs de glace, comme si l'on eût pris plaisir à l'élever avec des machines.

Le 31, les glaces se séparèrent et furent

l'on ne voyait point d'eau ni d'arbres. Chacun paraissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'espérance de retourner au printemps dans sa patrie, on ne pensa plus qu'à bâtir une grande hutte où l'on pût être à couvert du froid et de l'insulte des ours. Il se trouvait effectivement, sur le bord de la rivière; des arbres entiers, descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie.

Le 15, pendant que l'on travaillait ardemment, un matelot vit trois ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derrière un banc de glace, et les autres continuèrent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposait à tirer, l'un des deux grands ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avait mis de la viande, et presque aussitôt, il reçut dans la tête un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise; il regarda fixement son compagnon, qu'il voyait étendu sans mouvement, il le flaira, et comme s'il eût reconnu le péril, il retourna sur ses pas. On le suivit de l'œil. Après avoir un peu rétrogradé, il revint, et s'éleva sur ses pattes de derrière pour mieux observer les matelots. Un coup qu'ils lui tirèrent dans le ventre le fit retomber sur ses pieds de devant. Alors il prit la fuite avec de grands cris. Barentz fit ouvrir l'ours mort, lui fit ôter les entrailles, et

le fit mettre sur ses quatre jambes pour le laisser geler dans cette posture, et le porter en Hollande, si l'on parvenait à dégager le vaisseau.

Cette visite des ours n'avait pas été la première et elle ne fut pas la dernière.

Le 25 octobre, la hutte étant achevée, et tandis qu'on s'efforçait d'y transporter du vaisseau tous les vivres et les agrès, Barentz, levant les yeux, vit encore trois ours qui s'avançaient vers les matelots. Il fit de grands cris que ses camarades répétèrent. C'était ainsi que nous nous délivrions ordinairement de nos ennemis; mais cela ne nous réussit pas cette fois: les trois monstres, que leur nombre rendait apparemment plus hardis, continuèrent d'avancer. Alors tous les matelots songèrent à se défendre. Il se trouva heureusement sur un traîneau deux hallebardes; Barentz prit l'une, et Girard Le Veer l'autre; les matelots coururent au vaisseau; mais, en passant sur la glace, un d'entre eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui: on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les ours suivirent ceux qui couraient au vaisseau. D'un autre côté, Barentz et Le Veer en firent le tour pour entrer par le derrière. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de

celui qui se tenait caché dans la fente. Mais les furieux animaux , se présentant pour monter après eux , ne purent être arrêtés d'abord que par des pièces de bois et divers ustensiles qu'on se hâta de leur lancer à la tête , et sur lesquels ils se précipitaient , comme un chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avait point à bord d'autres armes que les deux hallebardes ; on voulut battre un fusil , allumer du feu , tenter de brûler quelques poignées de poudre , et , dans la confusion ou la crainte , rien de ce qu'on avait entrepris ne pouvait s'exécuter. Cependant les ours revenaient à l'assaut avec la même furie , et l'on commençait à manquer d'ustensiles et de bois pour les amuser. Enfin les Hollandais ne durent leur conservation qu'au plus heureux des hasards. Barentz , à l'extrémité , consultant son désespoir plus que sa prudence , jeta sa hallebarde , qui donna fortement sur le mufle du plus grand ours ; l'animal en fut si blessé , qu'il fit retraite avec un grand cri ; et les deux autres , qui étaient beaucoup moins grands , le suivirent aussitôt , quoique d'un pas assez lent.

Le froid était devenu si violent , que , certains jours , si quelqu'un mettait un clou dans sa bouche , comme il arrive souvent dans le travail , il ne pouvait l'en tirer sans

emporter la peau. On avait laissé un tonneau de bière hors de la hutte ; le lendemain on trouva le fond du tonneau crevé par la force du froid , et la bière gelée en forme de colle forte. On fit dégeler cette bière en la mettant devant le feu ; mais , loin de reprendre son goût en fondant , elle n'eut plus que celui de l'eau.

Les ours disparurent peu à peu , à mesure que l'hiver couvrit les Hollandais de ses glaces. Ils furent remplacés par les renards blancs. Leur chair parut délicieuse à nos exilés : ils la trouvèrent aussi bonne que celle du lapin. On tua les premiers que l'on se procura à coups de fusil ; mais on tendit ensuite des pièges dans lesquels on en prenait un grand nombre à la fois.

Ce fut le 4 de novembre qu'on perdit entièrement de vue le soleil : il avait cessé peu à peu de se montrer. On n'était plus éclairé que par la lune qui , en revanche , ne quittait l'horizon ni le jour ni la nuit.

Le premier de novembre , la hutte se trouvant ensevelie dans la neige , les ténèbres furent si épaisses , qu'il fallut demeurer au lit pendant trois jours , sans autre soulagement que des pierres qu'on faisait chauffer , et qu'on se donnait tour à tour dans les lits. Le 3 , on entendit craquer les glaces de la mer avec un bruit qui jeta tout le

monde dans la plus affreuse consternation : chacun s'imagina que les hautes montagnes de glace qu'il avait vues pendant l'été se détachaient ou s'amoncelaient les unes sur les autres , pour tomber sur la hutte. En même temps , comme la fumée avait obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours , il gela si fort en dedans , que le plancher et les murs étaient revêtus de deux doigts de glace , et qu'il s'en trouvait dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura suspendu , quoiqu'on en eût augmenté le poids , ce qui mit Barentz dans la nécessité de préparer lui-même le sable de douze heures , que les matelots nomment l'ampoulette , pour conserver la connaissance du temps.

Le 6 , la gelée fut si forte , et le froid si vif , que les plus robustes ne pouvaient le supporter ; ils se regardaient tous languissamment et d'un œil de pitié , dans l'opinion que le mal ne pouvait augmenter sans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'était plus capable de les réchauffer. Tout était gelé , jusqu'au vin de Xérès , dont on connaît la chaleur ; il fallait le faire dégeler aux jours de distribution ; et , le reste du temps , on était réduit à l'eau de neige fondue , qui faisait craindre un surcroît de désastre , par les maladies qu'elle pouvait causer. Le 7 , un accident plus horrible encore faillit enlever

d'un seul coup tous les Hollandais. Après avoir tenu conseil sur les moyens de résister au froid, on résolut d'aller prendre, à bord du vaisseau, le charbon de terre qu'on y avait laissé, parce que le feu en est ardent, et de longue durée. On fit, vers le soir, un grand feu de cette matière, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde, et personne ne faisant attention aux suites, on prit soin de boucher soigneusement les fenêtres, pour s'assurer une nuit chaude et tranquille. Bientôt ils se trouvèrent tous atteints d'étourdissemens et de vertiges qui leur ôtaient le pouvoir de se remuer et la force de se plaindre. Quelques-uns néanmoins se traînèrent jusqu'à la porte et l'ouvrirent; mais le premier qui voulut sortir tomba sans connaissance sur la neige. Le Veer, qui était près de la porte, ayant ouï la chute, alla chercher du vinaigre qu'il jeta au visage du matelot, ce qui le fit revenir. Aussitôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avaient jusqu'alors regardé comme leur plus grand mal, servit à les rétablir; mais ils demeurèrent persuadés qu'un quart-d'heure plus tard, ils auraient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

Depuis le 9 jusqu'au 12, le temps fut clair et le ciel brillant d'étoiles; cependant

l'excès du froid fut tel, qu'on ne saurait l'exprimer. Dans la hutte même, le cuir des souliers gela aux pieds, et sa dureté ne permit plus de s'en servir. Les Hollandais se firent des chaussures du dessus de peaux de moutons qu'ils avaient apportées, avec trois ou quatre paires de chaussons l'un sur l'autre. Leurs habits étaient tout blancs de verglas. S'ils demeuraient quelque temps dehors, il s'élevait sur leurs lèvres, au visage et aux oreilles, des pustules qui gelaient aussi.

Ce fut au milieu de ces souffrances que le malheureux reste de l'équipage, diminué par plusieurs morts, entra dans l'année 1597. Le commencement n'en fut pas moins rude, ce qui n'empêcha pas les matelots de célébrer la fête des rois pour charmer leurs peines.

L'ordonnance du festin de ces malheureux abandonnés du reste de l'univers dans une contrée aussi affreuse, ne sera pas indifférente au lecteur. En voici le détail qui nous a été conservé par l'auteur de leur journal.

Deux livres de farine qui restaient furent employés à faire des beignets, qu'on fit cuire à l'huile; ils furent mangés avec autant de délices que le mets le plus friand. Ce repas fut accompagné d'une libation de tout le vin qu'ils avaient volontairement épargné.

jusque-là. Enfin les rois furent fêtés comme si chaque matelot eût été chez lui sans inquiétude.

Les billets furent tirés, et le sort favorisa un cannonier, « qui se trouva ainsi, remarque Le Veer, roi de la Nouvelle Zemble, c'est-à-dire d'un pays qui a peut-être deux cents lieues de long entre deux mers. »

Le 24 janvier, Heemskerke et Le Veer, accompagnés d'un matelot, prirent occasion d'un temps fort clair pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensaient le moins, Le Veer aperçut un côté du globe solaire. Ils se hâtèrent de porter cette agréable nouvelle à la hutte; mais Barentz, dont on connaissait l'habileté, n'en voulut rien croire, parce que, suivant toutes ses supputations, il s'en fallait de quinze jours que le soleil pût se faire voir par cette hauteur. Les autres soutenaient ce qu'ils avaient vu. La contestation fut vive, et donna lieu à des gageures. Le 25 et le 26, un brouillard épais, qui ne permettait pas de rien voir, confirma Barentz dans son opinion. Mais l'air s'étant éclairci le 27, tout l'équipage ensemble vit sur l'horizon l'astre du jour dans toute sa sphère, ce qui ne laissa aucun doute qu'on en eût pu voir une partie le 24.

Avec le soleil revinrent les ours, un peu

après que les renards blancs eurent disparu.

Le reste de février, mars, et les premiers jours d'avril, furent des alternatives continues de beau et de mauvais temps, de brouillards et de gelée, de crainte à la vue des ours et de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'avril, il en descendit un par les degrés qu'on avait faits à la neige, jusqu'à la porte même de la hutte. Elle était ouverte; mais Heemskerke qui aperçut heureusement le monstre, se hâta de la fermer, et se mit derrière pour la soutenir. Cependant il revint deux heures après, et monta sur la hutte, où il fit un bruit dont tout le monde fut effrayé; ses efforts pour renverser la cheminée étaient si grands, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage: il déchira la voile dont elle était entourée; enfin il ne s'éloigna qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du temps ayant cessé le 15 avril, tous les Hollandais allèrent visiter leur vaisseau, et leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avaient laissé. Du rivage ils considérèrent avec admiration les morceaux de glace qui couvraient la mer, et qui semblaient offrir la perspective d'une grande ville, c'est-à-dire des maisons entremêlées de tours, de clochers, de bastions et de remparts. Le lendemain, étant retournés

à bord, ils observèrent dans l'éloignement que l'eau était ouverte; quelques-uns eurent la hardiesse de monter sur des bancs de glace et de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avait cinq ou six mois qu'ils n'avaient approché. En arrivant ils virent un petit oiseau qui plongea aussitôt, ce qui acheva de leur faire juger que l'eau était plus ouverte qu'elle ne l'avait été depuis leur séjour dans la Nouvelle Zemble.

Le premier de mai, leur viande, qui commençait à dégeler, et dont ils firent cuire une partie, se trouva aussi bonne que jamais; elle n'avait que le seul défaut de ne pouvoir se garder lorsqu'elle était cuite. Le 2, un grand vent du sud-ouest nettoya la haute mer, et n'y laissa plus de gros glaçons. Alors tout le monde parla de s'embarquer, et de retourner en Hollande par le plus court chemin, le 3, tout le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouraient le vaisseau. Mais, après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune de s'apercevoir, dès le jour suivant, que le navire, qui n'était au 15 mars qu'à soixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvait à plus de cinq cents! Le 7 et le 8 il tomba tant de neige, que, dans l'impossibilité de sortir de la hutte, quelques matelots désespérés, proposèrent de parler nettement aux

officiers , et de leur déclarer que tout l'équipage était résolu de quitter ce funeste lieu. Les meilleurs vivres , tels que la viande et le gruau , commençaient à manquer , dans un temps où l'on avait plus besoin de force que jamais pour supporter le travail. A peine restait-il du lard pour trois semaines , à deux onces par tête pour chaque jour. Heemskerke promit que si le vaisseau n'était pas dégagé à la fin du mois , on s'efforcerait alors de mettre la chaloupe et la scute en état de partir (une scute est une petite barque qui sert pour la pêche du hareng).

Le 21 , Heemskerke , voyant les glaces ramenées par un vent du nord-est , permit de travailler à l'équipement. La chaloupe , qui n'était pas sortie de la hutte , ne fut pas difficile à tirer ; mais la scute , qui était enfoncée dans la neige , coûta tant d'efforts à dix hommes affaiblis par un genre de vie si triste , qu'ils furent obligés d'interrompre plusieurs fois leur travail.

La chaloupe et la scute se trouvèrent radoubées le 7 de juin. Cependant il fallait traîner ces deux bâtimens au rivage , ainsi que les agrès , les marchandises et le reste des provisions ; la neige s'amollissait et rendait le chemin fort difficile. On fut obligé de quitter les souliers de peau pour reprendre ceux

de cuir, en quelque état qu'ils fussent encore.

Le 12, on prit des haches, des piques et des bûches, et l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la mer. Ce travail fut pénible. Il était question, non-seulement d'écarter les neiges à demi-fondues, mais de ranger les glaces, de creuser et d'applanir. L'espérance aurait soutenu leur courage, si l'on en eût été quitte pour la peine; mais on se voyait souvent interrompu par de grands ours maigres et décharnés qui venaient de la haute mer sur des glaçons, et qui obligeaient de se partager entre le combat et le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés, et le 13 on se vit en état de mettre à l'eau les deux bâtimens. Heemskerke, satisfait du temps et d'un vent frais du sud-ouest, dit alors qu'il était résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, et l'on ne pensa plus qu'à mettre les bâtimens à l'eau.

On tira donc vers la mer les deux petits bâtimens et les traîneaux chargés de marchandises et de provisions; c'étaient six paquets de drap de laine, un coffre plein de toile, deux paquets de velours, deux petites caisses remplies d'argent, deux tonneaux d'ustensiles et d'agès, treize tonneaux de biscuit, un de fromage, un de lard, deux d'huile, six de vin, deux de vinaigre, et

les hardes de l'équipage. Tout cet appareil étalé sur le rivage paraissait difficile à ranger dans un aussi petit espace que celui des deux bords; mais rien n'est impossible à l'industrie soutenue par la nécessité.

Enfin, le 14 de juin 1597, à six heures du matin, on mit à la voile par un vent d'ouest. Les deux bâtimens arrivèrent avant le soir au cap des Iles, où les glaces étaient encore si fortes qu'ils y demeurèrent pris. Ce malheur arrivé dès le premier jour, consterna les Hollandais. Quatre d'entre eux descendirent à terre, et n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques oiseaux à coups de pierres. Ils se croyaient menacés de ne pouvoir sortir de ce triste lieu; mais le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublèrent le cap de Flessingue, et continuèrent leur route.

Le 17, ils furent obligés de s'amarrer à des glaces fermes, pour être moins exposés aux glaçons errans.

Ce fut le 20 qu'ils perdirent Barentz, qui avait été comme l'âme de l'entreprise, et dans lequel chacun avait la plus grande confiance. A neuf heures du matin, Le Veer passa de la scute dans la chaloupe, pour apprendre à Barentz, que Nicolas Andriess, un des meilleurs matelots, tirait à sa fin. « La mienne, répondit tranquillement Barentz, n'est pas

éloignée non plus. » Ses gens qui le voyaient attentif à considérer une carte marine que Le Veer avait tracée de toutes les côtes qu'ils avaient parcourues, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal ; mais bientôt , quittant la carte , Barentz dit à Le Veer que les forces lui manquaient : après quoi , les yeux lui tournèrent , et sans ajouter un mot , il expira si subitement , que Heemskerke , qui arrivait alors dans la scute , n'eut pas le temps de lui dire adieu. Presque au même instant Andriess mourut aussi. On ne comptait plus que treize hommes sur les deux bâtimens.

Ils continuèrent néanmoins à faire route , tantôt dans une mer à peu près libre , tantôt environnés de glaçons , qui exposaient à chaque instant les deux petits bâtimens à périr ; tantôt enfin pris par les glaces , et obligés d'attendre tristement qu'elles se fussent rompues par des efforts capables de causer le naufrage des voyageurs.

Le premier jour de juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin , les bancs de glaces qui venaient de la mer , heurtèrent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme , qu'ils brisèrent en plusieurs pièces celle que les équipages avaient prise pour asile. Les paquets tombèrent dans l'eau ; et de quelque importance qu'il fût de les conserver , un autre soin pressait en-

core plus, c'était celui de garantir la chaloupe, qu'il fallut traîner par-dessus les glaces jusqu'à assez près de terre, où les glaçons étaient moins à craindre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras; la glace rompait sous les pieds à mesure qu'on avançait sur les bords; un paquet qu'on se croyait prêt à saisir était emporté par un glaçon, ou se cachait sous un autre; les plus hardis ne savaient comment s'y prendre pour sauver leur unique bien, et pour se sauver eux-mêmes. Ce fut pis encore lorsqu'on entreprit de pousser la scute; la glace rompit sous une partie des matelots, et ce petit bâtiment fut emporté avec eux, brisé en quelques endroits, surtout à ceux qu'on avait changés ou réparés; un malade qui s'y était retiré ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'employèrent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écartèrent un peu, et la scute fut tirée sur la glace même, près de la chaloupe. Cette fatigue dura depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. On perdit deux tonneaux de biscuit, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'ustensiles et d'agrès, le cercle astronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huile, un de vin et un de fromage.

Le 2 fut employé à réparer les deux bâtimens.

Le 28, à trois heures après midi, ils reconnurent la baie de Saint-Laurent et le cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plutôt passé la pointe, qu'ils aperçurent deux barques à l'ancre, et plusieurs personnes sur le sable.

Quelle fut leur joie de trouver des hommes, après avoir été privés de cette satisfaction pendant treize mois ! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces inconnus, qui n'étaient pas moins de trente, et qui pouvaient être des sauvages ou des ennemis de leur nation. Ils ne laissèrent pas de s'en approcher. C'étaient des Russes qui s'avançaient vers eux sans armes, et qui, jugeant de leur infortune à la première vue, les regardèrent d'abord d'un œil d'étonnement et de compassion. Bientôt ces Russes reconnurent quelques Hollandais qu'ils avaient vus au voyage précédent. Quelques-uns d'entre eux vinrent frapper sur l'épaule de Girard Le Veer et d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croyaient les avoir déjà vus ; c'étaient effectivement les seuls qui eussent fait le second voyage. Ils leur demandèrent ce qu'était devenu leur crabble, c'est-à-dire leur vaisseau, ou du moins c'est ce que les Hollandais crurent entendre à leur langage,

et n'ayant point d'interprète , ils leur firent comprendre par signes qu'ils avaient perdu dans les glaces un beau navire , pareil à celui qui avait précédemment fait leur admiration. Heemskerke , attaqué du scorbut ainsi que la plus grande partie de son équipage , et espérant que les Russes lui indiqueraient un remède contre ce mal , leur montra l'intérieur de sa bouche ; mais ils ne le comprirent pas : ils se persuadèrent qu'il voulait leur faire entendre par là qu'il avait faim. Aussitôt deux ou trois d'entre eux s'éloignèrent , et revinrent un moment après , apportant un pain de seigle du poids d'environ huit livres , et quelques oiseaux fumés. Heemskerke les remercia , et leur fit présent en retour d'une demi-douzaine de biscuits. Il invita ensuite deux des principaux à monter avec lui dans la scute , où il leur présenta à chacun un verre de vin. Les civilités ne se relâchèrent point pendant le reste du jour ; mais le 29 au matin , les Russes appareillèrent pour remettre à la voile , et portèrent à bord quelques tonnes d'huile de baleine. Un départ si brusque alarma beaucoup les Hollandais , qui n'avaient pu tirer d'eux aucune lumière. Ils prirent la résolution de les suivre ; mais malheureusement , le temps était si sombre , qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obstacle ne les

empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagèrent dans un canal entre deux îles, et le passèrent assez facilement ; mais ils se retrouvèrent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir, ce qui leur fit conclure qu'ils étaient à l'entrée du Weigats, et que le vent du nord-ouest avait poussé les glaces dans le golfe. Ils retournèrent sur leurs pas. Suivant cette direction, ils abordèrent le 31 à une île, où la vue de deux croix leur fit espérer de trouver des hommes : elle était déserte. Cependant ils ne regrettèrent point leur peine, en y trouvant quantité de bistorte ou cochléaria, herbe très-salutaire contre le scorbut, et qu'ils désiraient ardemment. Ils en mangèrent à pleines mains, et l'effet en fut si prompt, que dans l'espace de deux jours, ils se trouvèrent tous rétablis.

Le 3 d'août, ils se déterminèrent à passer droit en Russie, et gouvernèrent en conséquence leurs bâtimens.

Remarque faite par un voyageur dans la Sibirie.

DE la Nouvelle Zemble nous passerons dans la Sibirie ou Tartarie russe, contrée immense, appartenant à l'Asie, mais que nous avons réservée pour ce moment, afin de ra-

mener peu à peu nos jeunes lecteurs, du point où le froid rend la terre inhabitable, à celui où il peut être facilement supporté, et n'empêche pas la végétation.

La Sibérie, bornée au nord par la mer Glaciale, est absolument aride dans la moitié de son étendue. Couverte de glaces et de neiges pendant l'hiver, on la voit en grande partie inondée pendant l'été, par la fonte précipitée de ces mêmes neiges et glaces. Cela vient de ce qu'en un moment l'été y succède à l'hiver. On ne connaît là ni printemps ni automne, et l'on éprouve en été des chaleurs si excessives, que certains habitans vont alors la plupart du temps nus. Dans cette saison le soleil ne se couche point pour ceux des Sibériens qui sont vers la mer Glaciale. M. Gmelin eut occasion de s'assurer de ce fait à *Mangaséja*, ville sur l'Iénisséi. Il le rapporte en ces termes : « Depuis le 11 de juin, dit-il, on ne voyait pas beaucoup de différence entre le jour et la nuit, pour la clarté. On lisait à près de minuit la plus petite écriture, presque aussi bien qu'on l'aurait lue à midi, par un temps couvert, dans les pays les plus inéridionaux. Pendant toute la nuit le soleil était visible au-dessus de l'horizon. Vers minuit, à la vérité, lorsqu'on était dans un endroit bas, on avait de la peine à voir son disque ; mais en mon-

tant sur la tour, qui n'était pas très-haute, on le voyait distinctement tout entier. On pouvait hardiment regarder cet astre sans en être ébloui : les rayons ne commençaient à se rendre bien sensibles qu'à plus de minuit passé. Nous ne pûmes nous empêcher, continue le voyageur, de célébrer ce magnifique spectacle, que personne de nous n'avait encore vu. On se mit à table dans la rue, le visage tourné au nord ; tout le monde fixait le soleil, sans en détourner un instant les yeux, et l'on changeait de situation à mesure que cet astre avançait. Nous jouîmes de ce rare spectacle, jusqu'au moment où les rayons du soleil, qui prenaient insensiblement de la force, ~~devenaient~~ trop vifs, ne pouvaient plus qu'incommoder. »

La partie méridionale de la Tartarie russe, quoique encore très-froide, produit du blé et d'excellens pâturages.

Ressources des Sibériens, et manière dont ils se chauffent.

QUOIQUE présentant une surface de plus d'un million trois cent mille lieues carrées, la Sibérie ne contient guère que trois cent mille habitans. C'est un composé de Russes, de Tartares et d'Indigènes : ces derniers sont, en général, les plus pauvres. L'abbé Chappe,

qui a aussi voyagé dans la Sibérie , dit que les habitans se garantissent de l'excès du froid par une chaleur non moins excessive. Dans toutes les maisons , la salle où se réunit la famille , est échauffée par un poêle de brique , fait en forme de four , mais plat. On pratique en haut un trou d'environ six pouces , qui s'ouvre et se ferme par le moyen d'une soupape. On allume le poêle à sept heures du matin. Comme la soupape est fermée , la salle se remplit d'une fumée qui s'élève à deux ou trois pouces au-dessus du plancher , où l'on reste assis ou couché , de peur d'étouffer dans l'atmosphère de cette vapeur brûlante. Au bout de trois heures , que le bois du poêle est consumé , l'on ouvre la soupape ; et la fumée se dissipant , ne laisse qu'une forte chaleur qui se soutient jusqu'au lendemain , par le défaut de communication avec l'air extérieur. La température de l'air intérieur est telle , que le thermomètre de Réaumur y monte , le matin , à 36 et 40 degrés , et s'y soutient , dans la journée , jusqu'à 16 ou 18 au-dessus du tempéré.

Il y a dans la Sibérie beaucoup de peuplades errantes , qui vaguent sans cesse d'un bout à l'autre d'un canton , se construisant ici des habitations d'été , et là des habitations d'hiver.

Les Sibériens , en général , vivent dans la

plus profonde barbarie, et n'ont de la Divinité que les idées fausses et superstitieuses que nous avons déjà rencontrées chez tous les autres sauvages.

C'est dans la chasse qu'ils trouvent leur richesse et la meilleure partie de leur nourriture. Ils y deviennent maîtres de fourrures du plus grand prix, qu'ils vendent ensuite, ou donnent en tribut au gouvernement. Les plus précieuses de ces fourrures leur viennent des zibelines.

Les ours et les renards noirs sont communs dans la Sibérie. Le renne y remplace le cheval, et s'attelle avantageusement aux traîneaux.

On y trouve aussi des mines d'un excellent rapport, que le gouvernement fait exploiter à son compte.

Trait de probité chez les Ostyacks.

ON raconte des Ostyacks, qui sont répandus sur les bords de l'Oby, entre le 59^e et le 62^e degré de latitude, et le 174^e et le 185^e de longitude, un trait de probité, de bonne foi, qui trouverait difficilement son semblable chez les peuples civilisés.

Un marchand venant de Tobolsk, principale ville de la Sibérie, et allant à Bérézof, passa la nuit dans une cabane d'Ostyack. Le lendemain matin, reprenant sa route, il per-

dit, à quelque distance, une bourse qui contenait environ cent roubles. Le fils de l'Ostyack qui avait donné à coucher au marchand, trouva quelque temps après la bourse, la regarda, et passa sans la ramasser. Il avertit seulement son père, qui lui ordonna d'aller couvrir la bourse d'une branche d'arbre, afin qu'elle ne pût tenter personne. En revenant de Bérézof, le marchand logea dans la même cabane, et entretint l'Ostyack de la perte qu'il avait faite sur le chemin. L'Ostyack lui dit alors, sans s'émouvoir : *C'est donc toi qui as perdu une bourse ? Eh bien ! sois tranquille : je vais te donner mon fils, qui te conduira sur la place où elle est ; tu pourras la ramasser toi-même.* Le marchand retrouva sa bourse sous la branche d'arbre, à l'endroit même où il l'avait perdue.

Religion des Kamtchadales.

A gauche de la Sibérie, en y entrant par la mer Glaciale, on trouve la presqu'île de Kamtchatka, formée par une chaîne de montagnes pierreuses et stériles qui se dirigent vers le Japon. Le froid y est beaucoup moins rigoureux que dans la Sibérie. Les hommes n'y sont pas moins sauvages. Qu'on juge de leur grossière ignorance par leurs dogmes religieux. Les voici : *Koutkhoul* a eu,

disent-ils , de sa femme *Kouhtligith* , la terre qu'ils ont affermie sur la mer , qui a été elle-même créée par *Outleigin*. Koutkhoul quitta alors le Ciel , et vint s'établir au Kamtchatka ; c'est là qu'il eut un fils appelé *Tigil* , et une fille nommée *Sidanka* , qui se marièrent ensemble. Voyant augmenter leur famille , ils inventèrent la manière de faire des filets et des canots , afin de pouvoir pêcher du poisson pour sa nourriture. *Tigil* créa aussi les animaux terrestres , et leur donna *Piliatchoutchi* pour veiller sur eux. Ce dieu , d'une taille fort petite , vêtu d'une peau de goulou , est traîné par des perdrix ; sa femme s'appelle *Tiranous*. Quant à Koutkhoul , il fit beaucoup de sottises au détriment des hommes , et finit par s'en aller. Comme il était fort grand , sa chaussure entra dans la terre qui était plate alors , et forma les vallons et les montagnes qui y sont restés. Ce dieu est celui auquel les Kamtchadales attribuent tous leurs maux.

Les Lapons.

A l'ouest de la Sibérie se trouve la Laponie. Cette contrée s'étend des deux côtés du cercle polaire , et est environnée de la mer Glaciale au couchant et au nord. C'est encore l'empire des glaces et du froid ; la partie de

ce pays, qui est le plus au nord, a dans l'année trois mois de jour et trois mois de nuit tout d'une suite, et le reste de la Laponie à proportion, suivant que sa situation est plus ou moins septentrionale. Les crépuscules et les aurores boréales viennent heureusement diminuer les ténèbres de ces horribles nuits.

Les Lapons sont surtout renommés pour leur petitesse. Quatre pieds et demi font leur hauteur ordinaire. Ils sont bien proportionnés, mais maigres et laids. Leur teint tire un peu sur le noir, et ils ont les yeux rouges, chassieux et enfoncés, ce qu'il faut sans doute attribuer à la fumée qui obscurcit sans cesse leurs cabanes, et à l'éclat de la neige. Leur tête est grosse, leur nez court, camus, le menton allongé, la bouche grande et toujours ouverte. Leurs cheveux sont noirs, courts et hérissés; ils n'ont presque point de barbe. Leurs demeures sont toujours assez éloignées les unes des autres, de façon que les Lapons vivent peu en société entre eux. Ils se rassemblent cependant quelquefois, et alors ils sont gais, s'enivrent, et s'amuse à différens jeux. Ils ne dansent jamais, et regardent la danse comme ce qu'on a pu imaginer de plus ridicule.

Trois puissances, savoir, la Russie, la

Snède et le Danemark , se partagent la Laponie et ses tristes habitans.

ÎLES DE L'AMÉRIQUE ET DE LA MER DU
SUD.

LES principales îles de l'Amérique sont : pour *l'Amérique septentrionale* , les îles Açores , l'île de Terre-Neuve , les Lucayes et les Antilles : pour *l'Amérique méridionale* , l'île de Cayenne , les îles Malouines , la Terre de Feu , l'île des États et celle de Chiloé. Dans l'histoire de la découverte de l'Amérique , nous avons fait connaître la population primitive de quelques-unes de ces îles.

On rencontre dans la mer du Sud , qui sépare l'Amérique de l'Asie , une multitude d'îles. Plusieurs ont été visitées soigneusement ; toutes renferment des habitans qui paraissent avoir une origine commune. Le cours des événemens nous portera naturellement à l'île d'Otahiti , la plus célèbre , et aux îles Sandwich : par les habitans de celles-là , nous jugerons de ceux de toutes les autres.

Découverte de l'île d'Otahiti.

Voici de quelle manière l'île d'Otahiti fut découverte en 1767 , par le capitaine Wallis , montant le vaisseau le Dauphin.

« Nous avions sur notre route, dit cet officier anglais, découvert plusieurs îles, lorsque le 18 juin 1767, à deux heures après midi, nous aperçûmes à l'O. S. O. une terre très-haute; sur les sept heures du soir nous avions l'île d'Osnabruck à l'E. N. E., et cette nouvelle terre de l'O. à N. O. quart sud. Comme le temps était couvert et orageux, nous mîmes à la cape pour la nuit, ou au moins jusqu'à ce que la brume fût dissipée. Le 19, à deux heures du matin, le ciel s'étant nettoyé, nous fîmes voile de nouveau. A la pointe du jour nous vîmes la terre à environ cinq lieues de distance, et nous gouvernâmes directement sur elle. A huit heures, lorsque nous étions très-proche, le brouillard nous obligea encore à rester en panne; et lorsque le temps se fut éclairci, nous fûmes fort surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues; elles étaient de grandeurs différentes, et garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avait pas moins de huit cents Américains. Lorsqu'ils furent à la portée du pistolet de nos vaisseaux, ils s'arrêtèrent, nous regardant avec un grand étonnement, et s'entretenant successivement les uns les autres. En même temps nous leur montrâmes des colifichets de différens genres, en les invitant par signes à monter à bord.

Ils se retirèrent ensemble , et tinrent une espèce de conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Ils vinrent ensuite , en faisant le tour du vaisseau , et nous adressant des signes d'amitié. L'un d'eux , qui tenait une branche de bananier à la main , nous fit un discours qui dura près d'un quart d'heure , et jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après , comme nous continuions de leur faire des signes d'invitation , un jeune homme alerte , vigoureux et bien fait , se hasarda à entrer dans le vaisseau. Il monta par les porte-haubans de l'artimon , et sauta des haubans dans l'intérieur. Nous lui fîmes signe de venir sur le tillac , et nous lui présentâmes différentes quincailleries. Il nous paraissait les voir avec plaisir , mais il ne voulut rien accepter , jusqu'à ce que quelques-uns des Américains se fussent approchés , et qu'après beaucoup de discours ils eurent jeté une branche de bananier dans le vaisseau. Alors il reçut nos présens , et plusieurs autres se pressèrent de monter à bord par plusieurs côtés du bâtiment , ne connaissant pas la véritable entrée. Comme un de ces Américains était debout sur le passavant , une de nos chèvres vint le heurter de sa tête par derrière. Surpris de ce coup , il se retourne brusquement , et voit la chèvre dressée sur ses pieds , se préparant à l'assaillir de nou-

veau. La vue de cet animal, si différent de tous ceux qu'il connaissait, le frappa d'une telle terreur, qu'il se pressa de sortir du vaisseau, et tous les autres suivirent son exemple avec beaucoup de précipitation. Ils se remirent cependant bientôt de leur frayeur, et revinrent à bord. Après les avoir un peu réconciliés avec la vue de nos chèvres et de nos moutons, je leur montrai nos cochons et nos volailles, et ils me firent comprendre par leurs signes qu'ils avaient chez eux des animaux de ces deux espèces. Je leur distribuai alors quelques quincailleries et des clous, et je leur fis signe qu'ils allassent à terre, et qu'ils nous apportassent de leurs cochons, de leurs volailles et de leurs fruits : mais ils ne parurent pas me comprendre. Pendant tout ce temps-là ils cherchèrent à nous dérober quelques-unes des choses qui étaient à leur portée : notre vigilance les empêcha presque toujours d'y réussir. A la fin, cependant, un de nos officiers de poupe étant venu où ils étaient, et étant occupé à parler à l'un d'eux par signes, un autre vint par-derrière, et lui enlevant son chapeau bordé, sauta dans la mer par-dessus le couronnement, et l'emporta à la nage.

Comme nous n'avions aucun mouillage en cet endroit, nous gouvernions le long de la côte, en envoyant en même temps les ba-

teaux pour sonder plus près. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voiles, et ne pouvant pas nous suivre, regagnèrent le bord. Le pays nous présentait le coup d'œil le plus agréable et le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer, il est plat et couvert d'arbres à fruits de différentes espèces, particulièrement de cocotiers. Entre ces arbres, se voient les maisons des Américains, qui consistent en un seul rez-de-chaussée, et qui, dans l'éloignement, ressemblent à de longues granges. A la distance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'élève en petites collines couronnées de bois, et terminées par autant de hauteurs, d'où coulent de grandes rivières jusqu'à la mer. Nous ne vîmes aucun bas-fond; mais nous trouvâmes l'île bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissaient le passage dans la haute mer. Sur les trois heures après midi, nous nous avançâmes vers une large baie où il y avait quelque apparence de mouillage. Nos chaloupes furent envoyées pour sonder, et tandis qu'elles étaient ainsi occupées, j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnait. Je soupçonnai que les Américains avaient le dessein de les attaquer; et comme je voulais absolument prévenir toute espèce de querelle, je fis le signal à nos gens de revenir; et en même temps,

pour intimider les naturels, je fis tirer neuf coups de nos pierriers par-dessus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Nous voyions toujours ces insulaires dans leurs pirogues ; malgré l'effroi que leur avait causé notre feu , ils s'efforcèrent de lui couper le chemin ; mais notre petit bâtiment marchant plus vite avec des voiles , que les pirogues ne pouvaient faire avec leurs rames , se débarrassa bientôt de celles qui l'entouraient. Il en trouva cependant en son chemin quelques-unes qui avaient beaucoup de monde , et d'où on lui jeta des pierres qui blessèrent plusieurs de nos gens. Sur cela , l'officier qui était à bord de la chaloupe , tira un coup de mousquet chargé de gros plomb à l'homme qui avait jeté la première pierre , et le blessa à l'épaule. Le reste des Américains de la pirogue ne virent pas plutôt leur compagnon blessé , qu'ils se jetèrent à la mer , et tous les autres se mirent à fuir à force de rames , avec une grande frayeur et un grand désordre. Aussitôt que les chaloupes eurent atteint le vaisseau , on les rentra à bord. Pendant qu'on était occupé à cette manœuvre , nous vîmes une grande pirogue portant une voile et venant à nous. Comme je pensais qu'elle pouvait ramener quelques chefs , ou m'apporter quelque message de leur part , je me déterminai à l'attendre. Elle marchait très-

bien, et fut bientôt près de nous; mais nous n'y vîmes personne qui nous parût avoir quelque autorité sur les autres. Cependant un d'entre eux se leva, et ayant fait un discours qui dura environ cinq minutes, jeta sur notre bord une branche de bananier. Nous regardâmes cette cérémonie comme un gage de la paix, et nous lui rendîmes la pareille en lui jetant une des branches que nous avaient laissées les insulaires qui nous avaient rendu visite. Avec cela, et quelques colifichets que nous leur présentâmes, il nous parut que nous les avions fort satisfaits, et peu de temps après ils se retirèrent.

Les officiers qui avaient été avec les chaloupes, m'informèrent qu'ils avaient sondé tout près du récif, et trouvé une aussi grande profondeur d'eau que dans les autres îles; cependant, comme j'étais au vent de l'île, j'avais lieu d'espérer que je trouverais à jeter l'ancre en courant sous le vent. Je pris donc ce parti : mais, trouvant des brisans qui se prolongeaient à une grande distance de l'extrémité sud de l'île, je serrai le vent, et je continuai la même manœuvre toute la nuit, pour pouvoir gagner l'est de l'île.

Le 20, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, la terre nous restant au N. O. quart O., à la distance de dix lieues, et nous crûmes voir une autre terre à cinq lieues

par-delà au N. E., et une montagne remarquable, faite en pain de sucre, au N. N. E. Quand nous fûmes à environ deux lieues du rivage, qui nous offrait l'aspect le plus agréable, et qui était couvert de maisons et d'habitans, nous vîmes plusieurs grandes pirogues sous voile près de la côte; mais aucune ne dirigeait sa marche au vaisseau. A midi, nous n'étions plus qu'à deux ou trois milles de l'île, et nous l'avions alors du S. trois quarts O. au N. E. quart O. Nous continuâmes de côtoyer le rivage, quelquefois à la distance d'un demi-mille, et quelquefois à quatre ou cinq milles; mais jusque-là nous n'avions point trouvé de fond. A six heures du soir, nous étions en travers d'une belle rivière, et la côte paraissait meilleure qu'aucune de celles que nous avions vues. Je me déterminai à louvoyer toute la nuit et à tenter de jeter l'ancre le matin.

Dès que nous eûmes mis le navire en sûreté, j'envoyai les chaloupes pour sonder le long de la côte et examiner le lieu où nous voyions l'eau. A ce moment, un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau, portant des cochons, de la volaille, et une grande quantité de fruits que nous achetâmes pour de la quincaillerie et des clous. Mais quand nos chaloupes furent près du rivage, les pirogues, dont plusieurs

étaient doubles et très-grandes, firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelque distance ; mais , lorsque nos bateaux approchèrent du rivage , les Américains devinrent plus hardis , et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit de nos bateaux , se préparant en même temps à l'assaillir avec leurs bâtons et leurs rames. Nos gens étant ainsi pressés , furent obligés de faire feu ; ils tuèrent un insulaire et en blessèrent grièvement un autre. En recevant le coup , ils tombèrent tous les deux dans la mer , et le reste de ceux qui étaient dans la pirogue , s'y jetèrent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite , et nos bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle. Dès que les Américains , qui s'étaient jetés à l'eau , virent que nos bateaux demeuraient en place sans chercher à leur faire aucun mal , ils rentrèrent dans leur pirogue et y reprirent leurs compagnons blessés. Ils les dressèrent l'un et l'autre sur leurs pieds , pour voir s'ils pourraient se tenir debout ; et trouvant qu'ils ne le pouvaient pas , ils essayèrent de les faire tenir assis : ils réussirent pour l'un des deux , et le soutinrent dans cette posture ; mais , voyant que l'autre était tout-à-fait mort , ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela , quelques pirogues retournèrent au rivage , et d'autres revinrent

de rechef au vaisseau pour trafiquer ; ce qui nous prouva qu'ils étaient convaincus par notre conduite que , quand ils auraient envers nous des dispositions pacifiques , ils n'auraient rien à craindre ; et qu'ils sentaient qu'ils avaient attiré sur eux-mêmes le malheur qui leur était arrivé.

Les bateaux continuèrent de sonder jusqu'à minuit , qu'ils revinrent pour nous apprendre que le fond était très-bon , par cinq brasses , à un quart de mille du rivage ; mais qu'il y avait une très-grande houle à l'endroit où nous avions vu de l'eau douce. Les officiers me dirent que les Américains étaient en foule sur le rivage , et que plusieurs venaient à la chaloupe avec des fruits et des bambous pleins d'eau ; qu'ils les pressaient , jusqu'à l'importunité , de descendre à terre , particulièrement les femmes qui venaient jusque sur le bord.

L'après - midi , j'envoyai de nouveau les chaloupes au rivage avec quelques pièces d'eau qu'on remplit par un trou fait à un fond , et qui ont une anse par laquelle on peut les porter. Je voulais me procurer de l'eau dont nous commençons à avoir grand besoin. Pendant ce temps , plusieurs pirogues continuaient de se tenir près du vaisseau ; mais les insulaires s'étaient rendus coupables

de tant de vols, que je ne voulus pas qu'on en reçût aucun à bord.

A cinq heures, les bateaux revinrent avec deux pièces d'eau seulement, que les naturels avaient remplies : mais, pour se payer de leur peine, ils avaient jugé à propos de retenir toutes les autres. Nos gens qui ne voulaient pas quitter leur bateau, usèrent de tous les moyens possibles pour engager les Indiens à les leur rendre : tout fut inutile. Les insulaires, de leur côté, pressèrent fortement nos gens de descendre à terre, invitation à laquelle ils jugèrent qu'il n'était pas prudent de se rendre. Il y avait plusieurs milliers d'habitans de l'un et l'autre sexe, et un grand nombre d'enfans sur le rivage, lorsque nos bateaux s'en éloignèrent.

Le 22 au matin, je renvoyai les bateaux pour faire de l'eau, avec une provision de clous, de haches et d'autres choses semblables, que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Américains. En même temps, un grand nombre de pirogues vinrent au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais un peu meilleur, de la volaille et des cochons, que nous achetâmes avec des verroteries, des clous, des couteaux et autres articles de ce genre ; de sorte que nous eûmes assez de porc pour en donner à tout

l'équipage pendant deux jours , à une livre par homme.

Les bateaux , en revenant , ne nous apportèrent que quelques calebasses pleines d'eau. Le nombre des Indiens était si grand sur le rivage , que nos gens n'avaient pas osé descendre , quoique les jeunes femmes répétassent les invitations pressantes qu'elles avaient employées le jour précédent. Les fruits et les autres provisions furent mis à terre et rangés sur le rivage , et les étrangers invités à venir les prendre ; ils résistèrent encore à cette nouvelle tentation , et furent inexorables : montrant aux insulaires les pièces d'eau qu'ils avaient à bord , ils leur firent entendre par signes qu'on eût à leur rendre celles qu'on leur avait retenues la veille. Les insulaires , de leur côté , furent sourds à cette demande. Nos gens donc levèrent leurs grappins , et sondèrent les environs pour voir si le vaisseau pourrait venir assez près pour couvrir ceux qui feraient de l'eau , auquel cas ils pourraient se hasarder à terre , en dépit de toute l'île. Quand ils s'éloignèrent , les femmes les poursuivirent en leur jetant des bananes et des pommes , en les huant et en leur donnant toutes les marques de mépris et de moquerie qu'elles pouvaient imaginer.

Sur leur rapport , le 23 à la pointe du

jour, nous levâmes l'ancre dans le dessein de mouiller au voisinage de l'aiguade. Comme nous étions occupés à prendre le large pour gagner le dessus du vent, nous découvrîmes de la hune, à environ six ou huit milles sous le vent, de l'autre côté de la terre, une baie, et nous partîmes sur-le-champ pour y aller, précédés de nos bateaux qui marchaient en avant pour sonder. A neuf heures nous tournâmes autour du récif, et nous nous arrêtâmes dans le dessein de jeter l'ancre; mais lorsque nous fûmes proche des bateaux, notre vaisseau toucha. Nous carguâmes toutes nos voiles aussi promptement qu'il nous fut possible, et nous allégâmes le vaisseau de tout ce qu'il y avait de plus pesant sur le pont. Nous mîmes en même temps notre chaloupe dehors avec notre ancre de toue, notre petite ancre et son cable, et une hansière, dans le dessein de les porter au dehors du récif, afin que quand les ancres auraient pris fond, nous puissions nous touer sur elles en forçant sur le cabestan; mais malheureusement, en dehors de la chaîne de rochers, il n'y avait pas de fond. Notre état devint alors très-alarmant; le vaisseau continuait de battre contre le roc avec une grande violence, et nous étions environnés de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Américains. Ils ne tentèrent ce-

pendant pas de nous aborder, mais ils paraissaient attendre notre prochain naufrage. Nous demeurâmes près d'une heure dans cette terrible situation, sans pouvoir rien faire pour nous en tirer, si ce n'est de défoncer quelques tonneaux; mais une brise levant heureusement de terre, l'avant de notre navire se détacha; nous l'aidâmes tout de suite de toutes nos voiles, sur quoi il commença à se mouvoir, et fut bientôt en pleine eau.

Nous prîmes tout de suite le large, et les bateaux ayant été envoyés sous le vent, trouvèrent que le récif s'étendait à l'ouest environ un mille et demi, et qu'au delà il y avait un fort bon mouillage. Le maître, après avoir placé un bateau à l'extrémité du récif, et garni la chaloupe d'ancres et de hansières à touer, et d'une garde pour la défendre de toute insulte de la part des Américains, vint à bord et pilota le vaisseau autour du récif jusque dans le havre, où, sur le midi, il fut à l'ancre, à dix pieds d'eau sur un beau fond de sable noir.

Bientôt un grand nombre de pirogues vinrent sous notre poupe. Comme je vis qu'elles avaient des cochons, de la volaille et des fruits, je chargeai le canonnier et deux officiers de poupe d'acheter ces provisions, pour des couteaux, des clous, des

grains de verre, et d'autres quincailleries, en défendant en même temps tout commerce avec les insulaires, à toute autre personne du bord. A huit heures, le nombre des pirogues se trouva considérablement augmenté, et celles qui vinrent les dernières étaient doubles, très-grandes, ayant chacune douze ou quinze hommes forts et vigoureux. Je remarquai avec quelque inquiétude qu'elles étaient préparées bien plus pour la guerre, que pour le commerce, n'ayant presque rien autre chose à leur bord que des cailloux ronds. Comme j'étais malade, j'appelai M. Furneaux, mon premier lieutenant, et je lui ordonnai de tenir le quatrième quart toujours sous les armes, tandis que le reste de l'équipage était occupé à remorquer le vaisseau. Cependant il venait continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues, chargées d'une marchandise que les autres ne nous avaient pas jusqu'alors apportée ; je veux dire d'un nombre de femmes rangées sur une file. Pendant que ces dames s'offraient à nous, les grandes pirogues qui étaient chargées de pierres, s'avancèrent autour du vaisseau, et à une très-petite distance ; quelques-uns des Américains chantant d'une voix rauque, quelques-autres soufflant dans des conques marines ; et d'autres jouant de la flûte. Peu de temps après, un homme qui

était couché sur une espèce de canapé placé sur une de ces grandes doubles pirogues, fit signe qu'il désirait venir au côté du vaisseau. J'y consentis tout de suite, et quand il fut près de mon bord, il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges et jaunes, lui faisant signe qu'il me la remit. Je la reçus avec des expressions d'amitié, et je pris sur le champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour; mais, à mon grand étonnement, il s'était déjà éloigné un peu du vaisseau, et, au signe qu'il fit en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les insulaires s'avancèrent tous à la fois sur nous, et nous lancèrent une grêle de pierres par tous les côtés; c'était là une attaque dans laquelle nos armes seules pouvaient nous donner la supériorité sur la multitude qui nous assaillait, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage était malade et faible. J'ordonnai donc de faire feu, je fis tirer aussi de très-près deux pièces de gaillard, que j'avais fait charger à mitraille. La décharge mit quelque désordre parmi les Américains; cependant, quelques minutes après ils recommencèrent leur attaque. Tous ceux de nos gens qui étaient en état de venir sur le pont, prirent alors leur poste : je fis tirer mes grosses

pièces, et j'en fis jouer constamment quelques-unes sur l'endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, et venant au vaisseau à toutes rames. Quand nos grosses pièces commencèrent à tirer, il n'y avait pas moins de trois cents pirogues autour du vaisseau, portant au moins deux mille hommes; et de nouvelles pirogues arrivaient de tous côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui étaient près du vaisseau, et arrêta ceux qui se disposaient encore à venir sur nous. Aussitôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos ennemis, et la tranquillité du reste, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seraient assez convaincus de notre supériorité pour ne pas renouveler leur attaque. En cela cependant je fus malheureusement trompé; une grande partie des pirogues qui avaient été dispersées, se rassemblèrent de nouveau; elles demeurèrent quelque temps sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille, et alors élevant soudainement des pavillons blancs, elles s'avancèrent du côté de la poupe de notre bâtiment, et recommencèrent de fort loin à jeter des pierres avec beaucoup de force et d'adresse, par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesait environ deux livres, et plusieurs blessèrent nos

gens , qui en auraient souffert davantage , sans une toile étendue sur le tillac , pour nous défendre des ardeurs du soleil , et sans le bastinguage de nos hamacs. Pendant ce temps , plusieurs pirogues , garnies de beaucoup d'hommes , se portaient vers l'avant du vaisseau , ayant probablement remarqué qu'on n'avait point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter sur-le-champ quelques pièces , pour les faire tirer , en même temps que deux autres tireraient de l'arrière sur les pirogues qui nous attaquaient par là. Parmi les pirogues qui en voulaient à notre avant , il y en avait une où paraissait être quelque chef , car c'était de cette pirogue qu'était venu le signal qui avait rassemblé les autres. Il arriva qu'un boulet de canon de l'avant fut tiré si juste qu'il sépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'aperçurent de cet accident , elles se dispersèrent avec tant de vitesse , que , dans une demi-heure , il n'en resta pas une à la portée de notre vue , et que tout ce peuple qui couvrait le rivage , s'enfuit vers les collines voisines avec la plus grande précipitation.

Quand l'on se fut assuré que l'atterrissage était bon , j'envoyai de nouveau M. Furneaux avec tous les bateaux armés et garnis d'hommes , parmi lesquels je mis des soldats de marine , avec ordre de descendre à terre , vis-

à-vis l'endroit où le vaisseau était à l'ancre, et de s'établir sûrement dans le meilleur terrain qu'il trouverait à portée d'être protégé par le bateau et le vaisseau. A deux heures les bateaux débarquèrent sans opposition, et M. Furneaux planta un bâton de pavillon, arracha une motte de gazon, et prit possession de l'île au nom de Sa Majesté, en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de l'île du roi Georges III. Il alla ensuite à la rivière, goûta l'eau qu'il trouva excellente, et en fit boire à tous ses gens avec du rhum, à la santé de Sa Majesté. Tandis qu'ils étaient à la rivière, large d'environ douze verges, et guéable, il vit de l'autre côté deux hommes âgés, qui, apercevant qu'ils étaient découverts, se mirent en posture de supplians, et parurent effrayés et confondus. M. Furneaux leur fit signe de passer la rivière; l'un deux s'y détermina. Lorsqu'il fut du côté de nos gens, il s'avança rampant sur ses mains et sur ses genoux; mais M. Furneaux le releva; et tandis qu'il était encore tout tremblant, lui montra quelques-unes des pierres qui avaient été jetées dans notre vaisseau, et s'efforça de lui faire entendre que, si les habitans n'entreprenaient plus rien contre nous, nous ne leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplit deux tonneaux d'eau pour montrer

aux Américains que nous en avions besoin, et il leur fit voir quelques haches et d'autres choses, pour tâcher de leur faire comprendre qu'il désirait avoir d'eux quelques provisions. Le vieillard recouvra un peu ses esprits durant cette conversation pantomime, et M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avait donnés, lui fit présent d'une hache, de quelques clous, de grains de verre et d'autres bagatelles; après quoi il se rembarqua et laissa le pavillon flottant. Aussitôt que les bateaux furent éloignés, l'insulaire vint au pavillon, et dansa autour pendant un assez long temps, ensuite il se retira; mais il revint bientôt après avec quelques branches d'arbres vertes qu'il jeta à terre, et se retira une seconde fois. Nous le vîmes reparaitre peu de temps après avec une douzaine d'habitans. Tous se mirent dans une posture suppliante, et s'approchèrent du pavillon à pas lents; mais le vent étant venu à l'agiter, lorsqu'ils en étaient tout proche, ils se retirèrent avec la plus grande précipitation. Ils se tinrent un peu de temps à quelque distance, occupés à le regarder; ils s'en allèrent ensuite, et rapportèrent deux grands cochons qu'ils placèrent au bas du bâton du pavillon, et enfin prenant courage, ils se mirent à danser. Après cette cérémonie, ils portèrent les cochons au rivage, lancèrent

une pirogue, et les mirent dedans. Le vieillard qui avait une grande barbe blanche, s'embarqua seul avec eux et les amena au vaisseau. Quand il fut près de nous, il fit un discours suivi, et prit dans ses mains plusieurs feuilles de bananier, une à une, qu'il nous présenta en proférant pour chacune, à mesure qu'il nous les donnait, quelques mots d'un ton de voix imposant et grave. Il nous remit ensuite les deux cochons en nous montrant la terre : je me disposais à lui faire quelque présent, mais il ne voulut rien accepter, et bientôt après il retourna au rivage.

La nuit survint et fut obscure ; nous entendîmes le bruit de plusieurs tambours, de conques et d'autres instrumens à vent ; et nous vîmes beaucoup de lumières tout le long de la côte.

Le 26, à 6 heures du matin, je ne vis paraître aucun habitant sur le rivage ; j'observai que le pavillon avait été enlevé : sans doute qu'ils avaient appris à le mépriser, comme les grenouilles de la fable leur roi soliveau. J'ordonnai au lieutenant d'aller à terre avec une garde, et si tout était tranquille, de nous le faire savoir, afin que nous pussions commencer à faire de l'eau. Peu de temps après, nous eûmes le plaisir de voir qu'il envoyait pour avoir des

pièces d'eau , et , à huit heures du matin , nous avions quatre tonnes à bord. Pendant que nos gens étaient occupés de ce travail , plusieurs Américains se montrèrent du côté opposé de la rivière , avec le vieillard que l'officier avait vu le jour précédent , et qui , bientôt après , passa la rivière , apportant avec lui des fruits et quelques volailles qui furent aussi envoyés au vaisseau. A ce moment j'étais si faible par l'indisposition dont je souffrais depuis près de quinze jours , que je pouvais à peine me traîner. Je me servis de ma lunette pour observer ce qui se passait à terre. Sur les huit heures et demie , j'aperçus une multitude d'habitans descendant une colline , à environ un mille de nous. En même temps , un grand nombre de pirogues faisaient le tour de la pointe de la baie , du côté de l'ouest , et ne s'écartaient pas du rivage. Je regardai à l'endroit où l'on faisait de l'eau , et je vis au travers des buissons un grand nombre d'insulaires qui se glissaient derrière. J'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois , se pressant vers le lieu de l'aiguade , et des pirogues qui doubaient avec beaucoup de vitesse l'autre pointe de la baie à l'est. Alarmé de ces mouvemens , je dépêchai un bateau pour instruire l'officier qui était à terre , de ce que j'avais vu , et pour lui donner ordre de revenir

sur-le-champ à bord avec ses gens, en laissant, s'il le fallait, ses pièces d'eau à terre. Il avait lui-même aperçu le danger, et s'était embarqué avant que les bateaux fussent arrivés près de lui. En voyant que les insulaires se glissaient vers lui par derrière le bois, il leur envoya tout de suite le vieillard, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent éloignés, et qu'il ne voulait que prendre de l'eau. Dès qu'ils se virent découverts, ils poussèrent des cris et s'avancèrent avec promptitude. L'officier rentra dans ses bateaux avec ses gens, et les insulaires, ayant passé la rivière, s'emparèrent des pièces d'eau avec de grandes démonstrations de joie. Cependant les pirogues longeaient le rivage avec beaucoup de célérité : tous les habitans les suivaient sur la côte, excepté une multitude de femmes et d'enfans qui se placèrent sur une colline d'où l'on découvrait la baie. Dès que les pirogues, venant des deux points de la baie, se trouvèrent plus voisines de l'endroit où était mouillé le vaisseau, elles se rapprochèrent du rivage, pour embarquer encore d'autres insulaires qui portaient avec eux de grands sacs que nous reconnûmes ensuite être remplis de pierres. Toutes les pirogues qui avaient doublé les deux pointes, et beaucoup d'autres parties du dedans de la baie, s'avancèrent au vaisseau ; de sorte

que je ne doutai point qu'elles n'eussent le projet de tenter le hasard d'une seconde attaque. Comme je pensai que le combat serait moins meurtrier, si j'en diminuais la durée, je me déterminai à rendre cette action décisive, et à mettre fin par là à toutes les hostilités. J'ordonnai donc à nos gens, qui étaient tous à leur poste, de faire feu d'abord sur les pirogues qui étaient en groupes. Mon ordre fut si bien exécuté, que celles qui étaient à l'ouest regagnèrent le rivage aussi promptement qu'il leur fut possible; tandis que celles qui venaient du côté de l'est, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis alors diriger le feu sur différentes parties du bois, ce qui en fit sortir beaucoup d'insulaires qui coururent à la colline où les femmes et les enfans s'étaient placés pour voir le combat. La colline se trouvait alors couverte de plusieurs milliers de personnes qui se croyaient parfaitement en sûreté; mais pour les convaincre du contraire, et dans l'espérance que, quand ils auraient éprouvé que nos armes portaient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auraient cru possible, ils ne songeraient plus à nous attaquer, je fis tirer sur eux quatre coups rasans : deux portèrent près d'un arbre, au pied duquel il y avait beaucoup d'Américains rassemblés. Ils

furent frappés de terreur et de consternation ; de sorte qu'en moins de deux minutes ils disparurent entièrement. Après avoir ainsi nettoyé la côte, j'armai mes bateaux, et j'envoyai tous les charpentiers, avec leurs haches, escortés d'une forte garde, pour détruire toutes les pirogues qu'on avait tirées à terre. Avant midi, cette opération fut entièrement achevée, et plus de cinquante pirogues, dont plusieurs étaient de soixante pieds de long, larges de trois, et amarrées ensemble deux à deux, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres et des frondes, si l'on en excepte deux ou trois plus petites qui portaient des fruits, des volailles, et quelques cochons.

A deux heures de l'après-midi, neuf ou dix habitans sortirent du bois avec des branches vertes dans leurs mains, qu'ils plantèrent en terre près des bords de la rivière, et se retirèrent ; un instant après ils reparurent portant avec eux plusieurs cochons qui avaient les jambes liées, et qu'ils placèrent auprès des branches, après quoi ils se retirèrent encore. Enfin, ils revinrent une troisième fois, apportant d'autres cochons et quelques chiens qui avaient les jambes de devant liées au-dessus de la tête ; et rentrant dans le bois ils apportèrent encore plusieurs paquets d'une étoffe qu'ils employoient dans leurs vêtemens,

et qui a quelque ressemblance avec le papier des Indes. Ils les placèrent sur le rivage, et nous appelèrent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas reconnaître bien en quoi consistaient ces gages de paix. Nous parvînmes cependant à distinguer les cochons et les pièces d'étoffes; mais en voyant les chiens, avec leurs pattes sur le cou, s'élever à plusieurs reprises, et marcher quelque temps debout et droits, nous les primes pour une espèce d'animaux étrangers et inconnus; et nous étions très-impatiens de les voir de plus près. J'envoyai donc un bateau, et notre étonnement cessa. Nos gens trouvèrent neuf bons cochons outre les chiens et les étoffes. Ils prirent les cochons, laissèrent les étoffes, et délièrent les chiens; en échange, ils mirent sur le rivage quelques haches, des clous et d'autres choses, en faisant signe à plusieurs insulaires qui étaient à leur vue, de les emporter avec leurs étoffes. A peine le bateau était-il revenu à bord, que les insulaires apportèrent de nouvelles provisions. Le bateau retourna, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avaient touché à rien de ce que nous avions laissé sur le rivage; quelqu'un imagina que s'ils ne

recevaient pas ce que nous leur avions offert , c'était parce que nous ne voulions pas accepter leur étoffe. L'événement prouva que cette conjecture était juste ; car ayant donné ordre qu'on l'enlevât , dès qu'elle fut à bord du bateau , les Indiens parurent et emportèrent dans le bois , avec de grandes démonstrations de joie , tout ce que je leur avais envoyé. Nos bateaux allèrent alors à la petite rivière , et remplirent toutes les pièces d'eau , faisant à peu près six tonnes. Nous trouvâmes qu'elles n'avaient point souffert pendant le temps que les insulaires en avaient été les maîtres , et que nous n'avions perdu que quelques seaux de cuir et un entonnoir , que nous ne pûmes recouvrer.

Le matin du jour suivant , 27 , j'envoyai les bateaux avec une garde , pour continuer de faire de l'eau. Dès que nos gens furent à terre , le même vieillard qui avait passé la rivière pour aller à eux le premier jour , parut de l'autre côté , et après avoir fait un long discours , traversa l'eau. Lorsqu'il fut auprès de nos gens , l'officier lui montra les pierres qui étaient en piles sur le rivage , rangées comme des boulets de canon , et qui y avaient été portées depuis notre premier débarquement. Il lui fit voir aussi quelques sacs remplis de pierres , pris dans les piroques que j'avais fait briser , et

il s'efforça de lui faire entendre que les insulaires avaient été les agresseurs, et que le mal que nous leur avions fait, n'avait eu d'autre raison que la nécessité de nous défendre. Le vieillard sembla comprendre ce qu'on voulait lui dire, mais sans en convenir. Il fit un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes et les sacs avec une grande émotion, et de temps en temps avec des regards, des gestes et une voix capables d'effayer. Son agitation se calma pourtant par degrés; et l'officier qui, à son grand regret, n'avait pas entendu un mot de son discours, tâcha de le convaincre, par tous les signes qu'il put imaginer, qu'il désirait vivre en paix avec les Indiens, et que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seraient en notre pouvoir. Il lui serra la main, l'embrassa, et lui fit différens petits présens qu'il crut pouvoir lui être le plus agréables. Il tâcha aussi de lui faire comprendre que nous désirions obtenir d'eux des provisions; que les Indiens ne vinssent qu'en petit nombre à la fois, et que tandis que nous nous tiendrions d'un côté de la rivière, ils restassent sur l'autre bord. Après cela le vieillard se retira, paraissant fort satisfait; et avant midi il s'établit un commerce régulier, qui nous fournit, en grande abondance, des cochons,

de la volaille et des fruits, de sorte que tout l'équipage, tant sains que malades, eut de tous ces vivres à discrétion.

La bonne intelligence étant ainsi établie entre les habitans de l'île d'Otabiti et nous, nos relations devinrent de plus en plus intimes. Nous avions à terre un poste permanent où nos malades allaient refaire leur santé, et qui était en quelque sorte l'entrepôt de notre commerce. Chaque jour nous recevions de nouvelles visites à notre vaisseau. Le samedi 11, dans l'après-midi, le canonier vint à bord avec une grande femme, qui paraissait âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable et d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, et que voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avait fait quelques présens ; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison située à environ deux milles dans la vallée, et qu'elle lui avait donné des cochons ; après quoi elle était retournée avec lui, au lieu d'aller à l'aiguade, et lui avait témoigné le désir de venir au vaisseau, ce qu'il lui avait paru convenable d'accorder. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions, et paraissait sans défiance et sans crainte, même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit, pendant tout le temps qu'elle fut

à bord , avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu , que je jetai sur ses épaules , où je l'attachai avec des rubans. J'y ajoutai un miroir , de la verroterie de différentes sortes , et plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grâce et avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade , et me montra le rivage du doigt ; je compris qu'elle voulait dire que je devrais aller à terre pour me rétablir parfaitement , et je tâchai de lui faire entendre que je m'y rendrais le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut s'en retourner , j'ordonnai au canonnier de l'accompagner , après l'avoir mise à terre. Il la conduisit jusqu'à son habitation , qu'il me décrivit comme très-grande et fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup de gardes et de domestiques , et qu'à une petite distance de cette maison , elle en avait une autre , fermée d'une palissade.

Le 12 , au matin , j'allai à terre pour la première fois , et ma princesse , ou plutôt ma reine , car elle paraissait en avoir l'autorité , vint bientôt à moi , suivie d'un nombreux cortège. Comme elle s'aperçut que ma maladie m'avait laissé beaucoup de faiblesse , elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras , et de me porter non-seulement

au delà de la rivière , mais jusqu'à sa maison : on rendit , par ses ordres , le même service à mon premier lieutenant , au munitionnaire et à quelques-autres de nos gens affaiblis par la maladie. J'avais commandé un détachement qui nous suivit. La multitude s'assemblait en foule sur notre passage ; mais au premier mouvement de sa main , sans qu'elle dît un seul mot , le peuple s'écartait et nous laissait passer librement. Quand nous approchâmes de sa maison , un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe , vinrent au-devant d'elle ; elle me les présenta , en me faisant comprendre par ses gestes qu'ils étaient ses parens ; et me prenant la main , elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison qui embrassait une espace de terrain long de 327 pieds , et large de 42 ; elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier , soutenu par 39 piliers de chaque côté , et 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en dedans avait 30 pieds de hauteur , et les côtés de la maison au-dessous des bords du toit en avaient 12 , et étaient ouverts. Aussitôt que nous fûmes assis , elle appela quatre jeunes filles auprès de nous , les aida elle-même à m'ôter mes souliers , mes bas et mon habit , et les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant

et au munitionnaire , mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Pendant que cela se passait , notre chirurgien , qui s'était fort échauffé en marchant , ôta sa per-ruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un Américain , à cette vue , attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux , et qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque temps sans mouvement et dans le silence de l'étonnement , qui n'eût pas été plus grand , s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottaient reprirent bientôt leurs fonctions qu'elles continuèrent environ une demi-heure ; après quoi elles nous rhabillèrent , et , comme on peut le croire , avec un peu de gaucherie ; nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins , le lieutenant , le munitionnaire et moi. Ensuite notre généreuse hôtesse fit apporter quelques ballots d'étoffes avec lesquelles elle m'habilla , ainsi que tous ceux qui étaient avec moi , à la mode du pays. Je résistai d'abord à cette faveur ; mais , ne voulant pas paraître mécontent d'une chose qu'elle imaginait devoir me faire plaisir , je cédai. Quand nous partîmes , elle nous fit donner une truie pleine , et nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle voulait qu'on me

portât encore ; mais comme j'aimais mieux marcher , elle me prit par le bras , et toutes les fois que nous trouvions en chemin de l'eau ou de la boue à traverser , elle me soulevait avec autant de facilité que j'en aurais eu à rendre le même service à un enfant , lorsque j'étais en santé. »

Cette femme , qui se montra constamment l'amie des Anglais pendant leur séjour à l'île d'Otahiti , se nommait Obéréa : elle était mère de l'héritier présomptif de l'autorité souveraine , encore en bas âge , et c'était à cette considération qu'elle devait le crédit dont les Européens la virent jouir à cette époque ; car , plus tard , lorsque Cook vint visiter les mêmes parages , Obéréa ne tenait plus dans l'île d'Otahiti que le rang d'une riche particulière. L'attachement qu'elle avait conçu pour le capitaine Wallis et les siens , était véritable ; ils en eurent la preuve lorsqu'il fut question de leur départ. On devait mettre à la voile le 27 juillet ; le 26 , sur les six heures du matin , la reine vint à bord , apportant un présent de cochons et de volaille ; mais elle retourna à terre bientôt après. Cependant elle revint encore au vaisseau sur les trois heures de l'après-midi , comme si elle n'eût pu se faire à l'idée d'une séparation qui ne devait pas tarder à avoir lieu. « Elle nous donna de très-beaux fruits , dit le capitaine Wallis ;

elle m'engagea d'une manière très-pressante à séjourner dix jours de plus dans l'île , me faisant entendre qu'elle irait dans l'intérieur du pays , et qu'elle m'apporterait une grande quantité de cochons , de volailles et de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'elle avait pour moi ; mais je lui répétais que je mettrais à la voile dès le matin le jour suivant : elle fondit en larmes , et lorsque son agitation se fut calmée , elle me demanda par signes quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante jours. Elle me dit par signe de ne pas attendre si longtemps , et de revenir dans trente. Comme je persistais à exprimer toujours le nombre que j'avais fixé , elle me parut satisfaite. Elle resta à bord jusqu'à la nuit , et ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le bateau était prêt , elle se jeta dans un fauteuil , et pleura pendant long-temps , avec tant de sensibilité , que rien ne pouvait la calmer : à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance , accompagnée de sa suite. Le lundi 27 , à la pointe du jour , nous démarrâmes , et j'envoyai en même temps à terre le grand bateau et le canot , afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étaient

vides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans; et doutant s'il était prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Otabitiens, ils étaient prêts à s'en revenir au vaisseau : la reine s'avança et les invita à descendre. Pendant que nos gens allèrent remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons et des fruits, et lorsqu'ils y rentrèrent, elle voulait à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'officier ayant reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas se charger d'elle. Quand elle vit que ses prières étaient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue, conduite par les insulaires. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, et elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord; l'agitation où elle était l'empêchait de parler, et sa douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise; nous levâmes l'ancre, et nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'il fallait absolument qu'elle retournât dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs : toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, et j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer. Toutes les

pirogues des Otahitiens revinrent alors près de notre bâtiment, et celle qui portait la reine, s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où ses gens l'attachèrent. Obéréa alla dans l'avant de sa pirogue, et s'y assit en pleurant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles, et quelques-autres pour sa parure; elle les reçut en silence, et sans paraître y faire beaucoup d'attention. » A dix heures, le vaisseau du capitaine Wallis avait dépassé le récif; il s'éleva un vent frais; les Otahitiens, et surtout la reine, voyant définitivement partir leurs bons amis les Anglais, leur dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets, et d'une façon si touchante, que les navigateurs ne purent retenir leurs larmes.

*Voyage de M. de Bougainville à l'île
d'Otahiti.*

M. de Bougainville, l'un de nos marins les plus connus, a aussi visité l'île d'Otahiti. Ayant commission de se rendre aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques, mais devant d'abord toucher aux îles Malouines, pour remettre, par suite des traités, entre les mains des Espagnols, les établissemens que nous y avons formés,

il appareilla de la rade de Brest, le 5 décembre 1766. Il devait être joint à ces îles par la flûte *l'Etoile*. Il montait lui-même la frégate *la Boudeuse*. L'Etoile s'étant ralliée à lui à Rio-Janéiro, il passa le détroit de Magellan en décembre 1767, et entra dans la mer du Sud. Le 2 avril 1768, il se trouvait en vue de l'île d'Otahiti. Le 4, au lever de l'aurore, il reconnut une baie ouverte au nord-est.

« Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, dit-il, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagayes. Elle nous passa de l'avant, et se joignit à une infinité d'autres, qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananiers; et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit, avec son rameau de paix, un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on

lui jeta. Nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs ; et ces premiers présens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues , de grandeurs différentes , et toutes à balancier , environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos , de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous , contre toutes sortes de bagatelles , se fit avec bonne foi , mais sans qu'aucun des insulaires voulut monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues , ou montrer de loin les objets d'échange ; lorsqu'on était d'accord , on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettaient leurs effets , et nous les nôtres , donnant ou recevant indifféremment avant d'avoir donné ou reçu , avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues , où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires , jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large ; toutes alors se retirèrent.

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au nord , n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut , jusqu'à près de minuit , ainsi qu'il l'avait été

la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, et nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre, nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité ; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée qui s'élevait au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets ; et dans toute l'étendue de la côte il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse et unie, couverte de plantations. C'est-là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers, et d'autres arbres chargés de fruits, nous apercevions les maisons des insulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes, et précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un

village était bâti au pied, et la côte y paraissait sans brisans. Nous désirions tous pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on sondait des navires, et nos bateaux sondaient jusqu'à terre: on ne trouva dans cette partie qu'un plâtrier de rocher, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, et quelques autres rafraîchissemens, tels que poules et pigeons, les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendans d'oreille. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté. Cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies et presque nues. A bord de l'Etoile il monta un insulaire qui y passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

Ayant trouvé un mouillage un peu meilleur que ceux qui s'étaient présentés jusque-là, nous jetâmes l'ancre. A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des piro-

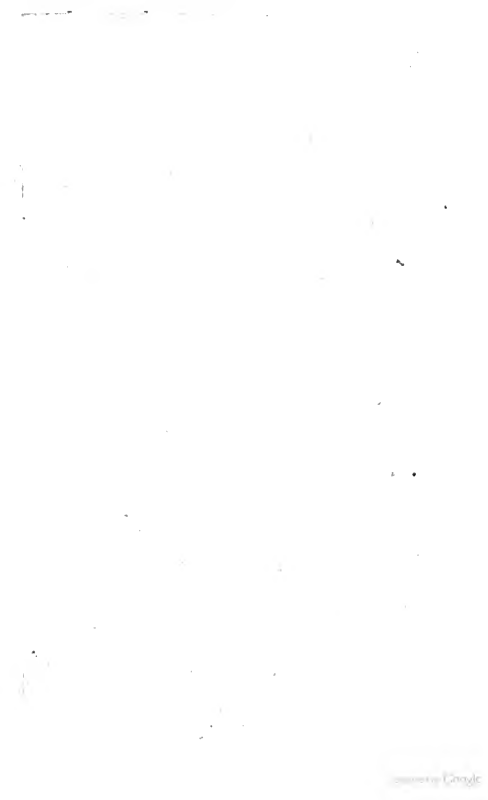
gues devint bientôt si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire ami, et en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous et des pendans d'oreille. Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté des formes, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces femmes étaient nues; car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent, et ils nous excitaient à descendre auprès d'elles. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir nos équipages composés de quatre cents jeunes matelots, qui depuis six mois n'étaient pas sortis des vaisseaux. Nous y réussîmes cependant; un seul méprisa nos ordres, ce fut mon cuisinier; mais la frayeur qu'il eut, par suite de sa désobéissance, en fut un châtiment assez fort. Il nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il se vit entouré par une foule d'Américains qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les

exclamations de ce peuple, qui, mu par un simple désir de curiosité, examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la femme avec laquelle il était descendu; mais ce fut inutilement : le pauvre cuisinier ne soupirait plus qu'après son retour au vaisseau, et il était dans un tel état, qu'il fallut le ramener à bord, où il me dit que, quels que fussent les reproches dont je pusse l'accabler, je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer; les plus hardis venaient nous toucher : ils écartaient même nos vêtemens, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux. Aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit. Nous y trouvâmes cinq ou six femmes et un vénérable vieillard. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine,

et criant plusieurs fois *tayo*. Le vicillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité : fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds, et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit; et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers; la déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur qu'elle surpassait en hauteur, et atta-





M^{re} de Bougainville et ses officiers à Oahiti



chée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut ; mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour, et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur sur environ un pied de diamètre. Le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au dehors de la maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quelques pièces d'étoffes, et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses que l'on portait du temps de François I^{er}. Il en posa un à mon cou, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet, qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef, qui, sur-le-champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient ; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.

Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Près d'y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siège. Nous l'acceptâmes : cet homme alors se pencha vers nous, et, d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Américain soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson sans doute anacréontique : scène charmante, et digne du pinceau de L'Albane. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon ; et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom était *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules et le pistolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna une bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à eau, et les y laisser en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec armes et bagages, et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière où nous devions faire notre eau. *Ereti* vit la

troupe sous les armes , et les préparatifs du campement , sans paraître d'abord surpris , ni mécontent. Toutefois quelques heures après , il vint à moi , accompagné de son père et des principaux du canton , qui lui avaient fait des représentations à cet égard , et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait , que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions , mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp , lui faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau , du bois , et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil , à l'issue duquel *Ereti* vint me demander si nous resterions ici toujours , ou si nous comptions repartir , et dans quel temps. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours , en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres. Sur cela , nouvelle conférence à laquelle on me fit appeler. Un homme grave , et qui paraissait avoir du poids dans le conseil , voulait réduire à neuf les jours de notre campement ; j'insistai pour le nombre que j'avais demandé , et enfin ils y consentirent. De ce moment la joie se rétablit ; *Ereti* même nous offrit un hangard immense tout près de la rivière , sous lequel étaient quelques pirogues

qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes sous ce hangard les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de la Boudeuse, et vingt-deux de l'Etoile, et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, et je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'*Ereti* voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au notre, chassa la foule qui entourait le camp, et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après le souper, il demanda des fusées, et elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir.

Le jour suivant, je demandai à ce chef, de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers, et d'une espèce de bois plein de gomme et de peu de consistance; le bois dur vient sur les montagnes. *Ereti* me marqua les arbres que je pouvais couper, et m'indiqua même de quel côté il les fallait faire tomber en les abattant. Au reste les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux; nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches que les gens du pays transportaient aux bateaux. Ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces

et les conduisant aux chaloupes ; on leur donnait pour salaire des clous dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eût , c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre , à ses poches même ; car , il n'y a point en Europe de plus adroits filous que les gens de ce pays. Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons , tout y est à terre ou suspendu , sans serrures ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violens désirs , et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits , malgré les sentinelles et les patrouilles , auxquelles on avait même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie , et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. *Ereti* lui-même me dit de le faire ; mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où était sa maison , en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi , tous les soirs , trois de nos bateaux armés de pierriers et d'espingoles , mouiller devant le camp.

Au vol près , tout se passait de la manière

la plus aimable. Nous eûmes aussi de notre côté quelques reproches à nous faire. Le 10, il y eut un insulaire tué d'un coup de feu, sans que j'aie jamais pu découvrir duquel de nos gens venait ce meurtre. Le 12, on vint m'avertir que trois Otabitiens avaient été tués ou blessés dans leurs cases à coups de baïonnette ; que l'alarme était à ce sujet répandue dans le pays ; que les vieillards, les femmes et les enfans fuyaient vers les montagnes, emportant leurs bagages et jusques aux cadavres des morts, et que peut-être nous allions avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Je descendis au camp, et en présence des chefs je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait. Ce procédé parut contenter les insulaires. Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre deux rivières, distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp était couvert par un marais, le reste était la mer dont assurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies ; mais heureusement, à quelques alertes près, occasionnées par des filous, la nuit fut tranquille au camp. Ce-

pendant lorsque le jour était venu , aucun Américain ne s'était approché du camp , on n'avait vu naviguer aucune pirogue , on avait trouvé les maisons voisines abandonnées ; tout le pays semblait un désert. Le prince de Nassau s'écarta à dessein avec quatre ou cinq hommes ; il trouva un grand nombre d'insulaires avec *Ereti* à une lieue environ du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau , il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetèrent à ses genoux ; elles lui baisaient les mains en pleurant et répétant plusieurs fois : *Tayo, mati ! Vous êtes nos amis et vous nous tuez !* A force de caresses et d'amitiés , il parvint à les ramener. Je vis du bord , une foule de peuple accourir au quartier : des poules , des cocos , des régimes de bananes embellissaient la marche et promettaient la paix. Je descendis aussitôt avec un assortiment d'étoffes de soie et des outils de toute espèce ; je les distribuai aux chefs , en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille , et les assurant qu'il serait puni. Les bons insulaires me comblèrent de caresses , le peuple applaudit à la réunion , et en peu de temps la foule ordinaire et les filous revinrent à notre quartier qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils apportèrent ce jour et le suivant , plus de rafraîchissemens que jamais. Ils demandèrent aussi

qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit une grande peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides. »

*Détails sur les voyages du capitaine Cook ;
et sur sa mort.*

UN événement bien triste, la mort du capitaine Cook, nous fera connaître les habitants des îles Sandwich. Cet événement, tout triste qu'il est, doit d'ailleurs faire nécessairement partie de notre recueil. Il a existé peu de navigateurs qui puissent être comparés à Cook, et il a, de notre part, les droits les plus sacrés à un article nécrologique. Le capitaine King, ami et compagnon de cet officier anglais, s'exprime ainsi en parlant de ses découvertes :

« Jamais peut-être, dit-il, aucune science n'a été portée par les travaux d'un seul homme à un aussi haut degré de perfection, que l'a été la géographie par ceux du capitaine Cook. Dans son premier voyage à la mer du Sud, il découvrit les îles de la Société, s'assura que la Nouvelle Zélande était une réunion de deux îles, et découvrit le détroit qui les sépare, qui est aujourd'hui appelé de son nom. Il visita ensuite les côtes orientales de la Nouvelle Hollande, incon-

nues jusqu'à nos jours , sur une étendue de 27 degrés de latitude , ou de plus de 667 lieues.

Dans cette seconde expédition , il résolut le grand problème du continent méridional , ayant traversé cette partie de l'hémisphère entre les 40^e et 70^e degrés de latitude , de manière à s'assurer de l'impossibilité de son existence , à moins de placer ce continent près du pôle , et hors de la portée de la navigation.

Pendant ce voyage , il découvrit la Nouvelle Calédonie , la plus grande île de la mer du Sud , si l'on en excepte la Nouvelle Zélande ; il découvrit aussi l'île de Géorgie , et une terre inconnue , qu'il nomma terre de Sandwick , la Thule de l'hémisphère méridional ; et après avoir visité deux fois les mers des tropiques , il fixa la situation des anciennes découvertes , et en fit de nouvelles.

Mais son dernier voyage est le plus célèbre , par l'étendue et l'importance de ses découvertes. Outre plusieurs petites îles dans la mer Pacifique , il découvrit , au nord de la ligne équinoxiale , le groupe appelé *îles de Sandwick* , qui , d'après leur situation et leurs productions , sont plus susceptibles de devenir un objet d'importance dans le système de la navigation européenne , qu'aucune autre découverte dans la mer du Sud.

Il examina ensuite ce qui était resté inconnu jusqu'ici de la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 43^e degré de latitude septentrionale, jusqu'au 70^e, comprenant une étendue de 1167 lieues; fixa la proximité des deux grands continens de l'Asie et de l'Amérique; passa le détroit qui les sépare, et examina les deux côtés jusqu'à une latitude si élevée, qu'il démontra l'impossibilité de l'existence, dans cet hémisphère, d'un passage de la mer Atlantique dans la mer Pacifique, soit à l'est, soit à l'ouest. En un mot, excepté la mer d'Amur et l'Archipel du Japon, qui ne sont encore qu'imparfaitement connus des Européens, il compléta l'hydrographie du monde habitable.

Comme navigateur, ses services ne sont peut-être pas moins méritoires. La méthode qu'il trouva et qu'il suivit avec tant de succès, pour conserver la santé des matelots, forme une nouvelle époque dans l'histoire de la navigation, et fera passer son nom à la postérité, avec ceux des amis et des bienfaiteurs du genre humain.

Ceux qui sont versés dans l'histoire de la navigation n'ont pas besoin qu'on leur dise ce qu'ont coûté les recherches qu'exigeaient de si longs voyages. Cette maladie terrible, fléau constant des navigateurs, et qui s'est attachée à leurs pas dans tous les temps,

avec des circonstances dont le tableau ferait horreur, le scorbut, aurait toujours été un obstacle insurmontable aux progrès des découvertes; mais il était réservé au capitaine Cook de montrer au monde entier, par des épreuves répétées, que l'on pourrait prolonger des voyages trois, et même quatre ans, dans des régions inconnues, et dans toutes sortes de climats, non-seulement sans que la santé en fût altérée, mais même sans que la durée de la vie en fût aucunement diminuée. »

Ce fut en revenant de visiter le détroit qui sépare l'Amérique de l'Asie, que le capitaine Cook fit aux îles Sandwich cet atterrage qui devint si funeste. Il avait deux vaisseaux sous ses ordres, *la Résolution* et *la Découverte*. Les deux vaisseaux mouillèrent dans la baie de Rarakakooa, située au côté occidental de l'île d'Owhyhée. On était alors au 17 janvier 1779. Les naturels se montrèrent d'abord doux, complaisans et pacifiques; mais ils ne tardèrent cependant pas à témoigner quelque inquiétude du séjour des Européens chez eux. Cette inquiétude parut s'accroître, lorsque les vaisseaux ayant essayé de se remettre en mer, furent forcés, par un coup de vent, de rentrer dans la baie le 11 février. Nous allons suivre le même capitaine King, que nous avons déjà cité,

dans le récit de ce qui amena alors peu à peu l'horrible catastrophe qui fait le sujet de cet article.

« Quand les vaisseaux furent à l'ancre ; dit cet officier , nous nous aperçûmes avec étonnement que les insulaires n'étaient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions point de cris de joie ; il n'y avait ni bruit ni foule autour de nous ; la baie se trouvait déserte et tranquille : nous voyions seulement çà et là une embarcation qui s'échappait le long de la côte. Nous pouvions supposer sans doute que la curiosité qui avait produit tant de mouvement , lors de notre premier relâche , n'existait plus : mais l'hospitalité aimable avec laquelle on nous avait ci-devant traités , les témoignages de bienveillance et d'amitié que nous avions reçus à notre départ , nous donnaient lieu d'espérer que les habitans du pays seraient charmés de nous revoir , et qu'ils reviendraient en hâte aux vaisseaux.

Nous formions diverses conjectures sur cette révolution , lorsque nos inquiétudes furent enfin dissipées par le retour du canot que nous avions envoyé à terre : nous apprîmes que *Terreoboo* (le roi de l'île) était absent , et qu'il avait mis le *taboo* sur la baie. Le *taboo* est une espèce d'interdit religieux après

lequel les naturels ne peuvent, sans crime, fréquenter le lieu qui en a été frappé.

Cette explication parut satisfaisante à la plupart d'entre nous; mais quelques personnes pensèrent que la conduite des insulaires devait nous inspirer de la défiance; qu'en leur interdisant tout commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du roi, les chefs avaient voulu gagner du temps et délibérer entre eux sur la manière dont il convenait de nous traiter. Nous n'avons jamais pu savoir si ces soupçons étaient fondés, ou si l'explication donnée par les naturels était vraie. Il n'est pas hors de vraisemblance que notre brusque retour, auquel ils ne voyaient point de cause apparente, et dont nous eûmes ensuite beaucoup de peine à leur faire comprendre la nécessité, leur causa quelque alarme; mais la confiance de *Terreoboo*, qui, au moment de son arrivée, vraie ou fausse, c'est-à-dire le lendemain matin, se rendit tout de suite auprès du capitaine Cook, et le rétablissement des échanges et des services réciproques entre les naturels et nous, qui fut la suite de cette démarche, indiquent fortement que les insulaires ne nous regardaient pas comme des ennemis dont il leur était important de se défaire. Quoi qu'il en soit, tout se passa paisiblement jusqu'au 13 dans l'après-dînée. L'officier qui commandait le détachement

chargé de remplir les futailles de la Découverte, vint me dire le soir que plusieurs chefs étaient rassemblés au puits, près de la grève, et qu'ils chassaient ceux des insulaires que nous avions payés pour aider les matelots à rouler les tonneaux sur le rivage. Il ajouta qu'il croyait leur conduite très-suspecte, et qu'il s'attendait à être inquiété par les gens du pays. Je lui donnai, ainsi qu'il le désirait, un soldat de marine, auquel je permis seulement de prendre sa baïonnette et son épée. L'officier ne tarda pas à revenir; il m'apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres, et qu'ils devenaient très-séditieux. Je me rendis sur les lieux, suivi d'un autre soldat de marine armé de son fusil. Dès que les habitans de l'île me virent approcher, ils abandonnèrent leurs pierres; et quand j'eus parlé à quelques-uns des chefs, la populace qui causait l'émeute s'éloigna, et ceux des naturels qui voulurent nous aider à faire de l'eau, n'essuyèrent plus d'obstacles de la part de leurs compatriotes. Après avoir rétabli la tranquillité, j'allai trouver le capitaine Cook qui arrivait sur la pinasse. Je lui racontai ce qui venait de se passer; il m'ordonna de tirer à balle sur les coupables, s'ils recommençaient à nous jeter des pierres, ou à se conduire d'ailleurs avec insolence. J'enjoignis donc au caporal de faire charger

à balle , au lieu de petit plomb , les fusils des sentinelles.

Peu de temps après notre retour aux tentes, un feu continuel de mousqueterie, que nous entendîmes à bord de la Découverte, nous alarma ; nous remarquâmes qu'on tirait sur une pirogue qui ramait en hâte vers la côte, et qui était poursuivie par un de nos petits canots. Nous en conclûmes sur-le-champ qu'un vol avait occasionné ces coups de fusil ; et le capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé , afin d'arrêter , si nous le pouvions , l'équipage qui essayait de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'il débarquerait ; mais nous arrivâmes trop tard ; les naturels avaient quitté leurs embarcations , et s'étaient sauvés dans l'intérieur du pays.

Nous ne savions pas que les choses volées avaient déjà été rendues ; d'après le grand nombre de coups de fusils que nous avons entendu , nous jugions qu'elles pouvaient être importantes , et nous ne voulions pas renoncer à l'espoir de les recouvrer. Nous demandâmes à quelques insulaires le chemin qu'avait pris l'équipage de la pirogue , et nous suivîmes ses traces jusqu'à l'entrée de la nuit. Nous voyant alors à environ trois milles de nos tentes , et soupçonnant que les naturels qui nous excitaient à continuer notre pour-

suite, nous trompaient par de fausses informations, nous crûmes qu'il était inutile de nous porter plus loin, et nous retournâmes à la grève.

Il était survenu durant notre absence une querelle plus sérieuse et plus désagréable. L'officier détaché sur le petit canot, retournant à bord avec les choses qu'on avait volées au capitaine Cherke, commandant la Découverte, s'aperçut que nous poursuivions les coupables, le capitaine Cook et moi, et il pensa qu'il était de son devoir de saisir la pirogue échouée sur le rivage. Par malheur elle appartenait à Pareca, un des chefs qui nous montraient le plus de bonne volonté. Pareca arriva au même instant de la Découverte, et réclama sa propriété avec des protestations sans nombre de son innocence. L'officier refusa de la lui livrer; et lorsque l'équipage de la pinasse, qui attendait notre commandant, l'eût joint, il en résulta une dispute très-vive, durant laquelle Pareca fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui donna sur la tête. Les insulaires qui se rassemblaient aux environs, et qui avaient été jusqu'ici spectateurs paisibles, firent tout de suite pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens, qu'ils contraignirent à se retirer avec précipitation, et à gagner à la nage un rocher situé à quelque distance

de la côte. Les naturels s'emparèrent de la pinasse; ils la pillèrent; et ils l'auraient détruite sans l'intervention de Pareca, qui, revenu à lui-même, eut la générosité d'oublier la violence qu'on venait d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foule, il fit signe à nos gens qu'ils pouvaient revenir et reprendre la pinasse, et qu'il s'efforceraient de rapporter les choses que ses compatriotes y avaient volées. Nos gens se rendirent en effet à son invitation, et ils ramenèrent la pinasse. Pareca ne tarda pas à les suivre, et à rapporter un chapeau et quelques autres bagatelles. Il parut affligé de ce qui s'était passé, et il demanda d'un air inquiet, si Orono (ainsi désignait-il notre commandant) le tuerait, ou lui défendrait de venir au vaisseau le lendemain? On l'assura qu'il y serait bien reçu : alors, pour donner une preuve de réconciliation et d'amitié, il toucha de son nez celui des officiers, suivant l'usage de l'île, et il regagna le village de Kowrowa.

Quand le capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin; et tandis que nous retournions à bord, il me dit : « Je crains bien que les insulaires ne me forcent à des mesures violentes; car, ajouta-t-il, il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu quelque avantage sur nous. » Mais, comme il était trop tard pour entre-

prendre quelque chose le même soir, il se contenta de donner des ordres pour qu'on chassât tout de suite du vaisseau les hommes et les femmes qui s'y trouvaient. Je retournai à terre lorsque ces ordres furent exécutés; et les événemens de la journée ayant beaucoup diminué notre confiance dans les naturels, je mis une double garde au *moraï*, endroit où étaient nos tentes, et j'enjoignis à mon détachement de m'appeler s'il apercevait du monde caché aux environs de la grève. Sur les onze heures, on découvrit cinq insulaires qui se traînaient sans bruit autour du *moraï*; ils semblaient s'approcher avec une extrême circonspection, et ils se retirèrent dès qu'ils se virent surpris. A minuit, l'un d'eux ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil; l'explosion effraya ses camarades qui prirent la fuite, et nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai sur la *Résolution*, pour examiner le garde-temps: je fus hélé sur ma route par la *Découverte*; et j'appris que, durant la nuit, les insulaires avaient volé la chaloupe de ce vaisseau, en coupant la bouée à laquelle elle se trouvait amarrée.

Au moment où j'arrivai à bord, les soldats de marine s'armaient, et le capitaine

Cook chargeait son fusil à deux coups , tandis que je lui racontais ce qui nous était arrivé pendant la nuit. Il m'interrompit d'un air animé ; il me dit qu'on avait volé la chaloupe de la Découverte , et il m'instruisit de ses préparatifs pour la reconquerir. Il était dans l'usage , lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des îles de cette mer , d'amener à bord le roi ou plusieurs des principaux *éares* (chefs) , et de les détenir en ôtages jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avait pris. Il songeait à employer cet expédient , qui lui avait toujours réussi ; il venait de donner l'ordre d'arrêter toutes les pirogues qui essaieraient de sortir de la baie , et il avait le projet de les détruire , si des moyens plus paisibles ne suffisaient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça en effet , en travers de la baie , les petites embarcations de la Résolution et de la Découverte , bien équipées et bien armées ; et avant que je reprisse le chemin de la côte , on avait tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchaient de se sauver.

Nous quittâmes le vaisseau , M. Cook et moi , entre sept et huit heures ; M. Cook montait la pinasse , et il avait avec lui neuf soldats de marine et M. Philips leur lieutenant. Je m'embarquai sur le petit canot. Les

derniers ordres, que je reçus du capitaine furent de calmer l'esprit des naturels, en les assurant qu'on ne leur ferait point de mal; de ne pas diviser ma petite troupe, et de me tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite : M. Cook marcha vers le village de Kowrowa, résidence du roi, et moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin en arrivant à terre fut d'enjoindre aux soldats de marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balles, et de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes des prêtres du pays, qui nous protégeaient spécialement, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité, qui leur causaient une vive alarme. Je vis qu'ils avaient déjà ouï parler du vol de la chaloupe de la Découverte, et je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation, et à punir les coupables; mais que la communauté des prêtres, et les habitans du village, du côté de la baie où nous étions, ne devaient pas avoir la plus légère crainte. Je les priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer, et de l'exhorter à demeurer tranquille. L'un des prêtres me demanda, avec beaucoup d'inquiétude, si on ferait du mal à *Terreoboo* : je l'assurai que non; et

Il parut, ainsi que ses confrères, enchanté de ma promesse.

Le capitaine Cook appela, sur ces entrefaites, la chaloupe de la *Résolution*, qui était en station à la pointe septentrionale de la baie; l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers Kowrowa, et il débarqua avec son détachement. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui prodiguer; les habitans se prosternèrent devant lui, et ils lui offrirent de petits cochons, suivant leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnait en aucune manière ses desseins, il demanda où étaient *Terreoboo* et les deux fils de ce prince, qui avaient long-temps mangé à notre table sur la *Résolution*. Les deux jeunes princes ne tardèrent pas à arriver avec les insulaires qu'on avait envoyés après eux, et sur-le-champ ils conduisirent le capitaine Cook à la maison où leur père était couché. Ils trouvèrent le vieux roi à moitié endormi; et M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposait point du tout complice, l'invita à venir aux vaisseaux, et à passer la journée à bord de la *Résolution*. Le roi accepta la proposition sans balancer, et il se leva à l'instant même, afin d'accompagner M. Cook.

Nos affaires prenaient cette heureuse tour-

nure ; les deux fils du roi étaient déjà dans la pinasse , et le reste de la petite troupe se trouvait au bord de l'eau , lorsqu'une vieille femme appela à haute voix *Kance-Kabareca* , la mère des deux princes , et l'une des épouses favorites de *Terreoboo* ; elle s'approcha du roi , et employa les larmes et les prières les plus ardentes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même temps , deux chefs qui étaient arrivés avec elle , retinrent le roi , en l'avertissant de nouveau qu'il ne devait pas aller plus loin , et ils le contraignirent à s'asseoir. Les insulaires qui se rassemblaient le long du rivage où ils formaient des groupes sans nombre , et qui vraisemblablement étaient effrayés du bruit des canons , et des préparatifs d'hostilité qu'ils apercevaient dans la baie , commencèrent à se précipiter en foule autour du capitaine Cook et de leur roi. Le lieutenant des soldats de marine , qui vit ses gens très-pressés par la multitude , et hors d'état de se servir de leurs armes s'il fallait y avoir recours , proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers , près du bord de la mer ; et la populace leur ayant ouvert sans difficulté un chemin , ils se postèrent à environ trente verges de l'endroit où *Terreoboo* était assis.

Durant tout ce temps , le vieux roi fut

assis par terre ; la frayeur et l'abattement étaient sur son visage. M. Cook ne voulant pas renoncer à son projet, continua à le presser vivement de s'embarquer, et lorsque le prince sembla disposé à le suivre, les chefs qui l'environnaient l'en détournèrent d'abord par des prières et des supplications ; ils eurent ensuite recours à la force et à la violence, et ils insistèrent pour qu'il demeurât où il était. M. Cook voyant que l'alarme était devenue trop générale, et qu'il n'était pas possible d'emmener le roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution. Il paraît cependant que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayaient de s'échapper, tuèrent par malheur un chef du premier rang. La nouvelle de sa mort arriva au village où se trouvait M. Cook au moment où il venait de quitter le roi, et où il marchait tranquillement vers le rivage. La rumeur et la fermentation qu'elle excita furent très-sensibles : les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfans ; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, et s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux, qui tenait une pierre et un long poignard de fer appelé *palsooa*, s'approcha de

notre commandant, et se mit à le défier, en brandissant son arme et menaçant de lui jeter sa pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces; mais l'insolence de son ennemi ayant encore augmenté, il en fut si irrité qu'il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, et lorsqu'il vit qu'il n'était point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des chefs essaya de poignarder M. Philips; mais il n'en vint pas à bout; et reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors un second coup de fusil à balle, et il tua celui des naturels du pays qui était le plus avancé. Immédiatement après cette mort, les gens du pays formèrent une attaque générale à coups de pierres, et les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupaient les canots, leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, c'est que les insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, et ils se précipitèrent sur notre détachement, en poussant des cris et des hurlemens terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur et de confusion.

Quatre soldats de marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiraient,

et immolés à la fureur de l'ennemi ; trois autres furent blessés d'une manière dange-reuse ; le lieutenant , blessé aussi entre les deux épaules d'un coup de palsooa , avait par bonheur réservé son feu , et il tua l'homme qui venait de le blesser , lorsque celui-ci se disposait à lui porter un second coup. Notre malheureux commandant se trou-vait au bord de la mer , la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte ; il criait aux canots de cesser le feu et d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les soldats de ma-rine et les équipages des canots avaient tiré sans son ordre , et qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang , comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru , il est probable qu'il fut la victime de son humanité. On observa en effet que tant qu'il regarda les naturels en face , aucun d'eux ne se permit de violences contre lui ; mais que s'étant tourné pour donner des ordres aux canots , il fut poignardé par der-rière , et tomba le visage dans la mer. Les insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber ; ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage , et s'enlevant le poi-gnard les uns aux autres , ils s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups , lors même qu'il ne respirait plus.

Ceux des soldats de marine qui n'avaient pas été tués par les sauvages se jetèrent dans l'eau, ainsi que M. Philips, leur lieutenant, et, couverts par un feu très-vif qui partait des canots, ils échappèrent à la mort. Cet officier montra en cette occasion un courage intrépide, et de l'attachement pour sa petite troupe : au moment où il atteignit une de nos embarcations, il vit un de ses soldats qui était mauvais nageur, et qui, se débattant dans les flots, courait risque d'être pris par l'ennemi, quoiqu'il fût très-blessé, il se précipita aussitôt au milieu des vagues, pour voler à son secours ; et après avoir reçu à la tête un coup de pierre qui manqua de le plonger au fond de la mer, il saisit le soldat par les cheveux, et le ramena sain et sauf.

Cherchant à faciliter l'évasion de leurs malheureux camarades, si quelques-uns d'eux étaient encore en vie, ceux de nos gens qui se trouvaient dans les canots, placés à environ vingt verges de la grève, tirèrent sans cesse pendant le combat. Leurs efforts, secondés par quelques coups de canon qui partirent en même temps de la Résolution ayant enfin obligé les naturels à se retirer, une de nos petites embarcations rama vers la côte ; cinq de nos soldats qu'elle portait, virent les corps de nos soldats de marine étendus sans aucun signe de vie ; mais jugeant qu'ils étaient

trop peu de monde pour les ramener sans danger, et leurs munitions étant presque épuisées, ils revinrent au vaisseau, et ils laissèrent entre les mains des insulaires nos morts et dix armures complètes.

Quand la consternation que cette nouvelle désastreuse jeta parmi les équipages eut un peu diminué, on s'occupa du détachement posté au morai, où je me trouvais avec les mats et les voiles, et une garde composée seulement de six soldats de marine. Il m'est impossible de décrire tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Placés à moins d'un mille du village de Kowrowa, nous aperçûmes distinctement une foule immense rassemblée à l'endroit où le capitaine Cook venait de débarquer; nous entendîmes le feu de la mousqueterie, et nous apercevions un mouvement et un fracas extraordinaires parmi la multitude. Nous remarquâmes ensuite que les naturels s'enfuyaient, que les canots s'éloignaient du rivage, et qu'ils passaient et repassaient entre les vaisseaux. Je dois l'avouer, mon cœur eut des pressentimens sinistres. Un homme, dont la vie m'était si précieuse et si chère, se trouvait au milieu de la mêlée, et un spectacle si nouveau et si effrayant m'alarma. Je savais d'ailleurs que les succès nombreux et constans des entrevues de M. Cook avec

les habitans de ces mers , lui avaient donné une extrême confiance ; j'avais toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheureuse , où cette confiance l'empêcherait de prendre les précautions nécessaires : je fus alors frappé des dangers qui pouvaient en être la suite , et l'expérience qui l'avait fait naître , ne suffit pas pour me tranquilliser.

Du moment où j'entendis les coups de fusil , mon premier soin fut d'assurer les insulaires rassemblés en foule autour du mur de l'édifice consacré , dont nous étions en possession , qu'on ne leur ferait point de mal , et que je voulais vivre en paix avec eux , quoi qu'il arrivât. Ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient entendu ne leur causait pas moins d'inquiétude qu'à nous. Nous demeurâmes dans cette position jusqu'au retour des canots aux vaisseaux. Le capitaine Clerke découvrant alors , à l'aide de sa lunette , que nous étions environnés par les naturels du pays , et craignant qu'ils ne songeassent à nous attaquer , ordonna de leur tirer deux pierriers de quatre : heureusement ces coups de canon , quoique bien ajustés , ne tuèrent ou ne blessèrent personne , mais ils donnèrent aux habitans de l'île une preuve démonstrative de nos forces. L'un des boulets brisa par le milieu un cocotier , sous lequel quelques-uns d'entre eux se trouvaient assis , et l'autre

enleva des fragmens d'un rocher qui était sur la même ligne. Comme je venais de leur dire d'une manière très-positive qu'ils n'avaient rien à craindre, cet acte d'hostilité m'affligea beaucoup, et afin d'en prévenir de nouveaux, j'envoyai tout de suite un canot au capitaine Clerke : je l'avertis que j'étais en bonne intelligence avec les naturels, et que si je me voyais contraint de changer de conduite à leur égard, j'arborerais un pavillon de beaupré pour lui demander des secours.

Nous attendîmes avec une extrême impatience le retour du canot, et après que nous eûmes passé un quart d'heure dans l'inquiétude la plus affreuse, M. Bligh vint nous dire que nos craintes n'étaient que trop bien fondées ; il avait ordre d'abattre les tentes le plus promptement possible, et d'envoyer à bord la voilure qu'on réparait dans l'île. Notre ami Kaireekeca, un de ceux des insulaires qui nous avaient montré le plus d'amitié, arriva au même instant : il venait d'apprendre la mort du capitaine Cook, et la douleur et la consternation étaient peintes sur son visage.

Notre position devenait extrêmement critique : nous n'étions pas seulement en danger de perdre la vie, nous courions risque de perdre le fruit de notre expédition, ou

au moins un des vaisseaux. L'un des mâts de la Résolution et la plus grande partie de nos voiles se trouvaient à terre, sans autre garde que six soldats de marine. Leur perte eût été irréparable ; et quoique les insulaires n'eussent encore montré aucune disposition pour nous inquiéter, on ne pouvait répondre du changement que produirait la scène passée à Kowrowa. De peur que la crainte de notre ressentiment ou l'heureux exemple de leurs compatriotes ne déterminât les insulaires à profiter de l'occasion favorable qui s'offrait alors de tomber sur nous une seconde fois, je crus devoir cacher la mort du capitaine Cook, et je priai Kaireekeca de détruire cette nouvelle autant qu'il dépendrait de lui. Je l'exhortai ensuite à amener le vieux *Kaoo*, et le reste des prêtres dans une grande maison qui était voisine du moraï ; je cherchais ainsi à pourvoir à leur sûreté si j'étais contraint d'employer la force, et à placer près de nous un homme qui pût faire usage de son autorité sur le peuple, s'il y avait quelque moyen de maintenir la paix.

Après avoir placé les soldats de marine au sommet du moraï, qui formait un poste fort avantageux, et laissé le commandement de ma petite troupe à M. Bligh, à qui j'enjoignis expressément de se tenir sur la défensive, je me rendis à bord de la

Découverte , afin d'exposer au capitaine Clerke la situation dangereuse de nos affaires. Dès que j'eus quitté mon poste , les naturels attaquèrent mon détachement à coups de pierres , et je fus à peine arrivé à bord , que j'entendis le feu des soldats de marine. Je retournai tout de suite à terre , où les choses prirent de moment en moment une tournure plus fâcheuse. Les naturels s'armaient , ils se revêtaient de leurs nattes de combat ; et leur nombre s'accroissait rapidement. J'aperçus aussi de grands corps qui marchaient vers nous , sur les bords du rocher qui sépare le village de Kakooa , du côté septentrional de la baie , où la bourgade de Kowrowa est située.

Ils commencèrent d'abord à nous attaquer avec des pierres qui partaient de derrière les murs de leurs enclos , et comme nous n'usâmes point de représailles , ils ne tardèrent pas à devenir plus audacieux. Quelques-uns de leurs guerriers les plus déterminés , s'étant glissés le long de la grève , couverts par des rochers , se montrèrent tout à coup au pied du morai , et cela , selon ce qu'il me semble , dans le dessein de l'assiéger du côté qui est en face de la mer , la seule partie accessible. Ils ne furent délogés qu'après avoir soutenu un grand nombre de coups de fusils , et vu un de leurs camarades tué.

La bravoure d'un de ces guerriers mérite d'être citée : étant revenu sur ses pas au milieu du feu de tout notre détachement , pour emporter son camarade , il reçut une blessure qui l'obligea d'abandonner le corps : il reparut deux minutes après ; et blessé de nouveau , il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au morai dans ce moment , et je le vis revenir pour la troisième fois , tout couvert de sang et tombant en défaillance. Instruit de ce qui venait de se passer , je défendis aux soldats de tirer davantage , et on le laissa emporter le corps de son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules , qu'il tomba lui-même , et rendit le dernier soupir.

Un renfort des deux vaisseaux débarqua à cette époque , et les insulaires se réfugièrent derrière leurs murailles. Pouvant alors communiquer avec les prêtres , je détachai l'un d'eux auprès des naturels du pays ; je lui recommandai de ménager un accommodement , et de les assurer que s'ils ne jetaient plus de pierres , je ne permettrais pas à mes gens de tirer. Les naturels ayant consenti à cette trêve , on nous laissa enlever tranquillement le mât de la Résolution , les voiles et notre équipage astronomique ; ils s'emparèrent du morai dès que nous l'eûmes quitté , et ils nous

jetèrent quelques pierres qui ne nous firent aucun mal.

Il était onze heures et demie lorsque j'arrivai à bord de la Découverte ; on n'y avait encore rien décidé sur nos opérations ultérieures. Les deux équipages convinrent, d'une voix unanime , qu'on redemanderait la chaloupe et le corps du capitaine Cook , et j'opimai pour qu'on prît une résolution vigoureuse , si les insulaires ne souscrivaient pas sur-le-champ à notre demande. Quoiqu'on puisse supposer que mon attachement pour un ami si cher et si révééré me dicta cet avis , d'autres raisons très-graves , et dont j'étais vivement frappé , me l'inspirèrent. Les insulaires ayant tué notre commandant , et nous ayant obligés à nous rembarquer , ce succès devait leur inspirer de la confiance ; il me parut clair que le petit avantage remporté sur nous la veille , les exciterait à d'autres entreprises plus dangereuses encore ; je le crus d'autant plus , que ce qu'ils avaient vu jusqu'alors ne pouvait leur donner une grande crainte de nos armes à feu : en effet , ce qui surprit tout le monde , nos canons et nos fusils ne produisirent aucun signe de frayeur parmi eux. De notre côté , les vaisseaux se trouvaient en si mauvais état , la discipline était si relâchée , que si les insulaires nous eussent attaqués la nuit suivante ,

il eût été bien difficile de prévenir de nouveaux malheurs.

La plupart des officiers eurent les mêmes craintes que moi, et rien ne me sembla plus propre à encourager les insulaires à nous livrer un assaut général, que de montrer de la disposition pour un accommodement dans lequel ils ne verraient que la faiblesse ou la peur.

On dit avec raison, en faveur d'un parti plus modéré, que le mal était fait et irréparable, que les témoignages d'attachement et de bienveillance que nous avions reçus des insulaires avant la malheureuse catastrophe, méritaient beaucoup d'égards; que l'accident affreux dont nous gémissions n'avait pas été la suite d'un dessein prémédité; que *Terreoboo* n'avait pas su le vol; qu'il s'était prêté de bon cœur à accompagner le capitaine Cook; qu'il avait envoyé ses deux fils dans notre canot où ils se trouvaient déjà lorsque le combat s'engagea sur la grève, et qu'on ne pouvait le soupçonner en aucune manière; qu'il était aisé d'expliquer la conduite de ses femmes et de ses éares, par les préparatifs d'hostilité qui se faisaient dans la baie, et la frayeur que leur inspirèrent les soldats armés avec lesquels le capitaine Cook avait débarqué; que ces dispositions étaient contraires à l'amitié et à la confiance

établies jusqu'alors entre les insulaires et nous ; que si les naturels avaient pris les armes , c'était évidemment pour défendre leur roi , dont ils supposaient , non sans raison , que nous voulions nous assurer de force , et qu'il était naturel d'attendre cette démarche d'un peuple rempli d'affection et d'attachement pour ses chefs.

A ces motifs d'humanité , on en ajouta d'autres que dictait la prudence : on observa que nous manquions d'eau et de nourriture fraîche ; qu'il faudrait six ou huit jours de travail pour établir notre mâât d'artimon ; que le printemps approchait , et que nous devions nous occuper uniquement de notre campagne au nord ; que si nous nous livrions à des projets de vengeance contre les insulaires , on pourrait nous accuser d'une cruauté inutile , et que leur exécution produirait un délai inévitable dans l'équipement du vaisseau.

Le capitaine Clerke appuyait ce dernier avis. Quoique bien convaincu que des actes brusques et fermes de vengeance rempliraient mieux nos vues d'humanité et de sagesse , je ne fus pas fâché de voir désapprouver les mesures que je recommandais ; car le mépris insolent des naturels du pays , et l'opposition qu'ils formèrent ensuite aux travaux que nous fûmes obligés de faire sur la côte , nous contraignirent à la fin de recourir à la violence.

Tandis que nous délibérions sur le parti qu'il fallait prendre, une multitude innombrable d'insulaires défendait la côte. Quelques-uns d'entre eux arrivèrent en pirogues; ils eurent la hardiesse de venir, à la portée du pistolet, nous défier et nous donner diverses marques de mépris. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir les matelots, qui, en ces occasions, voulaient se servir de leurs armes; mais comme nous avons adopté des mesures pacifiques, on permit aux naturels de s'en retourner tranquillement.

Pour exécuter notre plan, on décida que je marcherais vers la côte avec les embarcations des deux vaisseaux, bien armées et bien équipées; que je tâcherais, s'il était possible, d'obtenir un pourparler, et d'entrer en conférence avec quelques-uns des chefs.

On me chargea, si cette première tentative avait du succès, de réclamer les corps de nos camarades, et celui de M. Cook en particulier; de menacer de notre vengeance les habitans de l'île en cas de refus, mais de ne pas tirer, à moins qu'on ne m'attaquât, et, quoi qu'il pût arriver, de ne point descendre sur la côte. On me donna ces ordres devant tout le détachement, et de la manière la plus positive.

Je quittai les vaisseaux à environ quatre

heures du soir, et à l'approche du rivage, tout m'annonça que nous y serions reçus en ennemis. La foule était en mouvement; les femmes et les enfans se retiraient; les hommes mettaient leurs nattes de combat, et ils s'armaient de longues piques et de dagues. J'observai aussi que, depuis le matin, on avait construit des parapets de pierre le long de la grève où le capitaine Cook avait débarqué; il me sembla que les insulaires s'attendaient à une attaque dans cette partie. Dès que nous fûmes à leur portée, ils nous jetèrent des pierres avec des frondes; mais ils ne nous firent aucun mal: je jugeai que je m'efforcerais en vain de leur proposer une négociation, si je ne commençais par quelque chose qui pût rétablir la confiance, et j'ordonnai à mes embarcations armées de s'arrêter: je pris le petit canot, et je m'avancai seul, un pavillon blanc à la main. J'eus la satisfaction de voir que les naturels me comprenaient, car ils me répondirent par un cri de joie universel. Les femmes revinrent sur-le-champ de la croupe de la colline, où elles s'étaient réfugiées: les hommes déposèrent leurs nattes de combat; ils s'assirent tous au bord de la mer, me tendirent les bras, et m'invitèrent à descendre.

Quoique cette conduite indiquât des dispositions très-amicales, il me resta, malgré

moi, des doutes sur la sincérité des insulaires. Mais quand je vis *Koah* se jeter au milieu des flots, un pavillon blanc à la main, et nager vers mon canot avec une hardiesse et une tranquillité qu'il est difficile de concevoir, je crus devoir répondre à cette marque de confiance, et je le reçus sur mon bord, quoiqu'il fût armé. Ses armes n'étaient pas propres à diminuer nos soupçons, et j'avoue que j'avais depuis long-temps une opinion défavorable de lui. Les prêtres nous avaient toujours avertis qu'il était méchant, qu'il ne nous aimait pas; et des actes multipliés de dissimulation et de perfidie de sa part, nous avaient convaincus de la justesse de cet avis; l'odieuse attaque du matin, dans laquelle il avait joué le principal rôle, m'inspira de l'horreur, et je fus affligé de me trouver près de lui. Il vint à moi en versant des larmes feintes, et il m'embrassa; mais je me défiais tellement de ses intentions, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son *palsoo* et de l'écarter. Je lui dis que nous demandions le corps du capitaine Cook, et que nous déclarions la guerre à l'île entière, si on ne le rendait pas à l'instant. Il m'assura qu'on me le rendrait le plus tôt possible, qu'il irait lui-même le chercher; m'ayant ensuite demandé un morceau de fer, avec autant d'assurance que s'il n'était rien

arrivé d'extraordinaire , il se jeta à la mer , et il gagna la côte à la nage , en criant à ses compatriotes que nous étions encore amis.

Nous attendîmes son retour près d'une heure , dans une grande perplexité. Durant cet intervalle , mes autres embarcations s'étaient assez approchées du rivage pour entrer en conversation avec des naturels postés à quelque distance de nous. On fit entendre clairement à ma petite troupe que le corps de M. Cook avait été dépecé et emporté dans l'intérieur du pays ; mais je ne sus ces détails que lorsque je fus de retour aux vaisseaux.

Je commençai à montrer de l'impatience sur la lenteur de *Koah* , et les chefs me pressèrent vivement alors de descendre à terre ; ils m'assurèrent qu'on me rendrait le corps , si je voulais aller moi-même trouver *Terreoboo*. Voyant que j'avais pris le parti de ne point débarquer , ils parurent désirer de converser avec nous plus à l'aise , et ils essayèrent d'attirer mon canot parmi des rochers , où ils auraient pu couper ma retraite. Il n'était pas difficile de pénétrer cet artifice ; et je songeais à rompre ma négociation , quand je vis arriver un chef , ami particulier du capitaine Clerke et des officiers de la Découverte. Il nous dit qu'il venait nous avertir , de la part de *Terreoboo* , que le

corps de notre commandant avait été porté dans l'intérieur de l'île, mais qu'on le rapporterait le lendemain matin. Son maintien et ses propos annonçaient beaucoup de sincérité : je lui demandai s'il mentait, et il accrocha l'un à l'autre ses deux avant-doigts, geste qui, parmi ces insulaires, est un signe de vérité sur lequel ils sont très-scrupuleux.

Ne sachant quel parti prendre, je chargeai M. Vaucouver d'aller instruire le capitaine Clerke de ce qui venait de se passer ; de lui dire que je ne croyais pas les insulaires disposés à tenir leur parole ; que, loin d'éprouver de l'affliction sur ce qui était arrivé, leurs derniers succès leur donnaient au contraire beaucoup de courage et de confiance ; qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps, afin de découvrir un moyen de nous mettre en leur pouvoir. M. Vaucouver me rapporta un ordre de retourner à bord, après avoir fait comprendre aux naturels que nous détruirions la bourgade si on ne nous rendait pas le lendemain le corps de M. Cook.

Lorsque les naturels s'aperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquèrent par des gestes les plus insultans et les plus dédaigneux. Quelques-uns de nos gens dirent qu'ils avaient vu plusieurs des

insulaire se promener en triomphe , avec les habits de nos malheureux camarades ; qu'ils avaient distingué , entre autres , un chef qui brandissait l'épée de M. Cook , et une femme qui tenait le fourreau. Il paraît clair que notre modération leur donna mauvaise idée de notre valeur , car ils ne pouvaient avoir qu'une notion bien confuse des principes d'humanité qui nous dirigeaient.

Quand j'eus rendu compte au capitaine Clerke , des dispositions et des projets que je supposais aux habitans de l'île , on prit les mesures de défense les plus efficaces , en cas qu'ils vinssent nous attaquer pendant la nuit. On amarra aux chaînes des basses vergues les embarcations des deux vaisseaux ; on augmenta le nombre des sentinelles sur la *Résolution* et la *Découverte* , et nous nous environnâmes de bateaux de garde , afin qu'on ne pût couper nos cables. Nous aperçûmes , durant la nuit , un nombre prodigieux de lumières sur les collines , et quelques personnes des équipages imaginèrent que , pour se soustraire à nos menaces , les naturels transportaient leurs richesses dans l'intérieur du pays ; mais je pense plutôt qu'ils faisaient des sacrifices à l'occasion de la guerre dans laquelle ils se croyaient engagés , et qu'ils brûlèrent alors les corps de nos infortunés camarades. Nous découvrîmes ensuite des feux de la

même espèce , quand nous dépassâmes Morotei , et plusieurs des habitans de cette île , qui se trouvaient à bord , nous dirent qu'on les avait allumés à cause de la guerre qu'ils venaient de déclarer à une île voisine.

La nuit ne fut troublée que par des cris et des lamentations qui venaient de la côte. *Koah* arriva à la hanche de la Résolution , le 15 , dès le grand matin. Il apportait des étoffes et un petit cochon qu'il demanda la permission de m'offrir. J'ai déjà observé que les insulaires me croyaient fils du capitaine Cook ; et , comme il leur avait toujours laissé cette opinion , ils pensaient vraisemblablement que , depuis sa mort , j'étais le chef des vaisseaux. Je me rendis sur le tillac ; je parlai à *Koah* du corps de notre commandant : n'ayant reçu de lui que des réponses ambiguës , je refusai ses présens , et je l'aurais renvoyé en lui montrant de la colère , si le capitaine Clerke n'avait jugé plus convenable de garder , à tout événement , l'apparence de l'amitié , et de le traiter avec les égards ordinaires.

Ce perfide insulaire vint le soir auprès de nous , à diverses reprises ; il apportait des bagatelles dont il voulait nous faire présent ; et , ayant toujours remarqué qu'il examinait avec attention chaque partie du vaisseau , j'eus soin de lui montrer que nous étions en état de nous défendre.

Il pressa vivement le capitaine Clerke et moi d'aller à terre ; il accusa les autres chefs de retenir les corps de nos camarades , et il assura qu'une entrevue avec *Terreoboo* réglerait tout à notre satisfaction ; mais , d'après les soupçons que nous laissait sa conduite , il n'était pas prudent de l'écouter : en effet , nous fûmes instruits , par la suite , d'un fait qui dévoila la fausseté de ses prétextes . On nous dit qu'immédiatement après l'action , où le capitaine Cook fut tué , le vieux roi s'était retiré dans une caverne placée au milieu de la partie escarpée de la montagne qui pend sur la baie , et à laquelle on ne peut arriver qu'avec des cordes , et qu'il y resta plusieurs jours .

Lorsque *Koah* descendit à terre , à son retour des vaisseaux , nous nous aperçûmes que ses compatriotes , qui s'étaient rassemblés sur la grève dès la pointe du jour , en troupes nombreuses , se précipitaient autour de lui avec empressement ; nous jugeâmes qu'ils voulaient savoir ce qu'il avait appris et ce qu'il convenait de faire . Il est vraisemblable qu'ils comptaient sur l'exécution de nos menaces , et ils paraissaient bien déterminés à se défendre . Toute la matinée nous entendîmes des conques en différentes parties de la côte ; nous vîmes de nombreux détachemens qui traversaient les collines ; en un mot , nous

avons une perspective si alarmante , que nous mîmes à la mer des ancrs de toue , afin de pouvoir conduire les vaisseaux par le travers de la bourgade , si l'on nous attaquait ; nous plaçâmes en outre des bateaux à la hauteur de la pointe septentrionale de la baie , pour qu'on ne nous surprît pas de ce côté.

Le lendemain , sur les huit heures du soir , on entendit une pirogue qui ramait vers la Résolution ; du moment où on l'aperçut , les deux sentinelles qui étaient sur le pont lui tirèrent des coups de fusil ; les deux hommes que portait cette embarcation se mirent tout de suite à crier *Tinnec* (c'est ainsi qu'ils prononçaient mon nom) ; ils dirent qu'ils étaient nos amis , et qu'ils voulaient me donner quelque chose qui avait appartenu au capitaine Cook. Lorsqu'ils arrivèrent à bord , ils se jetèrent à nos pieds , et parurent très-effrayés. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se trouvaient blessés , quoique les balles de nos sentinelles eussent percé la pirogue. Nous reconnûmes l'un des prêtres qui accompagnaient toujours le capitaine Cook. Après avoir versé un torrent de larmes sur la mort de notre commandant , il nous avertit qu'il apportait une partie de son corps. Il nous présenta ensuite un petit paquet d'étoffe , qu'il tenait sous son bras ; il m'est impossible de décrire l'horreur dont nous

fûmes saisis à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres. Il nous apprit que c'était tout ce qui en restait ; que les autres parties avaient été dépecées et brûlées , mais que *Terreoboo* et les *éares* avaient en leur possession la tête et les os , excepté ceux de la poitrine , de l'estomac et du ventre , que *Kaoo* , chef des prêtres , avait reçus pour les employer à des cérémonies religieuses , avec la portion qui était devant nous , et qu'il nous l'envoyait afin de nous prouver son innocence et son attachement.

Nos deux amis nous quittèrent sur les onze heures ; ils nous prièrent de les faire accompagner par un de nos bateaux de garde , jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé notre conserve ; ils craignaient qu'on ne leur tirât de nouveau des coups de fusil , qui pourraient donner l'alarme à leurs compatriotes , et les exposer au danger d'être découverts. Nous fîmes ce qu'ils désiraient , et nous eûmes le plaisir de les voir arriver sur la côte sains et saufs , et sans être aperçus.

Ce ne fut que quelques jours plus tard , et après une exécution dans laquelle nous brûlâmes plusieurs des habitations des insulaires , que nous obtînmes enfin les restes du corps de notre infortuné commandant. Le 20 février , entre dix et onze heures , une multitude d'insulaires descendit la colline qui do-

mine la grève ; ils formaient une espèce de procession , et portaient une canne ou deux de sucre sur leurs épaules ; ils avaient dans leurs mains du fruit de pain , du taro et des bananes ; ils étaient précédés par deux tambours , qui , arrivés au bord de la mer , s'assirent au pied du pavillon blanc , et se mirent à frapper sur leurs instrumens. Leurs compatriotes , qui les suivaient à la file , s'avancèrent l'un après l'autre ; et , après avoir déposé les présens qu'ils apportaient , ils se retirèrent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à apercevoir *Eappo* , revêtu d'un long manteau de plumies : il tenait quelque chose avec beaucoup de soin. S'étant placé sur un rocher , il nous fit signe de lui envoyer un canot.

Le capitaine Clerke pensa qu'*Eappo* nous apportait les restes de M. Cook , et sa conjecture se trouva bien fondée : il prit la pinasse , alla lui-même les recevoir , et m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes au rivage , *Eappo* entra dans la pinasse , et remit les restes de M. Cook , enveloppés dans une quantité considérable d'une très-belle étoffe neuve , et couverts d'un manteau semé de plumies noires et blanches. Il s'embarqua avec nous ; mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord de la Résolution , et il est vraisemblable qu'il ne voulut

pas par décence assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien entières ; nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparait le pouce de l'avant-doigt ; nous y trouvâmes de plus l'os du métacarpe , et la tête dépouillée de la chair (la chevelure avait été coupée , et elle était séparée du crâne et jointe aux oreilles) ; les os de la face manquaient ; nous y trouvâmes aussi ceux des deux bras , auxquels pendait la peau des avant-bras ; les os des jambes et des cuisses réunis , mais sans pieds , etc.

Eappo et le fils du roi vinrent à bord le 21 au matin ; ils apportèrent le reste des ossemens du capitaine Cook , les deux canons de son fusil , ses souliers , et quelques autres choses. *Eappo* s'efforça de nous prouver que *Terreoboo* et lui-même désiraient très-sincèrement la paix ; qu'ils nous avaient donné la preuve la plus décisive de leurs intentions pacifiques. Il montra le plus grand chagrin sur la mort de six chefs que nous avions tués , quelques-uns desquels étaient nos meilleurs amis , à ce qu'il nous assura. Il nous protesta que la chaloupe de la *Déconverte* avait été emmenée par les gens de *Pareca* , vraisemblablement afin de le venger du coup qu'il avait reçu , et qu'elle avait été mise en pièces le lendemain. Il ajouta que les bras

des soldats de marine , dont nous voulions aussi exiger la restitution , avaient été emportés par le bas-peuple , et qu'il était impossible de les retrouver ; qu'on n'avait conservé que les ossemens du capitaine Cook , parce qu'ils devaient tomber en partage à *Terreoboo* et aux *éares*.

Il ne nous restait plus qu'à procéder aux funérailles de notre illustre et malheureux commandant. Nous renvoyâmes *Eappo* , en lui enjoignant de mettre le *taboo* sur toute la baie , et les ossemens de M. Cook ayant été déposés l'après-midi dans une bière , on les jeta à la mer avec l'appareil accoutumé.

Nous n'aperçûmes pas une pirogue dans la baie durant la matinée du 22 ; le *taboo* qu'*Eappo* y avait mis la veille , à notre instigation , n'avait pas encore été révoqué. Nous l'assurâmes que nous étions complètement satisfaits , et que le souvenir de ce qui s'était passé avait été enseveli dans le cercueil d'*Orono*. Nous le priâmes ensuite d'ôter le *taboo* , et de publier que les insulaires pouvaient , selon leur usage , nous apporter des provisions. Les vaisseaux furent bientôt environnés d'embarcations du pays ; la plupart des chefs se rendirent sur notre bord ; ils témoignèrent un vif chagrin sur la mésintelligence survenue entre nous , et une grande joie de ce que nous étions réconciliés. Pla-

sieurs de nos amis, qui ne vinrent pas nous voir, nous envoyèrent de gros cochons et des provisions. Le perfide *Koah* eut encore la hardiesse de revenir, mais nous ne voulûmes pas le recevoir.

Comme nous étions prêts à remettre en mer, le capitaine Clerke, convaincu que si la nouvelle de nos violences à Owbyhée, arrivait avant nos vaisseaux aux îles situées sous le vent, il en résulterait des effets fâcheux pour nous, donna ordre de démarrer. Nous renvoyâmes tous les insulaires vers les huit heures du soir, et *Enppo* et le fidèle *Kaireekeca* nous firent de tendres adieux. Nous appareillâmes immédiatement après, et nous sortîmes de la baie. Les naturels bordaient en foule le rivage, et, à mesure que nous passâmes devant eux, ils reçurent nos derniers adieux avec toutes les marques possibles d'affection et de bienveillance.

Le capitaine Cook était né le 25 octobre 1728. Fils d'un simple journalier du village de Marton, dans le duché d'Yorck, en Angleterre, il dut entièrement son élévation à ses talens. Son père le mit en apprentissage, à l'âge de dix-huit ans, chez un marchand de charbon de terre, et ce fut sur les vaisseaux employés au transport de cette marchandise, que le jeune Cook apprit les premiers élémens de la navigation. La guerre

s'étant allumée en 1755, entre l'Angleterre et la France, il fut enlevé par la *presse*, et servit d'abord en qualité de simple matelot. Il devint assez rapidement *maître d'équipage*. Au siège de Québec, au Canada, il mérita un nouveau grade par un trait de courage et d'habileté. Arrivé, de grade en grade, à celui de capitaine en pied, il partit pour son premier voyage autour du monde avec MM. Banks et Solander, le 30 juillet 1768, et revint en 1771. Un an après il repartit avec M. Forster, et revint en 1775. La durée de son troisième et dernier voyage fut de quatre ans.

Esclavage de P. J. Dumont en Afrique.

VERS la fin d'octobre, ou dans les premiers jours de novembre 1782, P. J. Dumont était à bord du brick *le Lièvre*, en qualité de domestique de M. le comte de Montméry, chargé d'une mission particulière près la flotte qui observait alors Mahon. Le brick, battu par une tempête horrible, échoua sur les côtes d'Afrique, entre Oran et Alger. Soixante personnes furent englouties dans les flots; quatre-vingts parvinrent à terre.

En arrivant au rivage, ces quatre-vingts personnes furent assaillies par des *Koubals*, Africains féroces, de la pitié desquels il n'y

a rien à attendre. La plus grande partie des malheureux naufragés furent massacrés ; les Koubals en épargnèrent seulement trente, qu'ils attachèrent à la queue de leurs chevaux, pour les conduire à leurs habitations. Du nombre de ces trente infortunés se trouvait P. J. Dumont.

Les Koubals composent une nation barbare qui occupe une ligne fort étendue, depuis les confins du pays d'Oran jusqu'aux environs d'Alexandrie en Egypte, entre les Maures proprement dits qui bordent la mer, et les Arabes au midi de l'Afrique. Leur chef principal avait alors sa demeure sur la montagne Félix, et se nommait Osman. Tous les autres chefs ou scheiks des Koubals lui payaient un tribut annuel en argent, en cire, en miel, en dents d'éléphant, peaux, laines, plumes d'autruches, etc. Chacun de ces scheiks commande sur deux ou trois montagnes. Sur ces montagnes sont des *adouars* : on nomme ainsi des tentes qui renferment quarante à cinquante personnes. Une famille forme un adouar. Il n'y a de maisons parmi ces hordes de sauvages que le palais du grand scheik et son bague.

Aussitôt qu'on eut présenté les Français à Osman, il ordonna, en les injuriant, qu'ils fussent conduits au bague. C'est un bâtiment d'une longueur extraordinaire, et qui

ressemble parfaitement à une vaste écurie. Il peut contenir facilement deux mille cinq cents esclaves. Il est éclairé par un grand nombre de fenêtres, garnies de gros barreaux de fer très-serrés. Une foule de guérites assez grandes pour contenir quinze personnes sont construites sur la largeur des murs qui forment terrasse ; c'est là le poste des gardiens. Les esclaves sont liés deux à deux par une grosse chaîne qui tient à leur ceinture et à un de leurs pieds. On les met tout nus, sans chemise, avec un court jupon de laine, à la manière des Ecos-sais. La nuit, on attache leur chaîne par le milieu, avec un cadenas, à un piton enfoncé dans la muraille à trois pieds de hauteur. A deux heures du matin, ils vont au travail, traînant la chaîne, et ramassant trois épis de blé de Turquie, qu'on leur jette comme on le ferait à des chiens, pour déjeuner, dîner et souper. Les uns travaillent au jardin du cheik ; les autres sont employés à couper du bois, à défricher des montagnes, ou à tirer la charrue. Les moindres fautes sont punies d'une grêle de coups de bâton : le *bâche*, ou premier chef des gardiens a droit de vie et de mort sur les esclaves. Ceux-ci n'ont au reste aucune justice à espérer de leur tyran. P. J. Dumont en donne pour preuve le trait suivant.

Un prince de Maroc étant venu à la mon-

tagne Félix, pour faire ses recouvremens, Dumont, qui savait sa langue, fut envoyé vers lui par ses camarades, pour solliciter quelques secours. « Pourquoi as-tu renié la loi, lui dit d'abord le Maroquin, qui le prit pour un Arabe devenu chrétien?—Monseigneur, répondit Dumont, je ne suis point Arabe, je suis chrétien. — Quelle est ta nation? — La France. — Ah! tu es Français! *Français, sans foi, sans loi, malins et diables.* Ecoute : si tu veux renier ta religion et embrasser celle de Mahomet, je te conduirai dans mon pays et te ferai du bien. — Non, monseigneur, je suis homme et chrétien, je veux mourir au sein de ma religion. Celui qui renie sa loi n'en connaît aucune. » Le prince, se retournant alors vers un de ses officiers, dit à haute voix : « Il a raison; » et tirant cent sequins (mille francs) de sa poche : « Tiens, dit-il gracieusement, voilà pour toi et tes compagnons. »

Le *kail*, ou second gardien, ayant vu donner cet argent, voulut se le faire remettre, et se vengea du refus de Dumont par les plus mauvais traitemens. Tous les jours il exerçait sur lui quelque nouvelle cruauté. Un jour, l'esclave français n'y pouvant plus tenir, lui rendit coup pour coup, et le blessa grièvement à l'œil avec une pierre. Le *kail* le fit coucher à plat sur un mulet, les pieds

et les mains liés sous le ventre de l'animal ; et dans cet état le fit conduire au trot , jusqu'au palais du grand scheik , éloigné d'une demi-lieue. Lui-même suivait pour porter plainte.

Lorsqu'on fut arrivé devant le palais , on détacha Dumont , et on le jeta à terre comme une charge. Le kail étant monté faire son rapport, Osman parut au balcon , et demanda au Français pourquoi il avait maltraité le chef des gardiens. « Je te prie par la loi , lui dit Dumont , de me laisser parler : tu me trancheras la tête après , si tu le veux. — Allons , parle , chien , » répondit le cheik. Dumont remonta à l'origine de sa querelle avec le kail ; puis il ajouta que le prince de Maroc lui avait donné les cent sequins pour *la devotion à Mahomet* , dont , selon sa réplique , le kail s'embarrassait fort peu , pourvu que l'argent lui fût remis , ce qui était impossible , puisqu'alors Dumont l'avait déjà partagé avec ses compagnons d'infortune. « De quelle main as-tu lancé la pierre ? » reprit le cheik. « De la gauche , » répondit Dumont. Osman ordonna aussitôt qu'on lui attachât la *falague*. On appelle ainsi une courroie , qui , prenant le poignet en dessous , va saisir les troisième et quatrième doigts , afin de fixer la main étendue sur une table au moyen d'un tourniquet. L'autre main , également

étendue , est attachée à une poulie , à la hauteur de l'homme.

La main gauche de Dumont ainsi étendue sur une table , deux gardiens y frappèrent à coups de bâtons , jusqu'à ce qu'il plût au cheik de leur ordonner de cesser. Le supplice dura près de vingt minutes. La main de Dumont en sortit en lambeaux , dépouillée , écrasée.

Osman le fit détacher. « As-tu vu , dit-il ensuite au kail , comme j'ai châtié le chrétien ? » Le gardien témoigna sa satisfaction : « Quand à toi , lui dit cependant Osman , pour avoir préféré l'argent à la loi de Mahomet , tu seras pendu. » Et la chose fut faite à l'instant même.

Dumont n'eut d'autre remède pour guérir sa main gauche , que l'urine de ses camarades ; et pendant qu'il se soignait , il fallut encore qu'il tournât de la main droite une meule à repasser des outils , travail auquel il était incessamment excité à grands coups de bâton. Les Koubals ne donnent , en général , aucuns soins à leurs esclaves malades , blessés , ou devenus inutiles à force d'âge : ils les tuent à coups de fusils , ou les jettent aux bêtes féroces , qui les dévorent. Au moment du naufrage , Dumont avait reçu plusieurs blessures , et entre autres un coup de lance qui l'avait percé de part en part ; ce fut un Italien , aussi esclave , qui le guérit avec le

peu de moyens que lui présentaient les circonstances. Il ne cessa pas de travailler ; s'il en eût paru incapable , on se serait sur-le-champ défait de lui.

On sent bien que la nourriture donnée par les koubals aux esclaves, est insuffisante : ceux-ci cherchent à l'augmenter par des vols commis sur les terrains qu'ils traversent pour aller à leurs travaux. Ils choisissent le moment où leurs gardiens prient , ce qui arrive trois fois par jour , à deux heures du matin , à midi , et à quatre heures du soir. Dans les autres momens , les gardiens les battent pour empêcher le larcin ; mais , une fois fait et entré dans les rangs , ce larcin est bien acquis aux esclaves , et ne peut être réclamé par le propriétaire.

On ne trouve pas toujours l'occasion de ces larcins , et alors il faut souffrir la faim , ou se repaître de la première proie qui se présente. « Quelquefois, dit Dumont, si nous rencontrions en chemin une moitié d'ours ou de sanglier déchiré par les tigres ou les lions, nous demandions la permission d'achever leur rebut. *Oui, mange, chien de chrétien !* répondaient les Koubals. Alors nous nous disputons cet horrible partage. D'autres fois encore, nous étions tellement pressés par la soif, que plusieurs recueillaient leur urine,

ou celle des chevaux qui restait dans la trace de leurs pas. »

Après trente-quatre années environ de souffrances horribles , P. J. Dumont , passé du service d'Osman à celui du dey d'Alger , fut rendu à la liberté en 1816 , lors du bombardement d'Alger par lord Exmouth. Ce moment faillit être le dernier de sa vie. Les esclaves , à l'approche de la flotte anglaise , avaient été renfermés dans une immense caverne , au sommet de la montagne d'Alger , où ils étaient gardés par des Turcs. Quand le ministre du dey vit la flotte algérienne en proie aux flammes , il commanda qu'on abattit les têtes des malheureux captifs. Pour les tirer plus facilement de la caverne où ils auraient pu résister tous ensemble , on leur déclara qu'ils étaient libres. Tous voulurent sortir à la fois , ce qui fit que , s'embarrassant mutuellement , ils ne purent le faire qu'avec beaucoup de lenteur. De cette sorte , il n'y avait encore que quatre têtes de tombées , lorsque les Turcs , qui sont beaucoup moins féroces que les Arabes , députèrent un de leurs camarades au dey , pour lui faire des représentations. « Tu vois la ville en feu , dit le Turc au dey ; pourquoi massacrer les esclaves ? Les chrétiens vont te les demander ; comment les leur rendre ? » La réponse du dey fut favorable , et on la rapporta en toute

hâte ; quand elle parvint à la montagne , on y avait cependant déjà coupé trente - deux têtes. Les esclaves , instruits alors de ce qui s'était passé jusque là à l'entrée de la caverne , crurent qu'on leur tendait un nouveau piège , quand on leur dit qu'ils étaient réellement libres , et qu'il fallait qu'ils allas- sent joindre les vaisseaux anglais : on fut obligé d'employer la contrainte pour les faire sortir de la caverne.

P. J. Dumont échappa ainsi au dernier danger qu'il eut à courir en Afrique. De retour en France , il a été , par la protec- tion de Monsieur , frère du Roi , placé à l'hospice des incurables où il existe encore.

NOTICE

Sur le second voyage de Mungo-Park en Afrique , et sur sa mort.

CE fut dans le courant d'octobre 1804 , que le lord Camden , ministre des colonies , arrêta , avec Mungo-Park , son second voyage en Afrique. Les conditions en furent infini- ment avantageuses. Il fut alloué à l'illustre voyageur , un traitement considérable , et l'on convint de payer , à titre d'indemnité , une certaine somme à sa femme et à sa famille , s'il venait à mourir avant d'avoir terminé son entreprise , ou si l'on n'avait point de ses

nouvelles à un terme fixé. Il reçut le brevet de capitaine en Afrique, et l'autorisation de prendre avec lui de la garnison de Gorée, jusqu'à quarante-cinq hommes. Le secrétaire terminait la lettre officielle qu'il lui écrivit à ce sujet, par les instructions suivantes :

« Lorsque vous aurez fait à Gorée tous les préparatifs nécessaires à la réussite de l'expédition, vous vous rendrez à la rivière de Gambie; et de là vous traverserez le Sénégal, pour vous rendre, par la route qui vous paraîtra la plus convenable, sur les bords du Niger.

Le grand but de votre voyage sera de suivre le cours de cette rivière, aussi loin que vous le pourrez, d'établir des communications et des liaisons avec différentes nations sur ses bords; d'obtenir à leur égard toutes les connaissances locales que vous pourrez vous procurer, etc., etc.

Vous serez libre alors de revenir sur vos pas, par le chemin que vous croirez le plus sûr, soit en prenant une nouvelle direction dans l'intérieur, vers l'océan Atlantique, soit en marchant sur le Caire, par la route qui conduit à Tripoli. »

Mungo-Park partit de Portsmouth, sur le vaisseau de transport *le Croissant*, le 30 janvier 1805. Il emmenait avec lui, indépendamment d'un petit nombre de constructeurs

de barques, et d'ouvriers, deux jeunes gens fort instruits et de la plus grande espérance, M. Alexandre Anderson, qui aurait sous lui la principale autorité, et M. Georges Scott, employé comme dessinateur. Il arriva à Gorée le 28 mars. Il y prit entre autres trente-cinq soldats commandés par un lieutenant d'artillerie, nommé Martyn.

Le 26 avril il écrivait de Kayec, sur la rivière de Gambie. L'époque n'était pas favorable pour l'expédition : Park avait à redouter dans son voyage l'arrivée prochaine des grandes pluies du tropique et les ouragans qui les suivent et les précèdent toujours. Il n'en résolut pas moins de se porter en avant. Le 27 il partit de Kayec ; il avait augmenté sa petite troupe d'un prêtre Mandingue, appelé Isaac, qui étant accoutumé aux longues courses dans l'intérieur du pays, devait servir de guide à la caravane.

Il atteignit le Niger, le 19 août, à Bambakoa, lieu où ce fleuve commence à être navigable. La saison des pluies, déjà fort avancée alors avait produit le plus triste effet sur sa troupe. D'environ quarante Européens qui la composaient, lorsqu'elle avait quitté la Gambie, il n'en restait plus que onze vivans ; et les principaux d'entre eux, c'est-à-dire Park, M. Anderson, M. Scott et le lieutenant Martyn, étaient même plus ou

moins atteints par la maladie. M. Scott, particulièrement souffrait à un tel point, qu'il avait été obligé de rester en arrière, et qu'il mourut peu de temps après, sans être parvenu jusqu'au Niger.

Arrivé à Sansanding, lieu un peu au-dessous de Ségo, capitale du Bambara, M. Park construisit, des débris de deux canots, une barque à fond plat, à laquelle il donna le titre imposant du schooner de sa majesté, *le Joliba*. C'est avec ce faible bâtiment avarié, mal équipé, et peu garni de monde, qu'il allait essayer d'aller par le Niger jusqu'aux bords de la mer Atlantique, en parcourant pour cela un espace de plus de mille lieues, à travers des nations sauvages et des dangers nautiques de toute espèce.

Il s'embarqua le 19 de novembre pour ce périlleux voyage, n'ayant plus d'Européens avec lui que le lieutenant Martyn et trois soldats, dont l'un était dans un état d'aliénation mentale. Le reste de l'équipage se composait de quelques esclaves nègres et d'un guide ou interprète nommé Amadi-Fatouma, qui avait remplacé Isaac. C'est ce nouveau guide que nous allons suivre dans le récit de la mort de Mungo-Park.

Ils avaient déjà été obligés de combattre plusieurs fois, depuis leur embarquement,

et s'étaient vus, dans une rencontre, attaqués par soixante canots à la fois. « Entrés dans le pays de Haoussa, dit Amadi-Fatouma, j'adressai la parole en ces termes à M. Park : J'ai consenti à vous conduire dans ce royaume. J'ai rempli envers vous mes engagements ; je vais donc vous quitter ici, et m'en retourner.

Le lendemain, M. Park poursuivit sa route, et je couchai au village d'Yaour. Le lendemain matin, j'allai rendre mes devoirs au roi. En entrant dans sa demeure, je vis arriver deux hommes à cheval, envoyés par le chef d'Yaour ; ils dirent au roi : « Le chef d'Yaour nous envoie vers vous, pour vous apprendre que les hommes blancs se sont remis en route, sans rien donner pour vous ni pour lui, quoiqu'ils le pussent facilement, car ils ont abondance de toutes choses. Cet Amadi-Fatouma, que vous voyez maintenant devant vous, est un méchant homme, et il s'est aussi moqué de vous. » On me mit aux fers, et le lendemain, de très-bonne heure, le roi envoya une armée au village de *Boussa*, situé sur le bord de la rivière. Cette armée prit poste à l'ouverture d'un rocher qui domine sur toute la largeur de la rivière ; c'était s'emparer du seul passage que le lieu offrit à M. Park. Aussitôt qu'il parut, on lui lança des flèches, des pierres et des piques.

M. Park se défendit long-temps : ses gens essayèrent vainement de faire remonter le canot contre le courant. Deux esclaves avaient déjà été tués à la poupe. M. Park prit la main d'un des hommes blancs , et se jeta dans l'eau. M. Martyn suivit son exemple , et ne fut pas plus heureux que lui : ils se noyèrent tous quatre dans le fleuve , en tâchant de se sauver. Le seul esclave qui resta dans la barque , dit alors aux naturels qui continuaient à faire pleuvoir une grêle de pierres et de flèches : « Ne tirez plus maintenant ; vous voyez qu'il n'y a plus rien dans le canot , et qu'il n'y reste d'hommes que moi seul : arrêtez-vous donc , prenez-moi ainsi que le canot ; mais ne me tuez pas. » Ils cessèrent en effet , et s'emparèrent du canot et de l'homme , dont ils firent présent au roi.

Je fus aux fers pendant trois mois , continue Amadi-Fatouma ; le roi me mit ensuite en liberté , et me donna même une femme esclave. J'allai aussitôt trouver l'esclave qui avait été pris dans le canot ; et ce fut lui qui me donna , sur la mort de M. Park , les détails que je viens de rapporter. »

Quelle fin ! quel prix de tant de fatigues et de courage ! M. Mungo-Park était , sous tous les rapports , digne d'une meilleure des-

tinée. Il était bon fils, bon époux, bon père, bon citoyen et bon ami. Elevé pour professer la médecine, il fut d'abord chirurgien au service de la compagnie des Indes orientales, comme nous l'avons vu dans le premier volume de cet ouvrage; ce fut l'association africaine qui lui fit faire son premier voyage de découvertes et d'observations en Afrique. Il avait sollicité cette mission périlleuse comme une faveur signalée. Voyager était une passion pour lui; il paraît cependant qu'il montra quelque inquiétude dans les premiers momens où le gouvernement anglais lui proposa son second voyage; mais cette inquiétude se dissipa promptement, et fit place à la plus vive impatience. La nature l'avait, au reste, constitué de manière à pouvoir résister facilement aux chagrins et aux fatigues des grandes entreprises qu'il a faites. Son tempérament était robuste et actif, et son corps, bien proportionné dans toutes ses parties, ne s'élevait à guère moins de six pieds.

Naufrage de la Méduse.

Nous avons, dans le titre de ce livre, promis à nos lecteurs, après les deux morceaux précédens, un récit abrégé du naufrage de la frégate *la Méduse* : nous allons le leur

donner. Ce récit semble en effet devoir nécessairement faire partie de notre ouvrage, consacré à retracer les événemens les plus extraordinaires des découvertes et des voyages sur mer. Quelle situation que celle où se trouvèrent pendant treize jours une partie des naufragés de la frégate, sur le radeau où ils s'étaient retirés ! en fut-il jamais une plus triste, plus désespérée, plus horrible ? Mungo-Park a péri victime de la barbarie des Africains ; mais sa mort a suivi de près le moment où il a pu la regarder comme presque inévitable : Dumont a souffert bien des atrocités dans sa captivité ; mais la soumission pouvoit lui épargner une partie de ces tourmens, et mille exemples d'esclaves rachetés, et l'idée surtout qu'on ferait probablement des recherches pour savoir ce qu'était devenu l'officier porteur d'ordres, que la mer avait jeté, en même temps que lui, sur les côtes d'Afrique, devaient ranimer de temps en temps l'espérance dans son cœur : entre le ciel et l'eau, absolument sans vivres, après avoir usé des plus épouvantables ressources qu'il soit possible d'imaginer, que restait-il à attendre aux naufragés de la Méduse, quand ils furent abordés par un bâtiment qui d'abord eut l'air de ne s'être montré de loin à leurs regards, que pour les replonger ensuite, par sa disparition, dans un désespoir plus affreux en-

core que celui qu'ils éprouvaient auparavant!!!

Ce fut le 2 juillet 1816, à trois heures du soir, que la frégate *la Méduse*, portant au Sénégal le gouverneur nommé par le Roi, fit naufrage à vingt lieues du Cap Blanc. Elle avait à bord six chaloupes et canots qui sauvèrent une partie de l'équipage et des passagers. Nous ne nous occuperons que des cent cinquante hommes qui furent placés sur un radeau construit à la hâte ; et nous servant, pour plus d'exactitude et d'intérêt, du récit de l'un d'eux, nous les prendrons au moment où les embarcations qui devaient remorquer le radeau jusqu'à la terre éloignée de quinze lieues, eurent été forcées de le livrer à lui-même.

« Nous ne demeurâmes convaincus que nous étions entièrement abandonnés, dit notre naufragé, que lorsque les embarcations furent presque hors de notre vue. La consternation fut extrême ; tout ce qu'ont de terrible la soif et la faim se retraça à nos imaginations, et nous avions encore à combattre un élément perfide qui déjà recouvrait la moitié de nos corps. Tous les marins et soldats se livrèrent au désespoir : ce fut avec beaucoup de peine que nous parvînmes à les calmer.

Nous étions partis sans avoir pris aucune nourriture ; la faim commençait à se faire sentir impérieusement : un peu de biscuit

mêlé avec un peu de vin , forma notre premier repas , et le meilleur que nous fîmes pendant notre séjour sur le radeau. Un ordre par numéros fut établi pour la distribution de nos misérables vivres (il n'y avait à bord qu'une vingtaine de livres de biscuit qui avait été mouillé par l'eau de la mer , et deux ou trois barriques de vin). Dès le premier jour le biscuit fut épuisé ; la journée se passa assez tranquillement.

Le soir , nos cœurs et nos vœux , par un sentiment naturel aux infortunés , se portèrent vers le Ciel ; nous l'invoquâmes avec ferveur , et nous recueillîmes de notre prière l'avantage d'espérer en notre salut.

Nous conservions toujours la pensée que la division des chaloupes ne tarderait pas à venir à notre secours. La nuit arriva sans que notre espérance fût remplie ; le vent fraîchit ; la mer grossit considérablement. Quelle nuit affreuse !

Pendant cette nuit , un grand nombre de nos passagers , qui n'avaient pas le pied marin , tombaient les uns sur les autres ; enfin , après dix heures des souffrances les plus cruelles , le jour arriva. Quel spectacle s'offrit à nos regards ! Dix ou douze malheureux , ayant les extrémités inférieures engagées dans les séparations que laissaient entre elles les pièces du radeau , n'avaient pu se dégager ,

et y avaient perdu la vie. Plusieurs autres avaient été enlevés du radeau par la violence de la mer, en sorte qu'au matin nous étions déjà vingt de moins.

Nous déplorâmes la perte de nos malheureux compagnons ; mais nous ne présumions pas, dans le moment, la scène terrible qui devait avoir lieu la nuit suivante. L'espoir de revoir, dans le courant de la journée, les embarcations, soutint notre courage ; mais, comme il fut trompé, le découragement s'ensuivit, et dès-lors l'esprit séditieux se manifesta par des cris de fureur.

La nuit survint : le ciel se couvrit de nuages épais ; la mer fut encore plus terrible que la nuit précédente ; et les hommes, dans l'impuissance de se tenir ou sur l'avant ou sur l'arrière, se réunissaient au centre, partie la plus solide du radeau. Ceux qui ne purent gagner le centre périrent presque tous ; le rapprochement des hommes y était tel, que quelques-uns furent tués par le poids de leurs camarades qui tombaient sur eux à chaque instant.

Les soldats et les matelots, se regardant comme perdus, se mirent à boire jusqu'à perdre la raison. Dans cet état, ils portèrent le délire jusqu'à manifester l'intention de se défaire de leurs chefs, et de détruire le radeau, en coupant les amarrages qui en unis-

saient les différentes parties. Un d'eux s'avança , armé d'une hache , pour exécuter ce dessein ; il commençait déjà à frapper sur les liens : ce fut le signal de la révolte. Les officiers avancèrent sur le devant pour retenir ces insensés ; celui qui était armé de la hache , dont il osa menacer , fut tué d'un coup de sabre. Beaucoup de sous-officiers et quelques passagers se réunirent à nous pour la conservation du radeau. Les révoltés tirèrent leurs sabres , et ceux qui n'en avaient point s'armèrent de couteaux. Nous nous mîmes en défense , et le combat allait commencer. Un des rebelles leva le fer sur un officier ; il tomba à l'instant percé de coups. Cette fermeté parut imposer un moment aux séditeux ; mais ils se serrèrent les uns contre les autres , et se retirèrent sur l'arrière pour exécuter leur plan. Un d'eux , feignant de se reposer , coupait déjà avec un couteau les amarrages. Avertis par un domestique , nous nous élancions sur lui ; un soldat veut le défendre , menace un officier de son couteau , et en voulant le frapper , n'atteint que son habit : l'officier se retourne , terrasse son adversaire , et le précipite à la mer , ainsi que son camarade.

Bientôt le combat devint général ; le mât se brisa , et peu s'en fallut qu'en tombant il ne cassât la cuisse au capitaine Dupont , qui tomba

sans connaissance. Il fut saisi par les soldats , qui le jetèrent à la mer. Nous nous en aperçûmes et le sauvâmes ; nous le déposâmes sur une barrique , d'où il fut arraché par les séditeux , qui voulurent lui crever les yeux avec un canif. Excités par tant de cruautés , nous ne gardâmes plus de ménagement , et nous les chargeâmes avec furie. Nous traversâmes , le sabre à la main , les lignes que formaient les militaires , et plusieurs payèrent de leur vie un instant d'égarement. Les passagers nous secondèrent. Après un second choc , la furie des rebelles s'apaisa tout à coup , et fit place à la plus insigne lâcheté : plusieurs se jetèrent à nos genoux , et nous demandèrent un pardon qui leur fut à l'instant accordé.

Nous crûmes l'ordre rétabli , et nous revînmes à notre poste au centre du radeau. Il était à peu près minuit ; nous conservâmes nos armes. Après une heure d'une apparente tranquillité , les soldats se soulevèrent de nouveau. Leur esprit était entièrement aliéné ; mais comme ils jouissaient encore de leurs forces physiques , et que d'ailleurs ils étaient armés , il fallut de nouveau se mettre en défense. Ils nous attaquèrent : nous les chargeâmes à notre tour ; et bientôt le radeau fut jonché de leurs cadavres. Ceux de nos adversaires qui n'avaient point d'armes , cher-

chaient à nous déchirer avec leurs dents : plusieurs de nous furent cruellement mordus ; je le fus moi-même aux jambes et à l'épaule. Nous n'étions pas plus de douze ou quinze pour résister à tous ces furieux ; mais notre union fit notre force.

Le jour vint enfin éclairer cette scène d'horreur : un grand nombre de ces insensés s'étaient précipités à la mer. Au matin , nous trouvâmes que soixante ou soixante - cinq hommes avaient péri pendant la nuit ; un quart s'était noyé de désespoir. Nous n'avions perdu que deux des nôtres , et pas un seul officier.

Un nouveau malheur nous fut révélé à la naissance du jour. Les rebelles , pendant le tumulte , avaient jeté à la mer deux barriques de vin , et les deux seules pièces à eau qu'il y eût sur le radeau. Il ne restait en tout qu'une seule pièce de vin : nous étions encore soixante-sept hommes ; il fallut se mettre à la demi-ration. Ce fut un nouveau sujet de murmures au moment de la distribution. Les choses en vinrent au point qu'il fallut recourir à un moyen extrême pour soutenir notre malheureuse existence. Je frémis d'horreur en me voyant obligé de retracer celui que nous mêmes en usage ; je sens ma plume s'échapper de ma main ; un froid mortel glace tous mes membres , et mes cheveux

se hérissent sur mon front. Grand Dieu ! oserons-nous encore élever vers vous nos mains teintes du sang de nos semblables ! Votre clémence est infinie , et votre cœur paternel a déjà accordé à notre repentir le pardon d'un crime qui ne fut pas celui de notre volonté , mais de la nécessité la plus impérieuse ! Ceux que la mort avait épargnés dans la nuit désastreuse que je viens de décrire , se précipitèrent avidement sur les cadavres dont le radeau était couvert , les coupèrent par tranches , et quelques-uns même les dévorèrent à l'instant ! Cependant un grand nombre de nous refusèrent d'y toucher ; mais à la fin , cédant à un besoin plus pressant encore que la voix de l'humanité , nous ne vîmes dans cet affreux repas qu'un moyen déplorable de conservation !!!.....

..... Trois jours se passèrent dans des angoisses inexprimables ; nous méprisions tellement la vie , que plusieurs d'entre nous ne craignirent pas de se baigner à la vue des requins qui entouraient notre radeau. Nous étions convaincus qu'il ne restait dans notre barrique que douze ou quinze bouteilles de vin ; nous commençons à éprouver un dégoût invincible pour les chairs qui nous avaient nourris jusque-là.

Le 17 au matin , le capitaine Dupont , jetant ses regards sur l'horizon , aperçut un

navire et nous l'annonça par un cri de joie : nous reconnûmes que c'était un brick ; mais il était à une très-grande distance. Nous ne pouvions distinguer que les extrémités de ses mâts. La vue de ce bâtiment répandit parmi nous une joie difficile à dépeindre. Cependant des craintes vinrent se mêler à nos espérances ; nous commençons à nous apercevoir que notre radeau ayant fort peu d'élévation au-dessus de l'eau , il était impossible de le distinguer d'aussi loin. Nous fîmes alors notre possible pour nous faire remarquer ; nous redressâmes des cercles de barriques , aux extrémités desquels nous fixâmes des mouchoirs de différentes couleurs. Malheureusement , malgré tous ces signaux , le brick disparut. Du délire de la joie nous passâmes à celui de l'abattement et de la douleur. En mon particulier , j'enviais le sort de ceux que j'avais vus périr à mes côtés. Je proposai alors de tracer un abrégé de nos aventures , d'écrire tous nos noms au bas de notre récit , et de le fixer à la partie supérieure du mât , dans l'espérance qu'il parviendrait au gouvernement et à nos familles.* Deux heures après , le maître canonnier de la frégate pousse un grand cri. La joie était peinte sur son visage ; ses bras étaient étendus vers la mer ; il respirait à peine , et tout ce qu'il put dire , ce fut : *Nous sommes sauvés ! voilà le brick*

qui est sur nous ! Il était en effet tout au plus à un tiers de lieue , ayant toute voile dehors , et gouvernant à venir nous passer extrêmement près. Des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux. Chacun se saisit de mouchoirs ou de différentes pièces de linge pour faire des signaux au brick qui s'approchait rapidement. Notre joie fut au comble , lorsque nous aperçûmes au haut de son mât de misaine un grand pavillon blanc ; nous nous écriâmes : C'est donc à des Français que nous allons devoir notre salut !

L'Argus n'était déjà plus qu'à deux portées de fusil. L'équipage rangé sur le bastingage nous annonçait , en agitant les mains et les chapeaux , le plaisir qu'il ressentait de venir au secours de ses malheureux compatriotes. En peu de temps nous nous trouvâmes tous à bord de l'*Argus*. Qu'on se figure quinze infortunés (c'était tout ce qui restait de cent cinquante hommes qui avaient cherché un refuge sur le radeau) ; qu'on se figure quinze infortunés presque nus , le corps et le visage flétris de coups de soleil. Dix de ces quinze pouvaient à peine se mouvoir ; l'épiderme de tous leurs membres était enlevé. Nos yeux caves et presque farouches , nos longues barbes nous donnaient encore un air plus hideux.

Nous trouvâmes à bord du brick de fort bon bouillon qu'on avait préparé dès qu'on

nous avait aperçus ; on y mêla d'excellent vin : on releva ainsi nos forces prêtes à s'éteindre. On nous prodigua les soins les plus attentifs et les plus généreux ; nos blessures furent pansées , et le lendemain plusieurs des plus malades commencèrent à se soulever , et purent même faire quelques pas. »

En terminant cette relation inscrite dans l'un de nos meilleurs journaux , *M. Savigny*, chirurgien , demandait à faire connaître les noms des ses compagnons d'infortune ; les voici : *MM. Dupont*, *L'Heureux*, *Lozac*, *Clairét*, officiers de troupes ; *Corréard*, ingénieur pour le Cap Vert ; *Griffon du Bellay*, secrétaire du gouverneur ; *Coudin*, élève de première classe ; *Savigny*, second chirurgien de la frégate ; un sergent-major ; *Tourtade*, maître canonnier ; *Lavilette*, passager pour le Cap Vert ; *Coste*, matelot ; *Thomas*, pilotin ; *François*, infirmier ; et *Jean Charles*, soldat.

*Famine à bord d'un vaisseau voyageant
sur la mer du Nord.*

DANS des temps moins nouveaux , mais qui ne sont pas non plus très-reculés , l'équipage d'un autre bâtiment éprouva un sort à peu près aussi affreux que le fut , de nos jours , celui des marins qui montaient la *Méduse*. On trouve le tableau de ce mal-

heur dans les papiers anglais de l'année 1766.

« En 1763, y est-il dit, le brigantin *la Peggy*, chargé pour le compte de quelques négocians de New-Yorck, et commandé par David Harrison, fit voile pour les îles Açores. Il arriva heureusement à Fayal, l'une d'elles: après y avoir déchargé ses marchandises, il prit en retour du vin et des eaux-de-vie. Le 24 octobre de la même année, il en partit pour retourner à New-Yorck.

Dès le 29, le vent, qui avait été favorable depuis le départ d'Harrison, changea tout à coup. De violentes tempêtes qui se succédèrent presque sans interruption dans tout le courant de novembre, endommagèrent beaucoup le vaisseau. Malgré les efforts de l'équipage et toute l'expérience du capitaine, les mâts furent renversés, et toutes les voiles déchirées à l'exception d'une seule; pour comble d'infortune, on découvrit plusieurs voies d'eau à fond de cale.

Au commencement de décembre, les vents s'apaisèrent un peu; mais le vaisseau était écarté de sa route, il était sans agrès, sans voiles et sans mâts; devenu le jouet des flots, reculant et avançant sans cesse, il ne pouvait être gouverné. Cependant ce n'était que le moindre mal; un plus effrayant encore se manifesta bientôt. Par la vérification qui fut faite des vivres, ils se trouvèrent

presque totalement épuisés. Dans une situation aussi déplorable, l'équipage n'attendait de secours que du hasard. Quelques jours après on découvrit, dès le matin, deux vaisseaux qui donnèrent quelques lueurs d'espérance au malheureux équipage de *la Peggy*; mais l'agitation de la mer ne permit pas au capitaine Harrison de s'approcher de ces vaisseaux. Les matelots, dont cette circonstance sembla augmenter encore la rage, se jetèrent alors sur le vin et sur les eaux-de-vie de la cargaison. Ils abandonnèrent au capitaine deux petites mesures d'eau, de quatre pintes chacune; c'était l'unique reste de la provision. L'ivresse les garantit pendant quelques jours des atteintes de la faim; mais ils semblaient réservés à tout ce que les raffinemens de la barbarie la mieux calculée pourrait faire endurer à des hommes. Le quatrième jour après le pillage, le mousse sentinelle aperçut un vaisseau qui s'avancait à pleines voiles. On s'empressa de lui faire des signaux de détresse; et ce fut une grande joie dans tout l'équipage de voir qu'il y répondait. La mer assez calme permit aux deux vaisseaux de s'approcher. Le tableau énergique du malheur des marins qui montaient *la Peggy*, parut toucher beaucoup. On promit une certaine quantité de biscuit; mais on ne la donna point sur-le-champ. Le capitaine s'excusa

de ce retard sur une observation nautique qu'il avait commencée et qu'il voulait finir. Quelque peu raisonnable, quelque révoltant même que fût un pareil motif dans une telle circonstance, les malheureux affamés de *la Peggy* furent obligés d'y souscrire. Le délai allait expirer, lorsqu'à leur grand regret, le capitaine de ce vaisseau eut la cruauté de remettre à la voile sans tenir sa parole. On ne saurait trouver d'expressions pour peindre le désespoir et la consternation qui s'emparèrent alors des matelots. Furieux, ils se jetèrent sur ce qu'ils avaient épargné jusqu'à ce moment. Les seuls animaux qui restaient à bord, étaient une paire de pigeons et un chat; ils furent dévorés dans l'instant. Toute la grâce que l'on fit au capitaine, en considération de son grade, fut de lui donner la tête du chat. Il assura depuis, dans sa déposition, que ce mets, pour lequel il aurait eu la plus grande répugnance en toute autre occasion, lui parut dans le moment le morceau le plus friand et le plus délicat. Les huiles, les chandelles, les cuirs servirent encore d'alimens à ces malheureux; mais, cette dernière ressource épuisée, on ne sut plus à quel moyen avoir recours pour prolonger son existence. Le capitaine Harrison depuis quelque temps ne sortait point de sa chambre; une goutte cruelle le retenait au

lit. Le 13 janvier, vers dix heures du matin, tous les matelots se rendirent auprès de lui : le contre-maitre était à la tête ; il porta la parole, et après avoir fait au capitaine la peinture affreuse de la situation déplorable où ils étaient réduits, il lui déclara qu'il était nécessaire d'en sacrifier un pour sauver les autres ; que leur parti était pris irrévocablement, et que le sort allait marquer la victime. Le capitaine, humain et sensible, ne put entendre un discours aussi horrible sans frémir ; il leur représenta qu'ils devaient tous se regarder comme frères ; que cette infâme nourriture ne pouvait prolonger leur vie que de quelques jours, et qu'il leur défendait, par toute son autorité, de se porter à ce crime atroce. Ce langage ne pouvait obtenir aucun succès : le désespoir produisait la révolte. Tous répondirent à la fois au capitaine qu'il leur était indifférent qu'il approuvât ou non leur résolution ; que ce n'était point par déférence qu'ils étaient venus lui en faire part ; qu'ils ne le prévenaient que parce qu'il devait lui-même courir les risques du sort. Ils ajoutèrent que, dans l'infortune générale, tout commandement, toute distinction cessaient. Ils le quittèrent après ces mots, et montèrent sur le pont, où ils se mirent aussitôt à tirer au sort. Un nègre, qui appartenait au capitaine Harrison, fut

la victime désignée. Il y a tout sujet de croire que le sort n'avait été consulté que pour la forme, et que le malheureux noir était pros- crit dès le moment même où les matelots avaient pris leur résolution. Il fut immolé sur-le-champ. Un d'eux, pressé par la faim, en arracha le foie, et le dévora, sans avoir la patience de le faire griller. Quelques instans après, il en tomba malade, et il mourut le lendemain avec tous les symptômes de la rage. Quelques-uns de ses camarades proposèrent de le conserver pour le manger après le nègre; mais le plus grand nombre rejeta cet avis, sans doute par la crainte du mal qui l'avait emporté. Ils lui firent définitivement des funérailles de mer, en le jetant dans les flots. Le capitaine, dans les intervalles de sa goutte, n'était pas plus exempt que le reste de l'équipage des atteintes de la faim; mais il résista à toutes les instances que les matelots lui firent de partager leur horrible repas: il se contentait de l'eau qui lui avait été cédée, et dans laquelle il mêlait un peu de liqueur; ce fut la seule nourriture qu'il prit dans tout ce temps de détresse. Le corps du nègre, partagé et mangé avec la plus grande économie, dura jusqu'au 26 janvier. Le 29, la troupe affamée délibéra de choisir une seconde victime. Elle alla encore en prévenir M. Har-

raison , qui parut y consentir , de crainte que les matelots irrités ne consultassent le sort sans lui. Ils le laissèrent le maître de le faire prononcer dans la forme qu'il jugerait à propos. Le capitaine ranima ses forces , et fit écrire sur de petits billets le nom de chaque homme existant alors dans le brigantin. Les ayant ensuite pliés , il les mit dans un chapeau , qu'il balotta quelque temps. Pendant ces préparatifs effrayans , l'équipage resta dans le silence , tous l'œil fixe et la bouche béante ; la terreur était empreinte sur chaque visage. Celui qui porta la main dans le chapeau pour en tirer le billet fatal , ne le fit qu'en tremblant ; il le remit au capitaine , qui l'ouvrit et lut tout haut le nom de *David Flat*. Le malheureux que le sort avait désigné , parut se soumettre tout à coup : « Mes amis , dit-il à ses compagnons , la seule grâce que j'aie à vous demander , c'est de ne me pas faire souffrir ; dépêchez-moi aussi promptement que le nègre. » Se tournant ensuite vers celui qui avait fait cette première exécution : « C'est toi que je choisis , ajouta-t-il , pour me porter le coup mortel. » Il demanda encore une heure pour se préparer à la mort. Ses compagnons ne lui répondirent que par des larmes. Cependant la pitié et les représentations du capitaine combattirent la faim des plus insen-

sibles : ils résolurent unanimement de retarder le sacrifice jusqu'au lendemain onze heures du matin. L'infortuné *Flat* ne reçut qu'une faible consolation d'un si court délai. La certitude de mourir le lendemain fit une impression si profonde sur son esprit, que son corps, qui avait résisté depuis un mois à la privation de presque toute nourriture, succomba promptement ; il fut saisi d'une fièvre violente. Son état devint même si grave par les transports qui l'agitaient, que quelques matelots proposaient de le tuer sur-le-champ, pour mettre fin à ses souffrances. Mais la résolution qui avait été prise d'attendre jusqu'au lendemain matin, prévalut à la pluralité des voix. Le 30 janvier, à dix heures du matin, on avait déjà allumé un grand feu pour cuire les membres de la victime, lorsqu'on aperçut dans l'éloignement un vaisseau qu'un vent favorable poussait vers *la Peggy* : c'était *la Suzanne*, qui venait de la Virginie, et faisait voile pour Londres. Le capitaine ne put retenir ses larmes au tableau touchant des malheurs de l'équipage affamé ; il lui fit porter les secours les plus prompts en alimens et en agrès, et le prit sous sa conserve pour le conduire à Londres. L'éloignement des côtes de la Nouvelle Yorck, et la proximité de celles d'Angleterre, joints au mauvais état du brigantin,

déterminèrent les deux capitaines à préférer ce dernier parti. La traversée fut heureuse ; il ne mourut que deux matelots : tous les autres reprirent peu à peu leurs forces ; Flat même recouvra la santé , après avoir été si près de la mort.

Naufrage sur les côtes de la Floride.

LES dimensions de notre ouvrage nous laissant encore de la place , nous l'emploierons à suivre un moment le capitaine Viand , errant sur les côtes de la Floride , après un naufrage. Les détails de cette marche incertaine et pénible sont du plus grand intérêt , et présentent des circonstances terribles , qui ne feront pas sur l'esprit de nos lecteurs une impression moins forte que celle qu'a dû leur faire éprouver la lecture des articles précédens.

M. Viand partit de la rade de Saint-Louis, île Saint-Domingue , le 2 janvier 1766. Il était , en qualité de simple commerçant , à bord du brigantin *le Tigre* , qui portait encore son capitaine , sa femme et son fils , le second du capitaine , neuf matelots , un nommé Desclau , colon de l'île Saint-Domingue , et un nègre appartenant à M. Viand.

On faisait voile pour la Louisiane. On se

perdit par la mauvaise manœuvre du capitaine, et le brigantin échoua le 16 février à la vue de quelques îles qui bordent à une certaine distance la côte de la Floride. Tous ceux qu'il avait à bord parvinrent cependant à gagner une de ces îles, où, au bout de quelques jours, ils virent arriver un sauvage de Saint-Marc des Apalaches. Cet homme, sur la promesse d'une forte récompense, se chargea de les conduire, d'îles en îles, jusqu'à la terre ferme. Il se mit en effet à les convoier les uns après les autres dans sa pirogue, qui ne pouvait les contenir tous à la fois; mais ses intentions étaient perfides : après les avoir amusés pendant quelque temps, en les tenant séparés les uns des autres, il finit par massacrer le plus grand nombre d'entre eux. Pour M. Lacouture, sa femme, son fils âgé de quinze ans, M. Desclau, le capitaine Viand et son nègre, il les abandonna dans une île.

« Nous voilà donc, dit à cet endroit M. Viand, que nous laisserons parler désormais, pour plus d'intérêt; nous voilà donc seuls dans une île déserte, sans secours, sans alimens, sans armes, sans moyens pour nous en procurer. Nous n'avions que les vêtemens qui étaient sur notre corps, et nos couvertures. Nos fusils, nos effets, étaient dans la pi-

rogue ; nos épées mêmes , que nous emportions ordinairement avec nous , y étaient restées ce jour-là. Toutes nos armes offensives consistaient dans un mauvais couteau qui se trouva par hasard dans ma poche , et j'étais le seul de la troupe qui en eût un. L'île ne produisait aucune racine , aucun fruit que nous pussions manger ; la mer n'y jetait aucun coquillage. Quelle situation affreuse ! Quelle espérance nous restait-il ? Et comment se soutenir par le courage , avec tant de raisons pour le perdre ?

Dès que le jour commença à paraître , nous ramassâmes nos couvertures , qui étaient l'unique bien qui nous restât , et nous nous rendîmes sur le rivage , dans l'espérance incertaine d'y trouver quelques huîtres pour soulager notre faim. Nos recherches furent inutiles ; nous marchâmes pendant près de deux heures , sans apercevoir le moindre aliment , ni même une goutte d'eau potable.

Nous arrivâmes enfin au bout de cette île stérile ; de là , nous en découvrîmes une autre , qui n'était séparée de celle où nous étions que par un trajet d'eau d'un demi-quart de lieue. Nous y avions passé un jour et une nuit avec le sauvage. Je me rappelai que nous y avions trouvé d'excellens coquillages et de la bonne eau. Combien nous regrettâmes de n'avoir pas été plutôt abandonnés sur celle-

là ! Nous y aurions du moins vécu. Cette réflexion ajoutait à notre douleur. Nous nous assîmes sur le sable, en contemplant d'un œil avide cette île désirée, et en gémissant de la stérilité de la nôtre.

Après nous être reposés quelque temps, nous sentant pressés par la faim, nous délibérâmes s'il fallait hasarder de traverser le bras de mer qui séparait les deux îles : nous devions nous attendre à mourir si nous ne le tentions pas. Personne n'hésita ; mais lorsque nous allions l'entreprendre, nous fûmes arrêtés par une réflexion qui ne s'était pas encore présentée. Nous avions avec nous madame Lacouture et son fils ; comment pourraient-ils nous suivre ? Ce passage n'étonnait pas les hommes accoutumés à l'eau ; mais comment une femme et un enfant l'entreprendraient-ils sans dangers ? Nous voyions déjà M. Lacouture inquiet, mesurant des yeux le canal, et songeant aux moyens de conduire sûrement deux personnes qui lui étaient si chères. L'humanité ne nous permettait pas de les laisser derrière nous. Nous offrîmes de nous relayer successivement pour leur donner la main à tous les deux, tandis que mon nègre qui était le plus petit de la troupe, marcherait devant, sonderait le terrain, et nous avertirait des endroits où il ne serait pas uni.

Je pris la main de madame Lacouture ; M. Desclau prit celle du jeune homme : le mari fit deux paquets de nos couvertures et d'une partie de nos habits que nous quittâmes, en chargea un sur la tête de mon nègre, garda l'autre, et nous nous mîmes en route. Heureusement le fond était assez solide et assez égal ; l'eau dans sa plus grande profondeur, ne nous allait que jusqu'à l'estomac. Nous marchâmes avec lenteur, et nous arrivâmes à l'autre bord. Madame Lacouture, pendant cette traversée pénible, montra un courage et une vigueur qui me surprirent.

Parvenus enfin à cette île où nous espérions trouver des alimens, nous éprouvâmes une autre incommodité qui pensa nous être funeste. Nous avions passé une heure et demie dans l'eau : le froid nous saisit aussitôt que nous en fûmes sortis ; il nous était cependant impossible de faire du feu pour nous sécher et pour nous réchauffer, car nous n'avions aucun instrument pour cela. Il n'y avait pas une seule pierre dans cette île, ni dans toutes celles où nous nous étions arrêtés.

Nous sentîmes vivement la privation du feu ; c'est en nous donnant du mouvement, en nous agitant sans cesse, que nous parvîmes à nous réchauffer. Nous marchâmes pour cet effet pendant quelques heures, en cherchant des huîtres que nous dévorions à mesure que nous

les rencontrions. Dès que nous fûmes rassasiés, nous en fîmes une petite provision, que nous portâmes auprès d'une source d'eau douce où nous nous établîmes. Nous nous y reposâmes. Le soleil, qui était fort chaud, nous permit de rester quelque temps assis, sans souffrir du froid, que nous craignions d'éprouver; il sécha nos habits mouillés, sans quoi leur humidité nous aurait prodigieusement incommodés pendant la nuit. Cela n'empêcha pas que nous ne la passassions d'une manière très-désagréable; le froid nous réveilla plusieurs fois; et nous n'eûmes pas d'autre parti à prendre pour l'éloigner, que celui de nous lever et de nous promener.

Le lendemain, il fit un vent de sud et de sud-est qui contribua à nous réchauffer. Nous allâmes chercher des coquillages vers le bord de la mer; elle n'était point abaissée, et nous n'en trouvâmes point. Nous fûmes forcés de nous en tenir à ceux que nous avions amassés la veille : nous eûmes occasion de remarquer que lorsque le vent venait du même côté, la mer ne se retirait point, et qu'il fallait se précautionner d'avance pour des provisions, et les faire toujours avant l'heure de la marée. Nous n'acquîmes cette connaissance qu'à nos dépens, après être restés quelquefois sans vivres; nous étions obligés de chercher parmi les herbes et les

racines, celles que nous croyions pouvoir suppléer aux coquillages; nous ne pûmes faire usage que d'une plante que l'on nomme épine-vinette, et qui est une espèce d'oseille sauvage.

Je ne m'arrêterai pas sur ce que nous fîmes pendant les dix premiers jours qui s'écoulèrent depuis celui où Antonio nous avait abandonnés. Nous eûmes beaucoup à souffrir du froid pendant la fraîcheur des nuits, et quelquefois de la faim. Nous passions les journées entières à chercher de quoi fournir à notre subsistance, à pleurer sur nos infortunes, et à demander au Ciel de daigner y mettre un terme. Notre état était toujours le même, et nos peines, nos plaintes, nos inquiétudes ne présenteraient que des détails monotones, sur lesquels il est inutile que je m'appesantisse.

Le 22 mars, ou environ, car je ne puis répondre de l'exactitude des dates qui vont suivre, pendant que nous continuions nos gémissemens ordinaires, et que nous rêvions aux moyens de quitter ce triste séjour, nous nous rappelâmes que dans une île voisine, où notre sauvage nous avait menés, il y avait une vieille pirogue qu'on avait abandonnée sur la côte. Nous imaginâmes qu'il ne serait peut-être pas impossible de la raccommoder, et de nous en servir pour traverser le bras de

mer qui nous séparait de la terre ferme. Cette idée nous séduisit ; l'espoir qu'elle nous inspira pouvait être chimérique, mais nous nous y livrâmes avec autant d'ardeur que si nous eussions été certains de sa réalité. Les malheureux ne sont pas difficiles en espérances ; ils ne voient, dans tous les projets qu'ils font, que le terme de leurs maux ; c'est à ce point que se terminent toutes leurs combinaisons. Les circonstances qui peuvent les empêcher d'y arriver, les obstacles inévitables qu'ils trouveront souvent devant eux, ne se présentent que faiblement à leur imagination ; leur esprit les rejette avec effroi, et refuse de les examiner, de peur qu'ils ne lui fassent perdre l'idée flatteuse qui les console.

Nous raisonnâmes donc, M. Desclau, M. Lacouture et moi, sur les moyens de nous rendre auprès de cette vieille pirogue. Nous nous orientâmes du mieux que nous pûmes : nous évaluâmes le chemin que nous aurions à faire pour arriver à cette île ; nous conjecturâmes que nous n'en étions qu'à quatre ou cinq lieues, et effectivement nous ne nous trompions pas. Nous ne nous dissimulâmes point les difficultés que nous rencontrerions dans ce voyage : nous nous attendîmes à trouver des rivières et un bras de mer à traverser ; mais cela ne nous rebuta point. Nous résolûmes de tenter l'entreprise, sûrs

de l'exécuter , pourvu qu'elle fût possible. Dès le même jour , nous nous mîmes en marche. Nous ne voulûmes point conduire avec nous madame Lacouture et son fils : l'un et l'autre n'auraient fait que nous retarder. Ils ne pouvaient supporter comme nous la peine et la fatigue. Nous aurions été obligés peut-être de les laisser derrière nous sur le bord de quelque rivière où nous n'aurions pas trouvé de gué , et qu'il aurait fallu absolument passer à la nage. Madame Lacouture sentit ces raisons ; elle consentit à nous attendre avec son fils ; je leur laissai mon nègre pour les servir , et nous partîmes après leur avoir promis de revenir incessamment avec la pirogue si nous la raccommo-dions , et sans elle si elle ne pouvait nous être utile , ou si nous ne pouvions la trouver.

Le projet que nous avions formé était notre unique espoir et notre seule ressource ; nous nous en entretenîmes pendant notre route ; nous en parlions comme d'une chose dont l'exécution était sûre ; cela raminait notre courage , nous donnait une nouvelle vigueur , et nous faisait trouver le chemin moins long. Dans tous les états de la vie , dans toutes les circonstances , les hommes se bercent de chimères ; on en voit quitter les plaisirs réels dont ils jouissent , pour en imaginer de nouveaux et s'amuser de l'illusion : c'est pour les

infortunés qu'elle est réellement un bonheur ; tant qu'elle les occupe , le sentiment de leurs peines les affecte moins vivement ; ils les oublient pour ainsi dire.

Nous arrivâmes enfin , après trois heures et demie de marche , à l'extrémité de notre île. Nous n'avions point rencontré de rivières assez larges pour nous arrêter long-temps ; celles que nous vîmes n'auraient passé que pour de faibles ruisseaux en Europe ; il ne nous fut pas difficile de les traverser. Nous trouvâmes au bout de l'île une espèce de canal d'un quart de lieue , qui nous séparait de celle vers laquelle nous dirigions nos pas : cette étendue d'eau à traverser nous causa quelque effroi ; nous la mesurions des yeux avec une certaine inquiétude ; le désir de nous procurer une embarcation , l'ardeur avec laquelle nous nous occupions à sortir de notre misère , soutinrent notre résolution. Nous nous assîmes pendant une heure pour nous reposer ; nous avions besoin de toutes nos forces pour réussir dans le trajet que nous allions entreprendre ; nous ignorions si le canal serait partout guéable ; nous tremblions qu'il ne le fût pas , et que l'espace que nous aurions à traverser à la nage ne fût trop considérable pour nos forces : cette idée nous retint enore en suspens pendant une demi-heure ; enfin nous résolûmes de

tout risquer. Avant d'entrer dans l'eau, nous nous jetâmes à genoux ; nous adressâmes au Ciel une prière courte, mais fervente, dans laquelle nous lui demandions son appui : des infortunes aussi longues que les nôtres, les périls sans cesse renaissans auxquels nous étions exposés, nous avaient fait sentir, plus que jamais, le besoin d'un secours surnaturel, et la nécessité de recourir à Dieu. Après avoir rempli ce devoir, nous nous jetâmes dans l'eau, en nous confiant à la Providence ; ce fut elle qui nous soutint et qui nous empêcha de périr dans cette traversée.

Le terrain sur lequel nous marchions était très-inégal ; nous ne faisons, pour ainsi dire, que monter et descendre ; nous n'étions pas à cent pas du bord, que nous perdîmes tout à coup le gué ; nous plongeâmes malgré nous ; ce contre-temps nous étourdit ; il nous fit presque prendre la résolution de revenir sur nos pas ; nous trouvâmes bientôt le fond, et nous nous aperçûmes que ce qui nous avait si fort effrayés était un trou dans lequel nous étions tombés, et que nous aurions évité si nous nous étions écartés de dix ou douze pas. Nous fîmes notre route sans accident, trouvant tantôt plus d'eau, tantôt moins, et en ayant quelquefois jusqu'au menton.

Nous n'en pouvions plus lorsque nous arrivâmes à l'autre bord ; nous fûmes contraints

de nous jeter par terre , et de nous y reposer en attendant que nous eussions repris assez de forces pour pouvoir aller plus loin. Le temps , heureusement pour nous , était très-serein , aucun nuage ne cachait le soleil ; ses rayons , qui dardaient à plomb sur nous , nous garantirent du froid , dont nous n'aurions pu nous défendre sans ce secours , et séchèrent nos habits et nos couvertures , que nous avions apportées avec nous.

Dès que nous nous fûmes reposés pendant quelque temps , nous ramassâmes des coquillages que le hasard nous présenta , et qui réparèrent nos forces. Nous rencontrâmes à peu de distance une espèce de puits , dans lequel nous trouvâmes de l'eau douce qui servit à nous désaltérer. Nous marchâmes ensuite vers la côte où devait être la pirogue ; nous ne tardâmes pas à la découvrir ; personne ne pouvait nous en disputer la possession. Nous l'examinâmes , en arrivant , d'un œil avide et curieux ; elle était dans l'état le plus déplorable. Au premier aspect , il nous parut impossible de la rendre jamais capable de quelque usage. Nous ne nous en tîmes cependant pas à ce premier examen : il eût été affreux pour nous d'avoir fait un voyage aussi pénible et aussi long dans cette espérance , pour la voir ensuite trompée. Nous la retournâmes de tous les côtés , nous en

sondâmes toutes les parties, et je reconnus que tous nos efforts seraient inutiles. M. Desclau et M. Lacouture n'en jugèrent pas comme moi; je me rendis à leur raisonnement : après tout, il n'y avait aucun risque à essayer de la raccommoder; ce ne serait que du temps et de la peine perdus. Nous étions accoutumés à la peine; et quant au temps, à quelle autre chose pouvions-nous l'employer? Cette occupation pouvait d'ailleurs nous distraire, nourrir un faible reste d'espérance, et tout cela était précieux dans une situation aussi fâcheuse que la nôtre.

Nous nous mîmes sur-le-champ à cet ouvrage. Nous ramassâmes des gaules et une certaine herbe qui croît au haut des arbres, et qu'on appelle barbe espagnole : c'étaient les matériaux que nous devions employer pour radouber notre frêle bâtiment. Ce soin nous occupa le reste de la journée : nous fûmes enfin obligés de quitter ce travail de bonne heure, pour chercher des alimens, et heureusement nous n'en manquâmes pas.

Le soleil venait de se coucher : un vent frais commençait à s'élever, et nous menaçait d'une nuit qui serait très-froide. Chaque fois que nous nous trouvions dans ces circonstances, nous pleurions amèrement l'impuissance où nous étions de faire du feu : la découverte du moindre caillou aurait été pour

nous le trésor le plus précieux ; mais j'ai dit qu'on n'en voyait aucun dans ces îles. Dans ce moment je me rappelai que le sauvage qui nous avait si cruellement trahis, avait changé la pierre de son fusil le jour qu'il nous avait fait faire halte dans cette île. Ce souvenir fut un trait de lumière qui ramena un léger espoir dans mon âme. Je me lève avec une précipitation qui surprend mes deux camarades ; je les quitte sans leur dire où je vais ; je cours avec précipitation vers le lieu où Antonio nous avait débarqués : il n'était pas éloigné. J'y arrive, je reconnais la place où nous avions passé la nuit : on y voyait encore les restes des cendres du feu que nous y avions allumé. Je parcours lentement les endroits voisins ; je cherche avec attention le lieu où le sauvage avait changé sa pierre et jeté la mauvaise. Il n'y a pas un coin que je n'examine avec l'attention la plus scrupuleuse, pas un brin d'herbe que je ne souleve pour voir si elle ne me cache point cette pierre si précieuse. Pendant un gros quart-d'heure je fais des recherches vaines : la nuit approche ; je ne jouis plus que d'un faible crépuscule, à l'aide duquel je discerne à peine les objets. Je renonçais déjà à mon espérance, et je me disposais à rejoindre mes compagnons, plus triste et plus affligé que je ne l'étais en les

quittant , lorsque je sens sous mes pieds nus , car j'avais quitté mes souliers , qui ne pouvaient plus être d'aucun usage ; je sens , dis-je , un corps dur ; je m'arrête avec un secret frémissement , partagé entre la crainte et l'espérance : je me baisse , je porte une main tremblante sous mon pied que je n'avais pas osé déranger , de peur de perdre le corps qu'il couvrait ; je le saisis : c'était en effet la pierre à fusil que je cherchais ; je la reconnais avec une joie qu'il me serait difficile de vous exprimer , et qui vous surprendra sans doute , ainsi que ceux qui n'ont pas été dans ma situation , et qui , dans cette vieille pierre , ne verront qu'un misérable caillou. O mon ami ! puissiez-vous ignorer toujours ce que c'est que le besoin , le malheur qui empêche de le satisfaire , et quelle importance et quel prix ils attachent aux choses les plus viles à nos yeux !

Transporté de joie , je courus à mes compagnons : « Bonne nouvelle , m'écriai-je de fort loin , et avant même qu'ils pussent m'entendre , je l'ai trouvée , je l'ai trouvée ! » Ils accoururent à mes cris , et m'en demandèrent la cause. Je leur montrai ma pierre à fusil , et leur dis de cueillir du bois sec. Je tirai mon couteau , le seul instrument de fer que nous possédions ; je déchirai mes manchettes qui me servirent d'amadou , et

je parvins à allumer un grand feu qui nous défendit contre la fraîcheur de la nuit, et reposa, en les échauffant, nos membres fatigués. Que cette nuit nous parut délicieuse en comparaison de celles que nous avions passées précédemment ! Avec quelle volupté nous nous étendîmes autour de notre feu ! Que notre sommeil fut long et paisible ! Les rayons du soleil en tombant sur nous à son lever, occasionnèrent seuls notre réveil.

Il est inutile de vous dire avec quel soin je serrai cette pierre véritablement précieuse ; la crainte de la perdre et d'être privé de ce secours vous est garant des précautions que je pris ; je n'en négligeai aucune : je ne voulus jamais m'en séparer ; elle resta enveloppée dans deux mouchoirs que j'attachai à mon cou, et encore ne pus-je m'empêcher d'interrompre plusieurs fois mon ouvrage pour y porter la main, et tâter si elle y était encore.

Nous passâmes le second jour de notre arrivée dans cette île à continuer nos travaux pour réparer la pirogue. Nous la cintrâmes avec une de nos couvertures que nous sacrifîâmes à cet objet : nous achevâmes notre ouvrage au moment où le jour finissait, et nous passâmes une seconde nuit avec l'espoir de ne pas voir notre peine inutile. Le désir d'en faire l'épreuve nous éveilla de

bonne heure. Nous n'eûmes rien de plus pressé que de mettre notre pirogue à l'eau : tout ce que nous avions fait ne l'avait pas rendue meilleure ; il était impossible de s'y exposer sans danger. M. Lacouture jugea encore qu'on la remettrait peut-être en état en employant deux autres couvertures. Il se proposa de la conduire dans l'île où nous avions laissé sa femme et son fils. M. Desclau et moi, nous songeâmes à chercher les moyens de rejoindre celle du sauvage où étaient huit de nos matelots, dans l'espérance d'y trouver Antonio, et de le forcer à nous mener aux Apalaches. Nous promîmes à M. Lacouture de ne point l'abandonner si nous réussissions, et de lui envoyer des secours prompts ; ou de le rejoindre si nous ne venions pas à bout de notre dessein. Nous lui fîmes nos adieux et nous gagnâmes l'autre extrémité de l'île ; mais nous ne fîmes encore que nous fatiguer inutilement par ce voyage : nous n'aperçûmes aucun passage qu'il fût possible et même prudent de tenter. Un canal d'une lieue nous retenait loin de l'île d'Antonio : un pareil trajet n'était pas praticable à deux hommes seuls, qui n'avaient d'autre secours que celui qu'ils pouvaient tirer de leurs bras et de leurs jambes. Nous revînmes sur nos pas. Nous ne trouvâmes plus M. Lacouture sur la côte où nous l'a-

vions laissé; il en était déjà parti avec sa pirogue pour se rendre auprès de sa femme; il avait côtoyé le rivage, et nous reprîmes le chemin que nous avions fait lorsque nous étions venus. Nous n'arrivâmes que sur le soir au bord du canal qui nous restait à traverser. Nous attendîmes le lendemain pour entreprendre ce passage; notre lassitude ne nous aurait sans doute pas permis de l'exécuter avec succès: les alarmes que nous avions eues la première fois, se représentèrent à notre souvenir, et nous ne jugeâmes pas à propos de nous y exposer pendant la nuit. L'infortune rend l'homme extrêmement timide: en vain dans certains momens il appelle la mort qu'il regarde comme son asile et le terme de tous ses maux; dès qu'elle s'approche, il fait tous ses efforts pour l'éloigner.

Le lendemain nous traversâmes le canal avec autant de bonheur que la première fois, et avec moins de risque. Nous arrivâmes auprès de madame Lacouture, qui n'avait pas passé le temps de notre absence sans inquiétude sur notre sort et sur notre retour. Nous trouvâmes son mari auprès d'elle: il était arrivé la veille avec la pirogue qu'il avait amenée heureusement; mais ce voyage, quelque court qu'il eût été, n'avait pas laissé de l'endommager beaucoup. Le travail

que nous y avions fait n'avait aucune solidité ; la plupart de ses parties s'étaient disjointes , et ouvraient de tous côtés des passages à l'eau. Ce peu de succès nous découragea d'abord , et nous fit renoncer à l'idée d'y travailler encore. Nous passâmes le reste de cette journée à nous reposer. Notre retour avec ma pierre à fusil fut un bonheur pour madame Lacouture , qui depuis si long-temps avait été privée de feu. Nous en allumâmes un qui lui donna de nouvelles forces.

Les huîtres et les racines avaient fait jusqu'à ce moment notre unique nourriture , et quelquefois nous n'en avions pas une quantité suffisante. La Providence nous en fournit ce jour-là d'une autre espèce. J'avais quitté mes compagnons pour me promener sur la côte. Les réflexions déchirantes qui m'occupaient m'empêchèrent de m'apercevoir que je m'en écartais beaucoup ; elles me menèrent loin et long-temps. Un chevreuil mort que je rencontrai devant mes pas me tira de ma rêverie : je l'examinai et le tournai de tous côtés ; il était encore assez frais : il me parut avoir été blessé , et s'être sauvé à la nage jusque dans ce lieu , où la perte de son sang , la douleur que devait lui avoir causée sa blessure , l'avaient sans doute forcé de s'arrêter , et où il était mort ensuite. Je

le regardai comme un présent du Ciel, et le chargeant avec peine sur mes épaules, je revins auprès de mes compagnons, que je ne retrouvai qu'après environ une heure de marche.

Tout notre monde fut surpris de mon heureuse découverte, et en remercia le Ciel. Nous avions besoin d'une nourriture plus solide que celle dont nous usions tous les jours. Nous nous préparâmes à faire le meilleur repas que nous eussions fait depuis long-temps. Nous nous empressâmes tous autour de notre chevreuil, que nous eûmes bientôt écorché et dépecé. Nous en fîmes cuire à notre feu une quantité suffisante pour nous rassasier, et nous passâmes ensuite une nuit paisible.

Le jour suivant, qui était, je crois, le 26 mars, le désir de sortir de cette île nous fit encore courir à notre pirogue, à laquelle nous revenions sans cesse avec une nouvelle ardeur, et que nous n'abandonnions jamais sans un regret mortel. Le peu de succès de notre premier travail ne nous empêcha pas d'en entreprendre un second. Nous nous flattâmes de réussir mieux, et de profiter de l'expérience que pouvaient nous donner les fautes que nous avions faites la première fois. Nous fîmes usage de la même espèce de matériaux que nous avions déjà employés: nous fûmes trois jours entiers à cet ouvrage,

auquel nous sacrifîâmes encore deux couvertures pour le cintrer. Lorsqu'il fut achevé, nous n'eûmes pas lieu d'en être plus contents. Cette malheureuse pirogue ne pouvait être un quart-d'heure sur l'eau sans se remplir. Cet inconvénient nous désespérait, et nous n'y trouvions point de remède. Cependant nous n'avions pas d'autre bâtiment pour nous tirer de l'état déplorable auquel nous étions réduits. Empressés d'en sortir, nous fermâmes les yeux sur le danger. Nous n'avions que deux lieues à faire pour arriver à la terre ferme ; mais il était impossible de nous embarquer tous : c'eût été submerger la pirogue et la faire enfoncer en y entrant. Nous nous déterminâmes à partir tous trois, M. Lacouture, M. Desclau et moi. Pendant que deux de nous rameraient, le troisième devait s'occuper sans cesse à tirer l'eau qui entrerait dans le bâtiment. Nos chapeaux devaient servir à ce travail ; nous pouvions, par ce moyen, diminuer le danger. Il n'en existait pas moins à la vérité ; mais enfin il fallait s'y exposer, s'abandonner à la Providence ; et attendre d'elle les secours dont nous avions besoin pour réussir dans ce trajet périlleux.

Cette résolution ayant été prise, nous en remîmes l'exécution au lendemain. Nous employâmes le reste de la journée à faire con-

sentir madame Lacouture à attendre , avec son fils et mon nègre , que nous pussions lui envoyer un bateau plus solide ; ce qui ne nous serait pas difficile , si nous parvenions à la terre ferme. Ce ne fut pas sans peine que nous vîmes à bout de la consoler et de la déterminer à nous laisser partir sans elle. Je lui promis de lui laisser ma pierre à fusil et mon couteau ; et j'avoue que ce ne fut pas sans quelques regrets que je consentis à céder ces deux meubles qui nous avaient été si utiles , et dont je pourrais avoir besoin moi-même , si je faisais un second naufrage avec la pirogue , ou si j'arrivais dans un lieu désert ; mais il fallait bien qu'elle eût quelques secours.

Dès que nous eûmes apaisé ses regrets , et mis fin à ses plaintes , nous ramassâmes des provisions pour elle et pour nous ; nous en embarquâmes quelques-unes pour nous en servir pendant notre voyage. Enfin , le 29 mars , au lever du soleil , nous entrâmes dans la pirogue ; elle était à flots ; nous sentions le plancher sur lequel nous étions fléchir sous nos pieds : le poids de trois corps tels que les nôtres la fit un peu enfoncer , et nous vîmes bientôt l'eau qui la gagnait. Cet aspect m'ôta toute espérance. Je ne pus me défendre d'un secret frémissement : la terreur la plus profonde s'empara de mon âme ;

il me fut impossible d'y résister. Je voyais la mort devant moi, je ne voulus plus risquer le trajet : je sortis avec précipitation de la pirogue. « Non, mes amis, m'écriai-je, en me tournant vers M. Lacouture et M. Desclau, non, nous ne pouvons entreprendre ce voyage ; nous ne ferons pas un quart de lieue avec ce bâtiment ; il s'enfoncera avant ce temps, et nous laissera au milieu d'une mer inconnue, et loin de toute île où nous puissions nous réfugier. Restons dans celle où nous sommes ; attendons-y les secours du Ciel ou la mort, mais n'en précipitons pas l'instant : il mettra fin à nos longues souffrances, et notre patience et notre résignation nous mériteront peut-être bientôt ce bienfait. »

J'avais sauté sur le rivage en disant ces mots. M. Lacouture me pressait de revenir, et se moquait de ma peur. Mes sollicitations, mes raisonnemens ne purent le gagner. Il persista dans le dessein de tout risquer, et M. Desclau partit avec lui. Je restai sur le bord, d'où je les regardai avec tristesse. Je les vis avancer avec peine, tourner une petite île qui était à une portée de fusil de la nôtre, et qui les déroba bientôt à mes yeux : je ne doute point qu'ils n'aient péri ; je n'en ai jamais eu aucunes nouvelles, et sans doute leur naufrage ne tarda pas long-

temps : sans l'île qui était entre nous , et qui me les cachait , j'aurais vu la pirogue s'enfoncer , et mes malheureux compagnons s'ensevelir avec elle dans les flots.

Je revins auprès de madame Lacouture , qui ne s'attendait plus à me revoir. Elle n'avait pas voulu être présente à notre embarquement ; comme elle n'y consentait qu'avec peine , ce spectacle aurait augmenté sa douleur. Je la trouvai assise auprès du feu , le dos tourné contre le rivage , et pleurant amèrement sur sa situation. Ma présence la ranima. « Vous n'êtes donc pas encore partis , me dit-elle ? ah ! qui vous arrête ? Croyant votre départ certain , je cherchais à m'accoutumer à notre séparation : cette idée affligeante commençait à m'affecter moins , par l'espérance que vous ne m'oublieriez pas ; mais je vous revois , je n'ose me livrer à la joie ; les regrets vont bientôt la faire disparaître , et se renouveler avec plus d'amertume. »

Je ne jugeai pas à propos de lui donner de plus vives inquiétudes , en lui disant naturellement la cause de mon retour , et les craintes que je concevais pour nos deux voyageurs , dont l'un était son mari. Je lui cachai le péril auquel il était exposé ; je lui dis simplement que , pour surcharger encore moins la pirogue , j'avais préféré de rester

avec elle ; que M. Lacouture , enchanté de ma résolution qui rendait son voyage moins périlleux , et l'assurait qu'il laissait du moins un ami sûr auprès de sa femme et de son fils , avait continué sa route avec plus de tranquillité. Madame Lacouture me remercia avec la plus vive reconnaissance ; ma présence semblait la consoler et la rassurer tout-à-fait sur l'avenir.

Nous n'étions enfin que quatre dans notre île , et j'étais obligé de songer à la conservation et à la subsistance de tous. Madame Lacouture et son fils étaient trop faibles pour m'être d'un grand secours : je n'en tirais guère que de mon nègre ; mais c'était une espèce de machine organisée , qui n'avait que des bras et des jambes à employer à notre service ; il manquait à chaque instant de jugement et de prévoyance , et j'étais obligé d'en avoir pour lui comme pour les autres ; il ne m'était utile que dans les occasions où il fallait agir , et où ses forces m'étaient nécessaires.

Pendant quelques jours que nous passâmes encore dans cette île , les vents du sud et du sud-est soufflèrent long-temps , et nous furent très-funestes en nous empêchant de trouver des provisions. Nous fûmes obligés de nous restreindre à la vinette , qui faisait une nourriture très-légère , sans subs-

tance , et qui affaiblissait notre estomac sans le rassasier. Le chevreuil avait été bientôt dévoré ; le hasard qui me l'avait procuré ne renaissait plus , et il ne fallait pas compter deux fois sur ses bienfaits. Nos peines enfin augmentaient à chaque instant.

Six jours s'étaient écoulés depuis le départ de M. Lacouture et de M. Desclau : j'avais quelquefois espéré , faiblement à la vérité , de recevoir de leurs nouvelles , et des secours de leur part ; mais je n'osai plus m'en flatter. Madame Lacouture elle-même ne comptait plus sur eux ; elle me disait qu'elle croyait ne les plus revoir , et que sans doute ils avaient péri. Je ne pouvais calmer ses craintes et ses soupçons ; je les éprouvais moi-même , et je connaissais d'ailleurs la fragilité de leur bâtiment. Le malaise que je ressentais , mes longues infortunes me donnaient de l'humeur , de l'ennui , du dégoût , et , dans cet état , j'étais incapable de déguiser ce que je pensais , et d'avoir des ménagemens.

Las de ma situation douloureuse , reconnaissant avec amertume que je ne devais attendre que de moi les moyens de la changer , j'imaginai de faire un radeau sur lequel nous pussions nous embarquer. Je saisis vivement cette idée , et je regrettais de ne l'avoir pas eue avant le départ de

mes deux compagnons; ils m'auraient secondé dans ce travail, plus utile et plus sûr que celui que nous avions fait à cette malheureuse pirogue que nous avions été chercher si loin. Je résolus du moins de ne pas différer l'exécution de ce nouveau dessein, tandis qu'il me restait encore des forces pour l'entreprendre. J'en fis part à madame Lacouture, qui l'adopta avidement, et qui, surmontant la faiblesse naturelle à son sexe, et que nos malheurs avaient encore augmentée, mit elle-même la main à l'ouvrage. Nous nous en occupâmes tous les quatre. Je chargeai le jeune Lacouture de dépouiller quelques arbres de leur écorce, en lui indiquant ceux qui pouvaient nous être le plus utiles. Nous nous mîmes, sa mère, mon nègre et moi, à rassembler les plus grosses pièces de bois sec que nous pûmes trouver. Il y en avait de considérables que nous avions de la peine à remuer, et que nous roulâmes tous les trois avec effort sur le rivage. Nous y en conduisîmes une douzaine. Ce soin nous retint un jour entier, à cause de notre faiblesse; à chaque instant nous étions contraints de nous reposer : après avoir pris haleine pendant quelques momens, nous recommençons à travailler avec une constance que soutenait seul le désir de sortir du lieu de notre exil.

Nous étions tous extraordinairement fatigués, lorsque la nuit nous força d'interrompre notre besogne. Nous trouvâmes heureusement auprès de notre feu une grande quantité d'huîtres, de palourdes, de lambis et d'autres coquillages que le jeune Lacouture avait pris sur le bord de la mer, et qu'il y avait transportés. Ces alimens crus étaient très-grossiers et très-indigestes; nous imaginâmes de les faire griller sur des charbons; c'était la première fois que cette idée nous était venue. Nous l'essayâmes et nous nous en trouvâmes bien. Ces sortes de poissons perdirent toute leur mauvaise qualité par la cuisson; ils devinrent plus légers, plus nourrissans, mais ils furent moins agréables au goût : nous ne pouvions les assaisonner; un peu de sel nous auraient suffi, mais nous n'en avions point, et nous ne savions comment en faire. Le radeau, qui nous occupait absolument, ne nous permit pas d'en chercher les moyens. Nous pouvions nous passer de sel, mais nous ne pouvions songer à finir nos jours dans cette île.

Le lendemain, nous reprîmes notre ouvrage de la veille; les écorces d'arbres que le jeune Lacouture avait préparées, me servirent à attacher nos pièces de bois les unes aux autres. Ce lien ne me parut pas suffisant; j'occupai madame Lacouture à couper

une de nos couvertures par bandes , qui me servirent à faire un lien plus solide. Mon nègre , pendant ce temps , roula auprès de moi quelques autres pièces de bois , que j'assujettis de mon mieux au milieu de mon ouvrage pour servir de mât ; j'y attachai une couverture entière , qui devait nous tenir lieu d'une voile.

Nous défîmes ensuite une partie de nos bas , dont le fil fut employé à faire des cordages pour les haubans , les bras et les écoutes. Tous ces différens travaux nous tinrent le reste de la journée ; mais enfin nous les achevâmes. Je me munis d'une dernière pièce de bois de moyenne grosseur , dont je me proposai de me servir comme d'un gouvernail. Résolus de partir le lendemain de grand matin , nous commençâmes tout de suite à faire provision d'huîtres et de racines : nous fûmes assez heureux pour en trouver une quantité prodigieuse , dont nous chargeâmes ce que nous crûmes nécessaire sur notre radeau. Il était amarré avec soin dans le sable ; la marée montante devait le mettre à flot : elle commençait ordinairement à se retirer au point du jour , et nous comptions en profiter pour partir. En attendant ce moment , nous nous reposâmes auprès de notre feu ; nous n'y goûtâmes pas long-temps le sommeil. Il survint un orage affreux pendant la nuit ; la

pluie , la clarté des éclairs , le bruit du tonnerre nous réveillèrent : la mer s'enfla beaucoup ; elle s'agita avec la plus grande fureur ; nous tremblâmes pour le radeau qui nous avait donné tant de peine. Hélas ! nous ne pûmes point en profiter ; les vagues le détachèrent et l'entraînèrent dans la mer , après l'avoir mis en pièces. Ce temps affreux dura toute la nuit ; il ne cessa qu'au retour du soleil.

Nous étions accourus sur le rivage pour voir si notre machine n'aurait point résisté à la tempête ; nous ne la vîmes plus , elle avait disparu. Le courage nous abandonna : nous passâmes le reste du jour à nous désoler , à nous plaindre , sans songer à rien entreprendre de nouveau. Un autre fléau vint encore nous accabler : depuis que nos malheurs avaient commencé , nous n'avions point été malades , notre santé s'était conservée , et nous n'éprouvions point d'autres incommodités que notre faiblesse. Mon nègre , pendant que nous nous affligions , avait couru la côte pour chercher quelques coquillages : il n'en vit aucun ; mais il trouva la tête et la peau d'un marsouin , qu'il nous apporta. Le tout nous parut fort corrompu ; mais le besoin écarte la délicatesse , et notre estomac avide demandait cette nourriture dont la vue était si dégoûtante. Nous la mangeâmes toute entière : une heure après nous sentîmes un

malaise insupportable ; notre estomac était surchargé , et ne pouvait se débarrasser de cet horrible aliment. Nous eûmes recours à l'eau , dont heureusement nous ne manquions pas : nous en bûmes beaucoup ; elle ne nous soulagea que par degrés. Nous fûmes tous incommodés d'une dyssenterie cruelle , qui nous fatigua pendant cinq jours , et qui mit le fils de madame Lacouture aux portes du tombeau.

L'idée de construire un autre radeau m'était venue lorsque j'avais vu le premier emporté ; mais la lassitude me força de renoncer à l'entreprendre sur-le-champ , et je ne fus pas en état de le faire tant que dura notre maladie. Elle finit , mais elle nous laissa tous dans une faiblesse extraordinaire. La crainte de la voir augmenter me détermina à m'occuper sur-le-champ de la construction d'un nouveau radeau : il ne fallait pas attendre que l'épuisement total de nos forces me mît dans la nécessité de renoncer pour toujours à ce projet. J'exhortai madame Lacouture à me seconder encore : elle fit , comme moi , un effort sur elle-même , et nous nous mîmes tous à l'ouvrage , à l'exception de son fils , qui était très-mal , et dont l'état me causait les plus vives alarmes.

Nous étions alors au 11 d'avril ou environ. Nous travaillâmes sans relâche , et avec au-

tant de promptitude que notre faiblesse , qui était extrême , nous le permit. Nous n'eûmes entièrement achevé que le 15 au soir. Les pièces de bois que nous employâmes nous donnèrent beaucoup de peine à rouler ; nous étions obligés de les aller chercher au loin : celles qui étaient le plus près de la mer avaient été employées déjà au radcau que nous avions perdu. Nous tremblions à chaque instant que le mauvais temps ne vînt interrompre notre ouvrage , et le détruire avant qu'il ne fût achevé : nous ne pouvions prendre aucune précaution ; il fallait l'exécuter sur le rivage , et dans le lieu le plus près de la mer , afin qu'en montant elle le mît elle-même à flot. Il nous aurait été impossible de l'y mettre nous-mêmes ; comment serions-nous venus à bout de le remuer ? Le moindre nuage que nous apercevions dans le ciel , le moindre degré de force qu'acquerrait le vent , nous faisaient frémir , et semblaient nous présager une tempête. Nous nous arrêtions alors ; nous n'osions poursuivre notre travail , dans la crainte qu'une seconde fois nous ne pus-sions en profiter.

Nous nous y remettions cependant , mais c'était avec dégoût , avec inquiétude. Nous sacrifîâmes à ce bâtiment le reste de nos couvertures et de nos bas. Si les flots nous l'avaient encore enlevé , il ne nous restait plus

aucune ressource , aucune espérance , et nous n'aurions plus attendu que la mort.

Les craintes ne nous quittèrent point durant la nuit du 15 au 16. La sérénité du ciel nous rassurait à peine. Nous ne dormîmes point ; nous la passâmes à ramasser des provisions pour deux jours , en coquillages , en racines , et à les charger sur notre radeau , résolus de partir le lendemain , si nous le possédions encore. Le jour vint enfin ; il nous promettait un temps favorable. J'allai réveiller le jeune Lacouture pour nous embarquer ; il était le seul que la fatigue avait forcé de reposer. Je l'appelle ; il ne me répond point. Je m'approche de lui pour le réveiller en le secouant ; je le trouve froid comme marbre , sans mouvement , sans sentiment ; je le crus mort pendant quelques minutes. En passant la main sur son cœur , je sentis qu'il battait encore. Notre feu était presque éteint. Comme nous devions quitter l'île , et que nous ne pensions plus en avoir besoin , nous ne nous étions pas donné la peine de l'entretenir. J'appelai mon nègre pour le ranimer , tandis que je cherchais à réchauffer ce malheureux jeune homme , en lui frottant les bras , les mains et les jambes. Madame Lacouture , qui était éloignée , arriva dans ce moment. Qui pourrait peindre son état , ses cris , sa douleur , à la vue de son fils expirant ! Elle

tomba à côté de lui, dans un évanouissement profond qui me fit trembler. Occupé auprès de l'enfant, quel secours pouvais-je donner à la mère? Je leur partageai mes soins. Celle-ci me sembla dans un état aussi terrible que son fils. Le nègre avait rallumé le feu. Je lui ordonnai de soutenir le jeune homme, et de le réchauffer par degrés. A force de soins et de mouvemens, je fis revenir la mère à elle-même. Je m'attachais à la consoler, à lui donner de l'espérance : elle ne m'écoutait pas. Son fils reprit enfin connaissance : le froid l'avait saisi pendant la nuit ; et cela, joint à l'épuisement où il était, l'avait plongé dans cette léthargie, qui eût terminé ses jours, si j'avais tardé un instant à le secourir.

Quelle situation était alors la mienne ! abandonné dans une île déserte, manquant de tout, au milieu de deux personnes dangereusement malades, ne sachant quel remède leur donner ! dans quel moment surtout étaient-elles tombées en ce funeste état ! à l'instant où nous nous préparions à quitter cette île, à nous rendre dans un lieu où nous trouverions des hommes et des secours. Il ne fallut plus songer à les embarquer ce jour-là, la mère et le fils étaient trop faibles. Partir, c'était les exposer à une mort certaine : les laisser, c'était une inhumanité

dont l'idée seule révoltait mon cœur, et dont j'étais incapable : rester moi-même avec eux, c'était m'exposer à ne voir jamais la fin de mes peines, à perdre le radeau qui m'avait tant coûté, à le voir emporter par les flots. Cette dernière idée, que le premier malheur que nous avions éprouvé fortifiait encore, déchirait mon cœur, et me jetait dans un désespoir que rien ne pouvait calmer, et que chaque minute augmentait. Je ne balançai pas cependant ; je remplis les devoirs que l'humanité m'imposait : je me résignai à tous les maux qui m'étaient encore préparés ; je les offris au Ciel, et j'en attendis ma récompense.

Je courus décharger le radeau des provisions que nous y avions placées. Mon cœur saigna encore à la vue de cet ouvrage qui m'allait peut-être devenir inutile. Je songeai à l'amarrer de manière qu'il pût résister longtemps à l'impétuosité des flots, s'il survenait une nouvelle tempête. J'en détachai le mât, les cordages, et tout ce que je ne pouvais plus espérer de recouvrer, si je venais à le perdre, et je les mis dans un lieu sûr, à l'abri de la fureur de la mer. Je pris la couverture surtout, que je portai à nos malades, qui avaient besoin de ce meuble. Je passai la journée à leur donner des soulagemens : heureux s'ils pouvaient contribuer à

les rétablir, et à lever les obstacles qui s'opposaient à notre départ !

La douleur de madame Lacouture, ses inquiétudes sur son fils étaient la seule cause de son mal. Je parvins à les dissiper en partie, non pas en lui donnant des espérances que je n'avais pas, car j'étais persuadé que nous perdriens le jeune homme ; mais en lui inspirant du courage, et en l'exhortant à la soumission aux volontés du Ciel. Je croyais qu'il était important de la préparer ainsi par degrés au coup qui devait la frapper, et que je n'imaginais pas être éloigné. En effet, le jeune homme était dans la position la plus douloureuse : il avait toute sa connaissance ; mais sa faiblesse était si grande, qu'il était forcé de se tenir couché. Ses membres ne pouvaient soutenir le poids de son corps, et ce n'était qu'avec des efforts infinis qu'il se tournait d'un côté sur l'autre. S'il voulait changer de place, il était obligé de ramper et de se traîner sur le ventre.

Je veillai sans cesse auprès de lui pendant la nuit, lui-même ne ferma pas l'œil ; il me parlait quelquefois, c'était pour me remercier de mes soins, et pour me témoigner combien il y était sensible, et le regret qu'il avait de retarder notre voyage. Je n'ai rien entendu de plus tendre et de plus touchant

que le discours qu'il me tenait sur ce sujet. Ce jeune homme avait une sensibilité profonde, un sens et une fermeté qu'on n'a pas ordinairement à cet âge. Il se trouva très-mal vers le point du jour ; il n'y avait presque pas de minutes où je ne m'attendisse à le voir passer : j'avais eu la précaution de tenir sa mère à quelque distance de lui, afin qu'elle ne le vît point expirer s'il venait à rendre le dernier soupir. Ce spectacle est toujours affreux pour des étrangers ; combien l'aurait-il été pour une mère ! Je n'aurais pas répondu que madame Lacouture eût conservé la fermeté que j'avais tâché de lui inspirer, et je voulais lui dérober au moins cette cruelle image, dont l'effet est souvent moins sensible lorsqu'on ne l'a pas sous les yeux.

Le jeune homme dans ce moment me dit avec effort : « Pardonnez-moi les inquiétudes et les peines que je vous donne ; je n'attends plus aucun succès de vos soins ; je sens que l'instant de ma mort est proche ; je ne quitterai pas cette île. Quand même mes jours se prolongeraient, je ne pourrais vous suivre ; mes jambes me refuseraient absolument tout service. Arrivé avec vous sur la terre ferme, je n'en serais pas plus heureux : les endroits habités ne se trouvent pas sur la côte ; comment pourrais-je m'y rendre ? Il

me faudrait rester exposé dans les bois, aux bêtes farouches, et à des incommodités plus cruelles encore que celles que j'éprouve à présent. M'en croirez-vous, M. Viand? ajouta-t-il après un instant de réflexion, partez sans m'attendre; ne vous inquiétez pas de mon sort; il ne peut être long; profitez de votre radeau; craignez de perdre avec lui l'espérance qui vous reste de vous sauver: emmenez ma mère, ce sera une consolation pour moi; tant qu'elle sera avec vous, je ne craindrai rien pour elle. Vous laisserez seulement auprès de moi le plus de provisions que vous pourrez ramasser, et j'en ferai usage tant que le Ciel me laissera la vie. Si vous arrivez en lieu de sûreté, vous ne m'oublierez point, et vous aurez sans doute l'humanité de revenir ici me porter des secours dont je profiterai si je respire encore, ou me donner la sépulture, si vous me trouvez mort. Ne me répondez point, ajouta-t-il en voyant que j'allais l'interrompre; ce que j'exige est juste: il ne faut pas que l'espérance incertaine de me mettre en état de partir avec vous vous fasse risquer de périr avec moi. Je suis déterminé à périr seul; mais éloignez-vous: sauvez ma mère, et cachez-lui mon état et le conseil que je vous donne. »

Je demeurai confondu à ce discours; je

n'y répondis point, j'en étais incapable. Une foule d'idées confuses se présentèrent à mon imagination, et toutes me disaient que notre salut dépendait de ce conseil; que la nécessité m'ordonnait de le suivre. Agité de mille mouvemens de compassion, de douleur et d'incertitude, je me jetai sur le jeune homme, que j'embrassai avec tendresse; je mouillai son visage de mes larmes, en vantant son courage, en l'exhortant à le conserver, sans lui parler de mes réflexions, et sans lui dire non plus que je ne pouvais céder à son avis. Il me serra les mains, en me disant de réfléchir à ce qu'il m'avait proposé.

Je le quittai et je fus en effet occupé de son discours : je l'admirais; mais je songeais en frémissant que c'était fait de nous si je balançais à entreprendre un voyage qu'il paraissait désirer. Cependant l'idée de le délaisser me désespérait; j'aurais pu le porter sur le radeau, et lui faire partager notre fortune pendant la traversée; mais qu'en aurais-je fait quand nous serions arrivés à terre? Il ne pouvait se remuer; son séjour dans l'île était moins dangereux; il n'y avait point de bêtes féroces contre lesquelles il eût à se défendre. A force de m'arrêter sur cette idée, mon âme s'y accoutuma; et je l'avouerai, celle d'abandonner le jeune Lacouture me parut moins terrible. Mon intérêt, celui de

sa mère, notre perte inévitable, me firent penser qu'une nécessité aussi pressante que celle dans laquelle nous étions, me dispensait de toute espèce de ménagement.

Je dois cependant dire qu'au milieu de ces réflexions, il s'en présentait d'autres qui rassuraient l'humanité gémissante d'une résolution qu'elle ne prenait qu'avec peine. Je pensai que mon voyage serait court; que j'arriverais promptement dans un lieu habité, où je pourrais prendre un bateau et des hommes pour le venir chercher et le transporter auprès de sa mère. Ce raisonnement était bien hasardé; le succès l'était encore davantage; mais le malheur me le fit regarder comme très-solide et très-sensé.

Cependant je ne pus me résoudre à partir de toute la journée. Le soir, le jeune Lacouture me fit des reproches de mes délais. « Si votre séjour en ces lieux pouvait prolonger ma vie, me dit-il, je n'aurais rien à vous opposer; mais vos efforts seront inutiles, je le sens; je puis languir encore un jour ou deux, et pendant ce temps il peut s'élever une autre tempête qui vous privera de votre radeau. Vous voudrez alors vous éloigner, et vous n'en aurez plus le pouvoir; vous gémirez d'avoir différé, et vos regrets seront d'autant plus violens, que ce délai m'aura été inutile: j'aurai péri sous les

yeux de ma mère , j'emporterai en mourant l'affreuse assurance qu'elle me suivra bientôt ; je la laisserai dans les pleurs et dans le désespoir : ce lieu cruel , qu'elle ne pourra plus quitter , me rappellera sans cesse à son souvenir , et renouvellera la source de ses pleurs. L'absence , l'éloignement , le temps pourraient la consoler. Profitez de cette nuit pour faire vos préparatifs : raccommodez votre bâtiment , ramassez vos provisions , laissez-m'en une certaine quantité , et partez demain au point du jour. Réveillez ma mère au moment du départ ; elle croira que je ne suis plus , et que vous voulez l'arracher à ce spectacle funeste ; ne la tirez point de son erreur ; partez et consolez-la. »

L'état de ce jeune homme , le sang-froid avec lequel il prononçait ce discours , la nécessité enfin , tout me détermina. Je pris la couverture dont il était enveloppé , et je lui donnai à la place une redingotte que je portais par-dessus mon habit ; je me dépouillai encore de ma veste , que je lui laissai ; j'allai redresser le mât de mon radeau , j'y attachai la couverture. Pendant ce temps , mon nègre fut ramasser des coquillages ; il en trouva beaucoup : ma cargaison fut bientôt prête. Je l'aidai à transporter une quantité suffisante de vivres auprès du jeune Lacouture. Nous séchâmes plusieurs poissons au feu ,

afin qu'ils pussent se conserver plus longtemps, et nous les mêmes à sa portée. Le printemps était venu, les nuits n'étaient plus aussi fraîches, et le feu lui devenait moins nécessaire.

Je me reposai quelques heures en attendant celle de mon départ; mais je ne dormis point. Je parlai long-temps avec le jeune homme, qui faisait des efforts continuels sur lui-même, pour me consoler de notre séparation et pour me recommander sa mère. Une heure avant le jour, il tomba dans une nouvelle faiblesse; il perdit la connaissance; je ne pus réussir à le faire revenir: dès cet instant, je le regardai comme un homme mort. Le dirai-je? Je vis dans son trépas un bonheur pour lui, et un soulagement pour moi; je l'abandonnai avec moins de regrets. Le jour vint; il respirait encore, mais il ne parlait plus: il me paraissait dans les douleurs de l'agonie; je ne pensais pas qu'il pût vivre encore une demi-heure. Je mis cependant près de lui le plus d'alimens qu'il me fût possible; je remplis d'eau toutes les écailles des huîtres que nous avions ouvertes, afin qu'il trouvât des secours s'il reprenait assez de forces pour pouvoir en profiter; mais je ne l'espérais pas, et en remplissant ce soin je ne doutais pas qu'il ne fût inutile. Je le recommandai au Ciel, et je courus auprès de

sa mère, que je réveillai avec peine. « Ranimez votre courage, lui dis-je brusquement; le Ciel veut que nous nous éloignons : obéissons à ses décrets; hâtons-nous, craignons un délai qui nous serait sans doute funeste, et qu'il ne serait plus en notre pouvoir de réparer. Juste ciel ! s'écria-t-elle, mon fils est mort..... Je n'ai déjà plus d'époux..... J'ai tout perdu ! »

Elle se tut à ces mots, elle répandit un torrent de larmes ; je ne m'amusai pas à les essuyer. Je la pris dans mes bras, et, avec l'aide de mon nègre, je la transportai sur le radeau sans qu'elle fît la moindre résistance. J'avais craint qu'elle ne demandât à voir son fils; ce mouvement naturel eût pu lui être dangereux, et retarder encore notre départ jusqu'au lendemain. La persuasion où elle était qu'il avait rendu le dernier soupir l'empêcha d'y songer. De quel secours lui eût-elle été après sa mort ? Elle n'avait pas besoin d'un spectacle de cette espèce, capable de lui ôter les forces qui lui restaient et qu'il lui était important de conserver.

Moi-même, quand nous eûmes gagné le large, je fus persuadé que le jeune homme n'était plus. Occupé de ces idées, en gouvernant notre bâtiment, j'adressai pour lui mes prières au Ciel, et je le conjurai en même temps de nous être plus favorable.

Nous étions partis le 19 avril, si ma mémoire ne me trompe point. Nous voguâmes vers la terre ferme, sans éprouver le moindre accident, si ce n'est beaucoup de fatigue. Notre navigation dura douze heures, au bout desquelles nous prîmes terre. Notre premier mouvement fut de rendre grâces à Dieu de notre heureuse arrivée. Nous abandonnâmes notre radeau, et nous n'emportâmes que nos provisions, notre couverture et les cordages que nous avions faits de nos bas. Nous nous avançâmes dans le pays, que nous trouvâmes impraticable, et presque généralement inondé. Cet inconvénient nous affligea; il nous fit reconnaître que le malheur ne nous quitterait pas de sitôt, et qu'il nous accompagnerait encore sur la terre ferme.

Le soleil allait se coucher; la lassitude que nous éprouvions, la crainte de nous égarer pendant la nuit dans un lieu que nous ne connaissions pas, nous fit songer à chercher un endroit où nous pussions la passer avec le moins d'incommodités possible. Nous choisîmes un tertre que son élévation mettait à l'abri de l'humidité. Trois gros arbres qui étaient à peu de distance les uns des autres, et dont les branches épaisses se joignaient, nous servirent de couvert. Je tirai ma pierre à fusil, que je n'avais point négligé d'emporter, et j'allumai un grand

feu , auprès duquel nous mangeâmes une partie de nos provisions.

Nous nous attendions à reposer tranquillement , et nous en avions un véritable besoin ; mais à peine nos yeux furent-ils fermés , que nous entendîmes des hurlemens affreux qui nous réveillèrent et portèrent l'effroi dans nos âmes : c'étaient les cris des bêtes féroces. Nous les entendions de tous côtés ; elles semblaient se répondre et nous environner. Nous nous levâmes avec une terreur dont rien ne peut rendre l'idée. Nous nous attendions à chaque minute à voir fondre sur nous ces monstres furieux. Nous portions nos regards partout où nous entendions leurs hurlemens , qui ne faisaient qu'augmenter. Il semblait que ces animaux farouches s'approchaient de nous : nous en jugions du moins ainsi par leurs cris , qui de minute en minute nous paraissaient plus violens et plus forts.

Mon nègre , dans ce moment , ne put résister à sa peur : il courut à l'un des arbres sous lesquels nous étions , et s'élançant avec une rapidité inconcevable , il y grimpa sur-le-champ , et courut se cacher au sommet. Madame Lacouture l'avait suivi : elle le priait à mains jointes de l'attirer avec lui , et de l'aider à gagner cet asile. En vain je l'appelais , et lui criais de ne pas s'éloi-

gner du feu, dont les bêtes féroces ne s'approcheraient pas, et que je tâchais d'augmenter en y jetant beaucoup de bois. Elle ne m'écoutait point; elle continuait à pleurer, à supplier mon nègre, que sa propre frayeur rendait sourd à sa voix. Je tâchais vainement aussi de me faire entendre, et je n'osais courir auprès d'elle pour la ramener; je craignais de m'écarter du feu qui faisait ma sûreté. Dans un instant je l'entendis pousser un cri terrible, et crier : *Au secours ! M. Viand, je suis perdue !* Je ne pus me résoudre à l'abandonner; je saisis un gros tison enflammé; et mon zèle, supérieur à mon effroi, me conduisit de son côté. Je la vis accourant de toutes ses forces, et poursuivie par un ours d'une grosseur démesurée, qui s'arrêta à mon aspect : j'avouerai que sa vue me fit frémir. Je m'avancai d'un pas chancelant, en lui présentant mon tison : je joignis madame Lacouture, et je la ramenai à notre brasier, où l'ours ne nous suivit pas. Je le lui fis observer, en lui apprenant que l'on se servait du feu avec succès pour écarter les monstres des forêts. L'ours qu'elle vit de loin immobile, et nous regardant d'un œil étincelant, la persuada de la vérité de ce que je lui disais, et la rassura.

L'arbre sur lequel était mon nègre se

trouvait à quelques pas de nous. Sa terreur ne lui avait pas permis de choisir : il n'avait pas même fait attention qu'il y en avait un beaucoup plus proche. Je l'entendis bientôt à son tour pousser un cri horrible : je portai mes regards de ce côté. Le feu que j'avais allumé était très-flamboyant ; il m'aïda à voir l'ours qui s'était dressé contre l'arbre sur lequel s'était réfugié ce malheureux , et qui se disposait à y monter. Je ne savais comment m'y prendre pour le secourir. Je lui criai de monter au sommet de l'arbre , de chercher les branches les plus pliantes , mais qui fussent capables de le soutenir , et où il ne fût pas possible à l'ours de le joindre , car ces animaux , guidés par leur instinct , s'attachent , autant qu'il est possible , aux branches les plus grosses , et craignent de se fier à celles qui plient sous leur corps. Je m'avisai en même temps de lancer auprès de cet arbre de gros tisons allumés qui pussent effrayer l'animal , et l'engager à renoncer à son entreprise. J'en jetai plusieurs avec tant d'adresse et de bonheur , qu'ils s'arrêtèrent au pied de l'arbre , se croisèrent les uns sur les autres en tombant , et continuèrent d'y brûler comme dans notre feu , qui , par le soin que j'avais pris , était devenu un bûcher extrêmement ardent. La clarté que jetèrent ces branches éblouit l'ours ,

qui redescendit avec précipitation, en prenant le côté du tronc qui était opposé, et il s'éloigna sur-le-champ.

Il ne fallut pas songer à dormir de toute la nuit : c'était une chose impossible avec l'épouvante que nous inspiraient les bêtes farouches dont les hurlemens étaient continuels, et redoublaient de moment en moment. Jamais je n'ai rien entendu de si terrible et de si affreux. Plusieurs ours s'approchèrent encore de nous, et à une distance assez peu éloignée pour que nous pussions les apercevoir à la clarté de notre feu. Nous découvrîmes aussi des tigres qui nous semblèrent d'une grosseur extraordinaire ; peut-être la crainte nous les montrait-elle ainsi. Il y en eut un qui s'avança même beaucoup, malgré nos cris. Quelques brandons allumés que nous lançâmes de son côté, l'obligèrent à s'éloigner ; mais ce ne fut pas sans avoir jeté des cris affreux, auxquels tous ces monstres répondirent.

Pour nous débarrasser de la visite que d'autres auraient été tentés de nous faire encore, et de plus près, nous jetâmes beaucoup de tisons à une certaine distance autour de notre grand feu, de manière que nous en étions presque environnés.

Cette précaution, en forçant ces animaux à s'écarter loin de nous, les dérobait à notre

vue , et diminuait par là nos frayeurs ; mais nous ne pûmes le faire qu'aux dépens de notre bûcher. Le bois qui le composait était presque tout consumé , et nous craignons fort qu'il ne le fût entièrement avant le jour ; mais heureusement la nuit était plus avancée que nous ne le croyions. Les hurlemens qui nous avaient si fort épouvantés diminuèrent , s'éloignèrent , et cessèrent enfin aussitôt que le jour parut. Les bêtes féroces , à son approche , rentrent dans leurs repaires , pour n'en sortir que lorsque les ténèbres ont pris sa place.

Je profitai de ce moment pour ramasser quelques pièces de bois que je jetai encore dans notre feu. J'appelai ensuite mon nègre , que j'eus bien de la peine à faire descendre de l'arbre où il s'était caché , et qui vint enfin plus mort que vif.

Après la fatigue et l'effroi de la nuit , nous ne pouvions nous remettre sur-le-champ en route ; nous avions besoin de repos , et nous le cherchâmes. Notre agitation ne nous permit pas de le trouver facilement ; nous sommeillâmes plutôt que nous ne dormîmes jusqu'à midi. Alors nous prîmes un léger repas qui consumma le reste de nos provisions. Nous nous mîmes ensuite en route , et nous marchâmes du côté de l'est , dans le dessein de nous rendre à Saint-Marc des

Apalaches, espérant de rencontrer dans notre marche quelques sauvages qui daigneraient nous guider, nous fournir quelques vivres, ou nous donner la mort : nous n'en avions rien de pis à craindre, et nous aurions mieux aimé mourir tout d'un coup, que de vivre comme nous avons vécu, passant de malheurs en malheurs, exposés à périr par la faim, ou sous la dent des monstres.

Nos forces ne nous permirent pas de faire beaucoup de chemin; notre journée se borna à une marche d'une heure et demie : nous nous hâtâmes de faire halte avant l'entier épuisement de nos forces. Encore pleins de l'effroi de la veille, nous voulions avoir le temps et le courage de faire un plus grand amas de bois. Nous en entassâmes autant que nous pûmes dans un lieu situé comme celui où nous nous étions arrêtés la veille. Après avoir préparé notre bûcher, sans y mettre le feu, j'en disposai douze autres à l'entour, à vingt pas de distance, et dans un égal éloignement les uns des autres; nous devions, par cette précaution, en être entourés de tous côtés : elle nous parut la plus sûre pour nous garantir des attaques des bêtes féroces.

La crainte était le premier sentiment qui avait réclamé nos soins : il fallait qu'il fût bien puissant, puisqu'il était supérieur à notre faim. Nous songeâmes enfin à chercher de

quoi la contenter. Le terrain sur lequel nous étions était extrêmement stérile; nous n'y voyions ni coquillages, ni racines bonnes à manger. Toutes nos perquisitions furent inutiles, nous ne découvrîmes rien qui pût nous servir d'aliment; trop heureux de trouver une eau bourbeuse, mais douce, et dont nous bûmes beaucoup : ce fut toute la nourriture que nous prîmes ce soir-là.

Dès que la nuit parut, je fis du feu, et j'allumai tous nos bûchers. Je n'avais pas voulu le faire plutôt, parce que cela nous était inutile, et que je voulais ménager le bois que j'avais amassé avec peine, afin qu'il durât jusqu'au jour. Nous nous couchâmes aussitôt, pour goûter quelques heures de sommeil, avant que les bêtes farouches se répandissent dans la plaine, et vinssent nous troubler par leurs hurlemens. Elles ne nous interrompirent en effet qu'à minuit : nous dormîmes très-profondément jusqu'à ce moment; notre lassitude nous empêcha de les entendre plutôt, et j'en juge ainsi par le bruit effroyable qu'elles faisaient à l'instant de notre réveil. On eût dit que tous les monstres sauvages du nouveau monde s'étaient réunis dans ce désert pour nous épouvanter par leurs cris. Nous distinguons ceux des différentes espèces : les rugissemens des lions nous parurent surtout épouvantables; ils perçaient par-dessus

le bruit que faisaient les autres animaux. Nous les entendîmes à une distance peu éloignée ; il semblait qu'ils étaient autour de nous, et que nous n'en étions séparés que par nos feux ; c'était une barrière que nous nous savions bon gré de leur avoir opposée. Aucun n'en approcha assez près pour se laisser distinguer, et ce fut un bonheur pour nous, car, étourdis comme nous l'étions de leurs hurlemens, qui les annonçaient en si grand nombre, nous n'aurions pu soutenir leur vue ; un seul que nous aurions aperçu nous aurait fait craindre l'approche d'un plus grand nombre, et nous aurions succombé à notre effroi.

Madame Lacouture et mon nègre furent dans un état affreux : je les vis plus d'une fois près de s'évanouir ; ma terreur n'était assurément pas moindre que la leur, et j'osai cependant leur parler pour les rassurer. Hélas ! en les exhortant au courage, j'avais perdu le mien ; une sueur froide coulait de tout mon corps : j'étais saisi, et le feu auprès duquel j'étais couché me fut d'un grand secours.

Le jour, en écartant les bêtes féroces, mit fin à nos alarmes. Elles avaient suspendu le sentiment de la faim ; nous l'éprouvâmes dans sa plus grande violence, aussitôt que nos craintes furent dissipées. C'est ainsi que nous souffrions alternativement les maux les

plus cruels. Le besoin de manger, l'impossibilité de le satisfaire, sont assurément les plus insupportables. Nous essayâmes de tout ce qui se présentait à nos yeux; nous ramassions de la terre, nous la portions dans notre bouche, et nous la rejetions aussitôt.

Nous ne pensâmes point à nous reposer le matin, comme nous avions fait la veille; nous marchâmes dans l'espérance de rencontrer quelque chose. Nous goûtâmes de toutes les plantes que la terre produisait dans ce désert; mais c'étaient des espèces de bruyères, des ronces sans feuilles, dont la tige était un bois dur que nos dents avaient de la peine à broyer, et que nous ne pouvions avaler ensuite. Chaque essai que nous faisions avec aussi peu de succès nous arrachait des larmes et augmentait notre désespoir. A une heure après midi, nous nous arrêtâmes, accablés de douleur, et hors d'état de pouvoir aller plus avant. Nous nous couchâmes sur la terre, incertains si nous aurions la faculté de nous relever, et attendant la mort, l'appelant par nos cris, et mettant en elle tout notre espoir.

Mon nègre, qui était aussi faible que nous, ranimé par la fureur du besoin, se lève, et court à un arbre dont les branches étaient peu élevées, et auxquelles il pouvait atteindre en levant les bras : il en arrache les feuilles,

et les dévore avec une avidité qui nous étonne, et qui nous fait imaginer que ces feuilles ont un goût délicieux. L'idée qu'elles peuvent servir de nourriture leur donne à nos yeux un air appétissant : nous volons après mon nègre, pour partager son triste repas : notre imagination prête à ces feuilles une faveur qu'elles n'ont point ; nous ne les mangeons pas, nous les dévorons ; ce mets charge notre estomac sans le rassasier. Après en avoir pris beaucoup, nous songeons que la quantité peut nous être nuisible, et nous nous imposons la loi d'être sobres.

Contens de ce repas, que nous supposons nourrissant, nous travaillons à nous mettre en état de passer la nuit ; nous ranimons nos forces pour préparer des bûchers comme la veille ; nous nous mettons tous à cet ouvrage. L'abondance du bois sec qui est répandu autour de nous, facilite ce travail ; il est bientôt fini. Nous nous asseyons en attendant l'heure d'y mettre le feu ; mais à peine nous fûmes-nous reposés une heure, que nous nous sentîmes tous très-mal ; les feuilles que nous avions mangées causèrent un ravage affreux dans notre estomac. Nous recourûmes à l'eau ; nous nous traînâmes avec effort auprès d'une source d'eau voisine, à laquelle nous arrivâmes avec bien des difficultés. A peine eûmes-nous bu, que nous nous sentîmes

extrêmement gonflés : il semblait que ces feuilles étaient des éponges. Nous essayâmes un vomissement qui nous en débarrassa par degrés , avec des convulsions horribles , et nous ne les rendîmes pas sans beaucoup de sang.

Nous demeurâmes long - temps sans forces et presque sans mouvement auprès de cette source , croyant toucher à notre dernière heure , incapables de nous en éloigner. Le soleil , en se couchant , nous laissa dans cette situation déplorable. La nuit s'avancait ; nous n'avions plus la faculté de nous remuer ; nous gémissions de ne pouvoir retourner à nos feux pour les allumer ; nous nous représentions déjà les bêtes féroces fondant sur nous et nous dévorant. Cette appréhension augmentait encore notre faiblesse ; nous soupirions , nous versions des larmes , nous proférions quelques plaintes ; nous n'avions pas la force de pousser des cris.

La nuit parut tout-à-fait , elle augmenta notre effroi. Nous essayâmes de nous traîner encore vers nos bûchers ; nous fîmes les plus grands efforts pour y réussir , et nous frémîmes des obstacles que nous éprouvions. Nous nous y rendîmes enfin , mais nous étions épuisés. A peine pus-je frapper des coups assez forts sur ma pierre pour en tirer des étincelles ; je parvins difficilement à les re-

cevoir sur une manchette que madame Lacouture avait arrachée de sa chemise ; et lorsque je l'eus enfin allumée, je me vis presque sur le point de renoncer à l'espoir de communiquer le feu à quelques morceaux d'écorces sèches et à des feuilles : ni les uns ni les autres, nous ne pouvions souffler pour les enflammer. Ce travail nous tint près d'une demi-heure. Nous jetâmes ces écorces allumées sur notre bois, qui s'enflamma heureusement sans difficulté.

Le bruit affreux que nous avions entendu la nuit précédente, recommença alors dans l'éloignement. Nous nous félicitons d'être parvenus à faire du feu, nous en sentions la nécessité. Pour nous rassurer tout-à-fait, il fallait allumer les autres bûchers que nous avions dressés autour de nous. Nous fîmes de nouveaux efforts pour cela ; nous nous partageâmes cette besogne ; et chacun ayant pris deux brandons dans chaque main, alla les jeter dans différens tas de bois, et vint en prendre de nouveaux pour allumer les autres. La peur qui nous animait nous donna les forces et l'activité nécessaires ; nous demeurâmes même moins de temps à cette opération que notre faiblesse n'en semblait exiger. A peine l'eûmes-nous finie, que les cris que nous avions entendus s'approcher de

nous retentirent de toutes parts, et à une très-légère distance.

Combien alors nous sentîmes-nous heureux d'avoir pu allumer nos feux, et de nous trouver au moins en sûreté sous leur abri ! Nous les avions beaucoup multipliés ce soir-là, et ce soin nous avait rendus plus tranquilles : il ne nous empêcha cependant pas de sentir la plus vive épouvante ; elle était augmentée par la faiblesse où nous étions, et par le besoin de nourriture. Celle que nous avions prise nous avait encore plus affaiblis ; elle nous avait horriblement fatigués. Sur la fin de la nuit, nous nous endormîmes cependant ; ce fut l'épuisement qui en fut sans doute la cause.

Nous ne nous réveillâmes qu'au grand jour, un peu reposés à la vérité, soulagés en partie, mais tourmentés plus vivement par le besoin dévorant de la faim. Nous regardâmes avec un frémissement et un dégoût supérieur encore au besoin, l'arbre dont les feuilles nous avaient semblé si appétissantes la veille, et qui nous avaient mis à deux doigts de la mort. Nous nous levâmes pour continuer notre route, dans l'espoir de faire enfin quelque découverte plus heureuse qui nous soutînt. Nous fîmes, comme le jour précédent, divers essais de différentes substances, mais avec aussi peu de succès : nous ne rencon-

trions plus que des arbres et des arbrisseaux qui ne nous fournissaient rien.

La faim devenait plus vive ; l'espoir de la soulager nous soutenait à chaque pas, et nous fit continuer notre marche jusqu'à midi. Nos regards erraient autour de nous, et s'élançaient dans le plus grand éloignement sans rien découvrir. Nous étions sur une hauteur d'où nous apercevions de tous côtés un horizon immense : à droite était la mer ; un bois à gauche, qui s'étendait à perte de vue ; et devant nous, sur le chemin que nous devions prendre, une plaine aride et déserte, où l'œil n'apercevait que des traces de bêtes féroces, et rien qui pût nous nourrir. Cette perspective nous jeta dans le désespoir le plus amer ; notre âme abattue perdit tout courage ; nous ne songeâmes plus à continuer notre route, puisque nous ne voyions pas à quoi elle devait aboutir, et qu'il n'y avait pour nous aucune apparence de consolation ou d'alimens.

Nous descendîmes vers la gauche ; nous dirigeâmes nos pas vers la forêt, elle n'était pas éloignée : son épaisseur nous fit trembler ; les arbres étaient pressés les uns contre les autres. On ne pouvait passer entre eux que dans certains endroits ; le chemin qu'on eût voulu y prendre y finissait après quelques pas, et l'on trouvait d'autres passages, dont plu,

sieurs ramenaient à l'entrée, tandis qu'un grand nombre aurait pu conduire le voyageur plus loin dans l'intérieur, où il se serait égaré, sans espoir d'en sortir jamais, et sûr d'y périr victime de la faim ou des bêtes féroces.

Aucun de ces arbres n'offrait quoi que ce soit à nos yeux pour notre subsistance ; la plupart portaient des feuilles de l'espèce de celles qui nous avaient causé tant de mal. C'en est fait, m'écriai-je avec le sentiment le plus amer de la douleur, c'en est fait, il faut mourir ; nous ne pouvons plus soutenir notre misérable vie !

Je me jetai à terre en prononçant ces mots. Madame Lacouture se mit à côté de moi, mon nègre se plaça à nos pieds, et à quelque distance. Nous ne nous regardions pas ; nous observions un silence farouche ; nous étions ensevelis dans des réflexions funestes ; nous nous devinions mutuellement ; nous n'avions pas besoin de nous les communiquer, elles ne roulaient que sur notre affreuse situation.

Dans ce moment, les plus noires idées m'agitaient. Est-il quelqu'un, me disais-je, qui jamais se soit vu réduit à la même extrémité que moi ? Quel homme s'est trouvé dans un désert, manquant de tout, et près de succomber à la faim ? Il me vint aussitôt

à l'esprit les aventures de quelques voyageurs qui, éloignés de leur route par la tempête, retenus dans des mers inconnues par des vents contraires, surpris quelquefois par des calmes, ont vu épuiser leurs provisions sans pouvoir les renouveler. Je songeai qu'après avoir souffert la faim jusqu'à la dernière extrémité, ces malheureux n'avaient eu d'autre ressource que de sacrifier l'un deux pour le salut de tous, et que le sort avait choisi quelquefois la victime qui devait, en perdant la vie, soutenir celle de ses compagnons, et leur donner son corps même pour aliment.

Oserai-je vous l'avouer, mon ami? Vous allez frémir en lisant ce qui me reste à vous apprendre; mais croyez que votre terreur n'est pas encore égale à la mienne. Voyez à quel excès le désespoir et la faim peuvent nous porter, et plaignez-moi des malheurs auxquels j'ai été exposé.

Lorsque ces aventures terribles se présentèrent à mon imagination, mes yeux égarés tombèrent sur mon nègre; ils s'y arrêtaient avec une espèce d'avidité. Il se meurt, m'écriai-je avec fureur; la mort la plus prompte serait un bienfait pour lui: il va y succomber lentement, tous les efforts humains sont insuffisants pour l'en garantir; pourquoi sa mort ne me serait-elle pas utile?

Cette réflexion affreuse , je l'avouerais , ne révolta pas mon imagination : ma raison était aliénée ; la faim me pressait ; je souffrais des déchiremens cruels dans mes entrailles ; le désir de les apaiser me dominait tout entier. Les autres moyens étaient impossibles ; il n'y avait que celui-là. Mon âme troublée , était incapable de réfléchir et d'examiner ; elle formait des souhaits horribles , et me fournissait mille sophismes pour les justifier.

Quel mal ferai-je ? continuai-je encore ; il est à moi ; je l'ai acheté pour me servir ; quel plus grand service peut-il jamais me rendre ? Madame Lacouture , agitée des mêmes idées funestes , avait entendu ces derniers mots : elle ignorait les réflexions qui les avaient précédés ; mais le besoin l'éclairait. Elle m'appela d'une voix faible ; je jetai les yeux sur elle : elle porta les siens sur mon nègre , et me le montrant de la main , elle les retourna sur moi d'une manière terrible , et fit un geste plus expressif encore ; je l'entendis.

Il semblait que ma fureur attendait le moment où elle serait avouée par un conseil : je n'hésitai plus ; ravi de la voir penser comme moi , je me crus justifié. Je me lève avec précipitation , et saisissant un bâton noueux dont je me servais pour m'appuyer dans nos marches , je m'approche du nègre , qui était assoupi ; et je lui en décharge un

coup violent sur la tête : il le tira de son assoupissement, et l'étourdit. Ma main tremblante n'osa pas redoubler : mon cœur frémit ; l'humanité gémissante y poussa un cri qui m'ôta la force de continuer.

Le nègre revenant à lui, se leva sur ses genoux, joignit les mains, et me regardant d'un air troublé, me dit d'un ton languissant, et avec l'accent de la douleur : *Que fais-tu, mon maître?... Que t'ai-je fait?... Grâce!.. Grâce au moins pour la vie!*

Je ne pus résister à mon attendrissement ; mes larmes coulèrent : pendant deux minutes il me fut impossible de répondre et de prendre un parti. Les déchiremens de la faim étouffèrent enfin en moi la voix de la raison : un cri lugubre, un nouveau coup-d'œil de ma compagne me rendirent toute ma fureur. Égaré, hors de moi-même, plein d'un transport inoui, je me jette sur ce malheureux, je le précipite à terre, je pousse des cris pour achever de m'étourdir et pour m'empêcher d'entendre les siens qui auraient détruit ma cruelle résolution. Je lui lie les mains derrière le dos ; j'appelle ma compagne, qui vient m'aider dans cette barbare opération : elle appuie un genou sur la tête de l'infortuné, tandis que moi je tire mon couteau.... je l'enfonce de toutes mes forces dans

sa gorge , et j'y fais une ouverture très-large , qui le prive sur-le-champ de la vie.

Il y avait un arbre renversé auprès de nous ; j'y traînai le nègre ; je l'y plaçai dessus en travers , pour faciliter l'écoulement de son sang. Madame Lacouture me prêta encore la main dans cette circonstance.

Ce coup horrible avait épuisé toutes nos forces et notre fureur ; nos yeux se détournèrent avec effroi de ce corps sanglant , qui vivait le moment d'auparavant : nous frémîmes de ce que nous venions de faire. Nous courûmes rapidement à une source voisine , pour y laver nos mains sanglantes , que nous ne regardions plus qu'avec horreur. Nous tombâmes à genoux pour demander pardon au Ciel de l'acte d'inhumanité que nous venions de commettre ; nous le priâmes aussi pour le malheureux que nous venions d'égorger.

Combien la nature réunit les extrêmes ! Que de sentimens opposés nous agitèrent en un instant ! La piété succédait à la férocity : celle-ci reprit bientôt ses droits. La faim pressante interrompit nos prières. Grand Dieu ! nous criâmes-nous , vous voyez notre situation et notre misère épouvantable !..... C'est elle qui a ordonné le meurtre que nos mains ont commis..... Pardonnez à des infortunés , et bénissez au moins la nourriture affreuse

qu'ils vont prendre ; ne la leur rendez pas funeste..... elle leur a suffisamment coûté.

A ces mots , nous nous levons , nous allumons un grand feu , nous consommons enfin notre action inhumaine. Oserai-je entrer dans ces détails ! Ils me révoltent. Non , mon ami , je n'ai jamais été barbare..... je le fus..... Hélas ! je n'étais pas né pour l'être !

Aussitôt que notre feu fut prêt , j'allai couper la tête du nègre ; je l'attachai au bout d'un bâton , et la plaçai devant le brasier , où j'eus soin de la retourner souvent pour la faire cuire également. Notre faim ne nous permit point d'attendre que cette cuisson fût entière , nous la dévorâmes en peu de temps. Après nous être rassasiés , nous nous arrangeâmes pour passer la nuit dans ce lieu , et pour nous garantir des bêtes féroces. Nous nous attendions que leur approche nous empêcherait de dormir , et nous ne nous trompâmes point. Nous passâmes la nuit à dépecer par morceaux la chair de notre nègre , à la faire griller sur des charbons , à la passer à la fumée pour la rendre propre à se conserver. Ce que la faim nous avait fait souffrir nous faisait craindre d'y être exposés encore , et nous ne pouvions l'éviter qu'en nous assurant des provisions qui pussent durer long-temps. Nous restâmes encore le lendemain et la nuit suivante dans le même lieu ,

pour finir nos préparatifs. Pendant ce temps nous fûmes très-économés de nos alimens, et nous ne mangeâmes que ce qu'il était difficile de conserver, et que par conséquent nous ne pouvions pas emporter avec nous. Nous fîmes plusieurs paquets du reste, que nous enveloppâmes dans des mouchoirs qui nous restaient, dans des morceaux de l'étoffe de nos habits, et nous les attachâmes sur nous avec les cordages de notre radeau.

Le 24 avril ou environ, nous nous remîmes en chemin. Le séjour que nous avions fait nous avait reposés; la nourriture que nous avions prise nous avait rendu des forces; sûrs de n'en pas manquer de quelque temps, nous ne craignîmes point de nous engager au milieu du désert qui nous avait paru si terrible le jour où nous avions donné la mort au nègre. Notre voyage se fit avec lenteur: nous ne nous remîmes pas en route tous deux seuls sans regretter le compagnon qui nous suivait auparavant, et dont nous portions les tristes restes avec nous. Nous marchâmes plusieurs jours avec beaucoup de fatigues et d'embarras, à travers des joncs voisins de la mer, ou au milieu des ronces, des épines, et d'autres plantes non moins dangereuses, qui nous mettaient les pieds et les jambes en sang.

Cette incommôdité, moins terrible que la

faim, ne laissa pas de nous retarder souvent. Les piqures des moustiques, des maringouins, et de la multitude des autres insectes que l'on rencontre sur ces côtes, nous avaient défigurés de manière que nous n'étions plus reconnaissables. Notre visage, nos mains, nos jambes étaient couverts de piqures, qui les avaient prodigieusement enflés. Pour les éviter, s'il était possible, nous nous rendîmes sur le bord de la mer, résolus de le suivre désormais, dans l'espérance d'y faire aussi quelquefois d'heureuses découvertes, qui, nous procurant sur-le-champ quelques vivres, ménageraient ceux que nous portions. Nous ne fûmes point trompés dans cette attente; lorsque la mer était basse, et que le temps était beau, nous trouvions quelquefois sur le sable de petits coquillages et de petits poissons plats, que nous prenions à l'aide d'un bâton pointu par un bout, avec lequel nous les percions; mais nous n'en avions jamais suffisamment pour nous rassasier, et nous en trouvions encore très-rarement; c'était cependant un secours qui n'était pas à dédaigner, et que nous recevions de la Providence avec des cœurs touchés et reconnaissans.

Je ne puis vous donner, jour par jour, le détail de cette route pénible que nous suivions avec constance, et dont le terme

semblait s'éloigner. Les joncs dont le bord de la mer était couvert dans plusieurs endroits, et à travers lesquels nous étions contraints de passer, nous étaient aussi funestes que les ronces que nous avions voulu fuir : ces joncs, secs et cassés par les vents, nous déchiraient les jambes, et les entamaient de la manière la plus cruelle. Les bêtes féroces nous effrayaient toutes les nuits ; et ce que nous trouvions de plus affreux, c'était la nécessité de manger souvent de l'horrible mets que nous avions préparé. Notre fureur s'était apaisée avec la faim ; la raison avait repris son empire : elle frémissait à l'idée seule d'une nourriture humaine ; nous n'y recourions qu'à l'extrémité, lorsque nous ne trouvions absolument rien, et que la faim renaissante faisait disparaître le dégoût.

Un soir, comme nous faisons notre halte ordinaire, je me sentis si faible, qu'à peine eus-je la force de ramasser le bois nécessaire pour notre feu ; il me fut impossible de préparer des bûchers autour de notre asile, comme je faisais toutes les nuits ; mes jambes prodigieusement enflées ne pouvaient plus me soutenir. J'imaginai de suppléer à ces bûchers en mettant le feu aux bruyères : le vent qu'il faisait ne pouvait manquer de l'étendre ; cela suffisait pour écarter les bêtes féroces. Il devait en résulter un autre avantage pour

notre voyage, c'est qu'il dépouillerait notre chemin de ces joncs incommodes, et que nous pourrions marcher plus facilement sur le rivage en suivant la trace du feu. Effectivement, le lendemain le feu nous avait marqué notre route. Je regrettai de ne m'être pas avisé plutôt de cet expédient, qui nous aurait préservés des blessures que nous avions aux jambes; ces blessures nous faisaient beaucoup souffrir, et nous obligeaient de faire de très-petites journées.

Nous trouvâmes aussi sur notre chemin quelques provisions qui nous furent très-agréables : c'étaient deux serpens à sonnettes; l'un en avait quatorze, et l'autre vingt-une, ce qui fait connaître facilement leur âge, si réellement il leur croît une sonnette à la fin de chaque année. Ils étaient très-gras; le feu les avait surpris pendant leur sommeil, et les avait étouffés. Ces serpens nous fournirent des alimens frais pour toute cette journée et pour la suivante; nous séchâmes aussi partie de leur chair pour la conserver, et nous la joignîmes aux provisions que nous avions déjà.

Dans le cours de notre voyage, je trouvai encore l'occasion de les augmenter. J'aperçus un matin, dans une mare d'eau voisine, un caïnan endormi : je m'en approchai pour le reconnaître. La vue de ce monstre ne m'ins-

pira aucune terreur , quoique je susse combien il est dangereux. La seule idée qui se présenta à mon imagination , fut que si je pouvais le tuer , ce serait un supplément considérable à nos alimens. J'hésitai un moment à l'attaquer ; mais ce ne fut pas la crainte qui m'arrêta , ce fut l'incertitude de la manière dont je devais m'y prendre.

Je m'avançai avec mon bâton , qui était d'un bois dur et pesant ; je lui en déchargeai précipitamment trois coups sur la tête , avec une telle vigueur , que je l'étourdis au point qu'il ne put se jeter sur moi , ni fuir : il ouvrit seulement une gueule affreuse , dans laquelle j'enfonçai promptement le bout de mon bâton , qui formait une pointe assez aiguë ; je trouvai la gorge , que je traversai , et baissant aussitôt l'extrémité de mon arme sur la terre , j'y tins le monstre comme cloué. Il faisait des bonds et des mouvemens si affreux , que si mon bâton n'avait pas été fortement assujetti dans le sable , et à une certaine profondeur , il m'eût été impossible de contenir cet animal farouche , et j'aurais été la victime de ma témérité.

J'employais toutes mes forces pour le contenir : j'étais dans une position fatigante , qui ne me permettait pas de faire d'autre mouvement pour achever de tuer le monstre. J'appelai madame Lacouture , en la priant

de venir me secourir ; mais elle n'osa pas le faire ; elle fut seulement me chercher un morceau de bois de trois ou quatre pieds de long , et me l'apporta. Je m'en servis pour achever d'étourdir l'animal , en le frappant d'une main , et en tenant mon bâton de l'autre. Dès qu'il ne fit presque plus aucun mouvement , ma compagne , rassurée , prit ma place , et pouvant alors employer mes deux mains , j'achevai de casser la tête au caïman , et je lui coupai la queue.

Ce triomphe me coûta beaucoup de peine , et m'en dédommagea. Nous ne songeâmes point à poursuivre notre route de ce jour-là ; nous nous occupâmes à faire un bon repas , et à préparer la chair du caïman comme nous avions préparé celle de notre nègre. Nous la coupâmes par morceaux de la grandeur de la main , afin qu'ils séchassent plus facilement , et nous retinssent moins long-temps. La peau me servit à faire des souliers à la sauvage pour madame Lacouture et pour moi ; nous nous enveloppâmes les jambes d'un autre morceau de cette peau qui nous tint lieu de bottines , et nous garantit de la piqure des insectes qui nous avaient tant fait souffrir. D'autres morceaux servirent à couvrir nos mains et notre visage. Nous nous fîmes des espèces de masques , que nous trouvâmes d'abord incommodes , mais qui , nous préser-

vant encore des morsures, nous rendirent le plus grand service.

Tels furent les secours différens que nous tirâmes de notre caïman. Nous passâmes tout ce jour et la nuit suivante à ces préparatifs. Nous ne voulûmes point dormir, et nous renvoyâmes à la nuit du lendemain le soin de goûter quelque repos. Nous craignons d'allonger notre voyage par des séjours : il était déjà assez long par les petites journées que nous étions contraints de faire. Le lendemain, notre marche fut arrêtée au bout d'une heure, par une rivière qui se jetait dans la mer : elle était peu large, mais son courant était très-rapide. J'examinai si nous pourrions la traverser ; je me déshabillai et j'allai la sonder. Je trouvai des obstacles insurmontables ; la profondeur de l'eau, qui obligeait de se mettre à la nage ; la force du courant qu'il était difficile de couper, et qui infailliblement m'aurait entraîné dans la mer. Quand j'aurais pu vaincre ces difficultés, madame Lacouture ne l'aurait pu elle-même. Je revins à terre avec un chagrin inconcevable : il n'y avait pas d'autre parti à prendre que celui de remonter cette rivière, en suivant le bord, jusqu'à ce que nous trouvassions son cours plus tranquille, ou quelque haut fond qui rendît le passage plus aisé.

Nous recommençâmes à marcher. Deux

jours entiers s'écoulèrent, et nous ne vîmes rien qui nous donnât de l'espérance. Plus nous allions, plus la rivière nous paraissait impraticable. Nos inquiétudes et notre désespoir augmentèrent; nous désespérions déjà de quitter le pays; nous n'avions rencontré aucun aliment pendant ce temps; nous avions été en conséquence forcés de recourir au caïman, laissant le nègre pour la dernière extrémité. Nous tremblions d'épuiser nos provisions avant d'être arrivés dans quelque lieu habité, et de ne trouver aucun moyen de les renouveler.

Effrayés du passé, incertains de l'avenir et de la durée de nos infortunes, nous passions les heures à espérer, à gémir, à désespérer. Ensuite la vue d'une rivière toujours rapide ajoutait à notre lassitude; l'impossibilité de la traverser, la nécessité de marcher encore sans savoir quand nous trouverions un lieu favorable, nous ôtaient le courage.

Sur la fin du second jour que nous suivions cette rivière, je trouvai sur le bord, avec mon bâton, une tortue qui pouvait peser environ dix livres. Cette nouvelle ressource que la Providence nous envoyait suspendit les murmures qui nous échappaient à chaque instant, et les changea en actions de grâces. Nous avions vu auparavant une grosse poule d'Inde qui venait boire tous les soirs

et tous les matins à notre vue, et qui paraissait avoir son nid dans les environs; mais nous le cherchâmes en vain. L'espoir de trouver un aliment très-sain dans ses œufs nous avait fait faire les recherches les plus exactes; elles ne nous réussirent point : c'était un chagrin pour nous, qui ne contribuait pas peu à nous donner de l'humeur, et à nous faire maudire notre destinée.

La découverte de la tortue nous réconcilia un peu avec la fortune. Nous songeâmes à la faire cuire; notre foyer était déjà préparé. Quelle fut ma consternation lorsque je ne trouvai plus ma pierre à fusil ! Je vidai toutes mes poches, je les retournai; je défis les paquets qui contenaient nos vivres; je fouillai partout avec l'attention la plus scrupuleuse : madame Lacouture me secondait; nous ne la trouvâmes point. Quels furent nos regrets ! ils étaient proportionnés au besoin que nous avions de cette pierre, et aux secours que nous en avions tirés. Jamais perte n'a donné plus de douleur à un homme. Nous regardions cette tortue, que nous avions trouvée avec tant de joie, de l'œil le plus indifférent : nous l'aurions troquée volontiers contre la pierre; nous aurions perdu avec moins de chagrin la moitié des provisions que nous avions. Comment, sans son secours, nous garantir du froid et des attaques des bêtes féroces ?

Comment cuire nos alimens, nous en procurer, nous mettre à l'abri de l'humidité ?

Madame Lacouture n'était pas moins affligée que moi. Je songeai que nous n'avions pu perdre cette pierre que dans le lieu où nous avons reposé la nuit précédente, ou sur la route que nous avons faite depuis. Malgré ma faiblesse et ma lassitude, je ne balançai pas un instant à retourner sur mes pas pour la chercher. Je proposai à madame Lacouture de me suivre ou de m'attendre. Elle fut obligée de se déterminer au dernier parti ; elle n'avait pas assez de forces pour entreprendre de marcher encore. Elle tremblait cependant de rester seule ; mais elle ne désirait pas moins que moi que nous eussions le bonheur de recouvrer le trésor que nous avions perdu. Elle me fit promettre de ne pas l'abandonner, et de revenir le plus tôt qu'il me serait possible.

Nous n'avions fait heureusement que peu de chemin ; une heure et demie avait été la durée de la course du jour ; la nuit était encore éloignée. Je retournai sur mes pas, dans le dessein d'être de retour avant les ténèbres ; mais la chose me fut impossible. J'étais trop faible pour avancer promptement ; je ne faisais d'ailleurs pas un pas sans regarder si je ne trouverais pas ma pierre. J'espérais qu'elle aurait été perdue sur le

chemin; que je la rencontrerais sans être obligé d'aller bien loin; mais il fallut poursuivre jusqu'au lieu où nous nous étions reposés.

J'avais mis beaucoup de temps : la nuit paraissait déjà lorsque j'arrivai; je ne distinguais presque plus les objets. Je cherchai partout où je remarquai des traces de nos pas : soins inutiles, je ne découvrais rien. Je me couchais sur la terre; je passais mes mains partout; elles suppléaient à mes yeux, dont l'obscurité ne me permettait pas de faire usage.

Las de me fatiguer en vain, je courus au feu que j'avais allumé la nuit précédente, pour voir si j'y trouverais encore quelque charbon qui me mît en état de le renouveler et de m'éclairer ensuite dans mes perquisitions. Il était absolument éteint, je n'y vis plus que des cendres, et pas la moindre étincelle.

Accablé de ce nouveau contre-temps, comme si je n'eusse pas dû m'y attendre, je restais couché, livré à la douleur la plus profonde, désespérant de tirer aucun fruit de ma peine, incapable de rejoindre madame Lacouture de cette nuit, et ne songeant pas même à l'entreprendre. L'idée de repartir sans ma pierre me désolait; je résolus d'at-

tendre le jour pour la chercher de nouveau, espérant de réussir enfin à la trouver.

J'allai me jeter sur le tas de fougères, de feuilles et de plantes différentes qui nous avaient servi de lit; je pensai que c'était peut-être dans cet endroit que j'avais fait ma perte. Je délibérai un instant si j'attendrais le lendemain pour y faire mes recherches : c'était le parti le plus raisonnable. Le grand jour m'était absolument nécessaire, je ne devais pas m'attendre à rien trouver dans l'obscurité : j'en étais bien persuadé, mais mon inquiétude était trop vive pour supporter des délais.

Je passai mes mains à plusieurs reprises sur tous les points de la surface de ce lit; elles ne sentirent rien sous elles. Mon premier dessein était de me borner à cet essai, et de renvoyer au jour des recherches plus exactes; mais je ne pus résister à mon impatience. Je dérangeai cet amas de plantes poignée par poignée : il n'y en eût pas une qui ne me passât par les mains. Je les mettais dans un autre endroit après les avoir bien examinées. Je demeurai la plus grande partie de la nuit dans cette occupation : je désespérais déjà de retrouver mon trésor. Toutes ces plantes avaient changé de place. J'étendis mes mains sur le terrain nu qui en était auparavant couvert, et elles s'arrêtèrent sur

l'objet de mes recherches ! Je le saisis avec une joie égale au regret que m'avait causé sa perte ; je le serrai soigneusement , et je pris toutes sortes de précautions pour n'en être plus privé à l'avenir.

Pendant que j'avais été occupé de ce soin , je n'avais pas été sans inquiétude au sujet des bêtes féroces. Leurs cris s'étaient fait entendre , mais dans un grand éloignement. Je frémis plusieurs fois et pour moi et pour ma malheureuse compagne , qui se trouvait seule , et dont l'effroi devait être extrême au milieu de la nuit. Je songeais à me rendre auprès d'elle pour la rassurer , s'il était possible : mais j'avoue que la crainte de faire quelque rencontre dangereuse , me retint longtemps en suspens. Je réfléchis enfin que le soin que nous avions eu de mettre le feu partout sur notre route avait dû éloigner les monstres , et qu'ils s'étaient retirés , pour le fuir , aux extrémités de ces déserts. En effet , depuis ce temps , ils ne s'étaient jamais approchés des lieux où nous faisons nos haltes , et nous n'avions plus entendu leurs hurlemens que dans un certain éloignement , qui diminuait beaucoup nos terreurs. Je me persuadai enfin que je n'en rencontrerais aucun , et je me mis en route ; mais ce ne fut pas sans frémir , et sans être plusieurs

fois sur le point de m'arrêter et de faire du feu pour me rassurer.

Je poursuivis cependant mon chemin : la crainte me donna des ailes, et malgré ma faiblesse, j'arrivai encore auprès de madame Lacouture, environ deux heures avant le jour. Je faillis à la manquer et à m'écarter beaucoup de l'endroit où je l'avais laissée. L'obscurité, la peur, m'empêchaient de reconnaître ce lieu. Un gémissement que j'entendis par hasard, et qui me fit frissonner, m'avertit que j'allais passer auprès d'elle sans m'en apercevoir. Elle avait entendu le bruit de mes pas, et dans son effroi, elle avait imaginé que c'était une bête farouche qui venait à elle : c'est ce qui lui avait fait pousser ce gémissement. Je l'appelai à haute voix : Est-ce vous, madame ? Oui, me répondit-elle, d'une voix presque éteinte. Bon Dieu ! que vous m'avez effrayée, et que votre éloignement et votre retard m'ont fait passer de cruels momens ! Avez-vous entendu ces hurlemens horribles ?... Ils ont frappé mon oreille. J'ai cru que puisque vous ne reveniez point, vous aviez été dévoré, et que je ne tarderais pas à l'être.

Je vis encore, m'écriai-je, je vous retrouve ; nous en avons été tous deux quittes pour la peur. J'ai retrouvé ma pierre ; nous

allons avoir du feu ; nous pourrons nous reposer et prendre quelque nourriture.

En disant ces mots , je ramassai quelques morceaux de bois sec ; je tirai du feu de ma pierre ; un lambeau de ma chemise , qui était entièrement usée et presque réduite en charpie , me tint lieu d'amadou : depuis longtemps elle me servait à cet usage , et j'employais indistinctement la mienne ou celle de madame Laconture.

Nous eûmes bientôt un grand feu , auquel nous fîmes cuire une partie de notre tortue , dont la chair se trouva très-tendre et très-succulente. Nous trouvâmes dans son corps , en l'ouvrant , une multitude de petits œufs que nous grillâmes sur les charbons , et qui nous procurèrent un aliment également sain et rafraîchissant , qui nous fit beaucoup de bien. Nous nous endormîmes ensuite , et le repos dont nous avions besoin , et qui dura cinq heures , nous soulagea et nous rendit quelques forces.

A mon réveil , nous consultâmes entre nous si nous continuerions notre route. En regardant la rivière , dont le cours était assez droit , nous désespérâmes de trouver de longtemps un lieu commode pour la traverser. Nous nous déterminâmes à risquer le passage dans celui où nous étions. Pour cela j'imaginai de construire un radéau. Six arbres

effeuillés par le temps, que l'eau avait entraînés, et qui s'étaient arrêtés vers le bord, auprès d'un autre arbre que le vent avait couché sur l'eau, et dont les racines tenaient encore fortement à la terre, me parurent des matériaux solides et faciles à employer. J'entrai dans l'eau, qui heureusement n'était pas profonde dans cet endroit. J'amarrai quatre de ces arbres ensemble; ils étaient suffisans. Les liens que j'employai furent des écorces : j'y ajustai de mon mieux une longue perche, plus grosse à une extrémité qu'à l'autre, pour me servir de rame et de gouvernail.

Cet ouvrage étant fini, nous nous préparâmes à partir. Nous nous dépouillâmes de nos habits, dont nous fîmes un paquet que nous assujettîmes avec des écorces. Nous prîmes cette précaution afin de pouvoir nous sauver plus facilement s'il nous arrivait quelque accident. Nos habits nous auraient incommodés si nous étions tombés dans l'eau; et en les réunissant dans un paquet, nous nous ménagions la facilité de les rattraper s'il fallait que je me misse à la nage pour les aller chercher. L'événement nous prouva que nous avions eu raison de nous précautionner ainsi.

L'état où nous étions, madame Lacouture et moi, nous rendait inutiles les ménagemens qu'exige la pudeur. A peine songions-nous,

depuis que nous voyagions ensemble, que nous étions d'un sexe différent. Je ne m'étais aperçu de celui de ma compagne, que par la faiblesse ordinaire aux femmes : elle ne voyait dans le mien que la fermeté, le courage que je tâchais de lui inspirer, et le secours que mes forces, un peu plus grandes que les siennes, me mettaient dans le cas de lui donner. Tout autre sentiment était mort en nous ; et la nature épuisée, indifférente sur tout autre objet, ne nous demandait que des alimens.

La crainte des accidens qui pouvaient nous arriver ne nous permit pas de nous séparer de nos provisions comme de nos habits : la perte de ceux-ci nous eût moins affligés que celle des autres. Nous défîmes nos paquets pour les arranger de manière à pouvoir les attacher autour de notre corps, assurés de les sauver avec nous ou de périr avec eux. Nous descendîmes sur notre radeau que je poussai au large, en gouvernant du mieux que je le pus avec ma perche. Le courant nous entraîna d'abord avec une rapidité qui me fit trembler : il nous avait transportés en un instant à plus de trois cents pas du lieu où nous nous étions embarqués ; je craignais qu'il ne nous entraînât de même jusqu'à la mer. Je manœuvrai avec une peine infinie, pour parvenir à le couper. J'y réussis à la

fin, mais c'était toujours en cédant, et en descendant prodigieusement, de manière que je ne comptais arriver à l'autre bord qu'à une demi-lieue plus bas que le point d'où nous étions partis.

Après bien des efforts, je parvins à passer le milieu de la rivière. Le courant allait bientôt cesser d'être si rapide; nous étions presque au bout de l'endroit où il avait le plus de violence, lorsqu'il jeta notre radeau en travers sur un arbre qui se trouvait près de nous à fleur d'eau. Le mouvement que je fis pour l'éviter contribua à notre naufrage. La secousse fut si forte, que les liens de notre bâtiment se rompirent, les pièces de bois qui le composaient se séparèrent; nous tombâmes dans l'eau, et nous nous serions infailliblement noyés, si je ne m'étais pas pris d'une main aux branches de cet arbre. Je saisis en même temps, de l'autre, madame Lacouture par les cheveux, au moment où elle plongeait déjà, près de disparaître sans doute pour toujours. Le sommet de sa tête était seulement à fleur d'eau; je la tirai avec précipitation. Elle n'avait pas perdu connaissance: je lui criai de remuer les bras et les jambes pour m'aider à la soutenir.

L'endroit où nous étions était très-profond. Je la fis grimper sur le corps de l'arbre dont

je fis le tour à la nage. L'autre extrémité touchait au bord, et cela me donna la facilité de l'y conduire : elle s'y assit. Je détachai les paquets de vivres que j'avais autour de moi, et que je mis à ses côtés. Je revins à la rivière pour voir si je découvrirais nos habits : ils s'étaient arrêtés aux branches de l'arbre, où je les vis encore ; mais le mouvement de l'eau les en détachait ; et au moment où je m'y jetais pour les aller chercher, le courant commençait à les emporter. Je nageai après eux ; j'eus le bonheur de les atteindre, et je les poussai devant moi vers le rivage, où je les conduisis.

Mon premier soin fut de les porter à madame Lacouture, qui les délia, en exprima l'eau, et les étendit au soleil, pendant que je préparais du feu pour les faire sécher plus promptement, et nous faire cuire encore quelques morceaux de notre tortue que nous avions apportée. Nous ne perdîmes rien dans notre naufrage ; nous ne regrettions pas notre radeau, qui, s'il nous avait menés à l'autre bord, eût alors cessé de nous être utile, et que nous aurions abandonné.

Après avoir pris un repas qui nous rétablit de notre fatigue, nous fîmes sécher nos provisions. Ce soin nous prit toute la journée. Nous passâmes la nuit dans ce lieu, et le lendemain, nous trouvant reposés et ra-

fraîchis, nous nous remîmes en marche, cherchant toujours à nous rendre à Saint-Marc des Apalaches, nous orientant toujours crainte de nous égarer. Nos chaussures, nos bottines, nos espèces de gants et de masques étaient usés; l'eau qui les avait mouillés, les avait mis hors d'état de servir davantage. Les ronces nous déchiraient; les moustiques et les maringouins nous tourmentaient comme auparavant; leurs morsures venimeuses et continuelles avaient prodigieusement enflé nos corps. Nous trouvions encore moins de vivres que de l'autre côté de la rivière: notre nègre et notre caïman furent notre unique ressource.

Nous marchâmes plusieurs jours avec toutes ces incommodités qui augmentaient journellement. Nous souffrions également du corps et de l'esprit; l'espérance consolante ne venait plus nous bercer de ses chimères: nous étions dans un état affreux, et nous ressemblions plus à des tonneaux ambulans qu'à des hommes. Nous marchions pesamment, pouvant à peine mettre un pied devant l'autre, et nous relevant difficilement lorsque nous étions assis.

Madame Lacouture résista plus long-temps que moi. Tant que j'avais eu quelques forces, j'avais ménagé les siennes, et je m'étais chargé de tous les soins pénibles; son esprit était

aussi plus tranquille que le mien, parce qu'elle se reposait de tout sur moi seul. J'avais eu jusqu'alors tous les embarras, mais il était temps de céder à de si longues infortunes.

Un jour, n'en pouvant plus, abattu, voyant à peine, parce que les ampoules qu'avaient faites autour de mes yeux les insectes dont j'ai parlé, les avaient affaiblis et les couvraient presque tout-à-fait, je m'étais jeté sur le rivage, sous un arbre à une centaine de pas de la mer. Après m'être reposé pendant une heure, j'essayai de me lever pour continuer notre marche : cette entreprise était au-dessus de mes forces.

« C'en est fait, dis-je à ma compagne, je ne puis aller plus loin ; ce lieu-ci sera le terme de mon voyage, de mes infortunes et de ma vie : profitez des forces qui vous restent encore, pour tâcher de gagner un lieu habité ; emportez avec vous nos provisions ; ne les consommez pas inutilement à m'attendre ici : je vois que le Ciel ne veut pas que j'en sorte ; il m'en avertit par mon épuisement. Le courage et la santé qu'il vous a conservés montrent qu'il a d'autres vues sur vous. Jouissez de ses bienfaits, et pensez quelquefois à un infortuné qui a partagé si long-temps vos malheurs, qui vous a soulagée autant qu'il a pu, et qui ne vous eût jamais abandonnée s'il lui avait été permis de

vous suivre, et s'il avait le pouvoir de vous être encore utile. Cédons à la nécessité cruelle qui nous impose de si dures lois. Partez, tâchez de vivre, et lorsque vous aurez oublié dans l'abondance la disette que nous éprouvons, dites quelquefois : J'ai perdu un ami dans les déserts de l'Amérique. Vous vous retrouverez sans doute un jour avec des Européens ; les occasions des vaisseaux qui retournent dans ma patrie ne vous manqueront pas : profitez-en pour me rendre un service, l'unique que je puisse souhaiter, et que j'attends de votre amitié ; écrivez à mes parens le sort de l'infortuné Viand ; apprenez-leur qu'il n'est plus, et qu'ils peuvent se partager les tristes débris de sa fortune, les employer comme ils le jugeront à propos, sans craindre que je reparaisse jamais : dites-leur de me plaindre et de prier pour moi. »

Madame Lacouture ne me répondit que par des larmes ; sa sensibilité me toucha : c'est une consolation pour les malheureux de voir qu'ils excitent la compassion ; elle me prenait les mains, les serrait avec tendresse. Je tentai encore de la disposer à notre séparation ; je lui prouvai en vain qu'elle était nécessaire : « Non, mon ami, me dit-elle, non, je ne vous quitterai pas ; je vous rendrai les soins que j'ai reçus de vous si long-

temps : prenez courage ; vos forces peuvent revenir : si mon espérance est trompée , je serai toujours à temps de m'exposer seule dans ce vaste désert , où je ne serais accompagnée que par mes craintes , où je croirais à chaque instant que le Ciel enverrait contre moi des bêtes féroces , pour me déchirer et me punir de vous avoir laissé dans un moment où je pouvais vous être utile. A l'égard de nos provisions , nous tâcherons de les ménager : j'irai en chercher de fraîches sur le bord de la mer ; peut-être en trouverai-je ; elles vous seront plus salutaires. Je vais commencer dès à présent à vous servir ; mais , pour vous garantir des insectes dont vous avez peine à vous défendre , prenez ceci. »

En me disant ces mots , elle détachait un de ses jupons ; elle n'en avait que deux : à l'aide de mon couteau , elle le partagea en deux pièces , dont elle mit l'une sur mes jambes , et l'autre sur mes bras et sur mon visage. Ce fut un grand soulagement pour moi : ils me garantirent en effet des piqures que je craignais. Ma compagne fit ensuite du feu , et alla vers la mer d'où elle revint avec une tortue. J'imaginai que le sang de cet animal pourrait me soulager , en m'en servant à frotter mes blessures. Je l'essayai , et je conseillai à madame Lacouture de faire comme moi : elle m'imita volontiers , car elle

avait la tête, le cou et les bras couverts des morsures des maringouins. Nous nous reposâmes ensuite ; mais ma faiblesse ne se passa point : je me sentais si mal , que je ne doutais pas que ma mort ne fût très-prochaine.

Une grosse poule d'Inde que nous aperçûmes alors , et qui se retirait dans un taillis qui n'était qu'à deux pas , nous fit penser qu'elle couvait , et nous donna le désir de nous emparer de ses œufs. Madame Lacouture se mit en devoir d'aller les chercher : je n'étais pas en état de le faire moi-même ; il m'était impossible de me remuer , et je demeurai couché auprès du feu.

Je restai seul dans cette position pendant environ trois heures. Le soleil venait de se coucher. J'étais dans une espèce d'anéantissement stupide , sans mouvement , et presque entièrement privé de l'usage de la raison. Je ne puis comparer mon état qu'à ce calme profond qui est entre le sommeil et la veille.

Un engourdissement affreux avait saisi mes membres appesantis : je ne sentais pas de douleur , mais un malaise général par tout mon corps. Dans ce moment j'entendis des cris qui me tirèrent de ma léthargie et réveillèrent mon attention. Je prêtai l'oreille ; ils me parurent venir du côté de la mer , et je les pris pour

ceux de quelques sauvages qui s'approchaient et qui suivaient le rivage.

« Grand Dieu ! m'écriai-je , est-ce la fin de mes peines que ces clameurs m'annoncent ? Avez-vous envoyé ces sauvages à mon secours , ou viennent-ils m'arracher le faible reste de ma vie languissante ? Quoi que vous ordonnez , je me soumets ; frappez ou secourez-moi , ce sera toujours me délivrer de mes maux , et dans l'un et l'autre cas ma reconnaissance est égale. »

Les mêmes cris se firent entendre à diverses reprises. Un rayon d'espoir vint luire dans mon âme. J'essayai de me lever pour me mettre sur mon séant , et je n'en vins pas à bout sans de violens efforts. Cette réflexion cruelle vint diminuer ma joie : peut-être , pensai-je , les hommes que j'entends sont-ils sur la mer , dont ils côtoient le bord dans leur canot ; peut-être vont-ils plus loin : ils ne me verront pas s'ils ne descendent à terre ; et si leur dessein n'est pas d'y descendre ici , que deviendrai-je ? Dans l'accablement où je suis , comment pourrai-je leur faire connaître qu'il y a dans ce lieu un être infortuné qui a besoin de leur secours ?

Cette idée me désespéra : j'essayai de crier ; ma voix était éteinte. La crainte cependant de perdre l'unique ressource qui se fût présentée depuis si long-temps , me rendit une

partie de mes forces ; je m'en servis pour me traîner sur mes genoux et sur mes mains , le plus près du rivage qu'il me fut possible. J'aperçus distinctement un gros canot qui descendait le long de la côte , et qui ne m'avait pas encore passé. Je me levai sur mes genoux , et prenant mon bonnet à la main , je fis des signes que j'étais forcé d'interrompre à chaque instant , parce que je ne pouvais me soutenir , et que je retombais sur le ventre. Combien ne regrettai-je point de n'avoir pas madame Lacouture auprès de moi ! elle aurait pu gagner le bord de la mer , courir , crier , appeler au secours , et parvenir à se faire entendre ; mais elle était éloignée , et il fallait que les cris des gens qui étaient dans le canot ne fussent point allés jusqu'à elle , puisqu'elle n'était pas accourue.

A son défaut , je n'épargnai rien pour me faire voir. Une longue perche que je trouvais à côté de moi me servit à élever mon bonnet et un morceau de jupon que ma compagne d'infortune m'avait laissé. Cette espèce de drapeau flottant dans l'air frappa les regards de ceux qui conduisaient le canot. Je le connus aux nouveaux cris qu'ils poussèrent , et au mouvement de leur bâtiment qui cessa de descendre , et qui s'approcha vers le bord. Je plantai ma perche en terre , afin qu'ils

ne perdissent pas de vue mon signal, et je me laissai aller sur le sable, où je me couchai tout de mon long, fatigué des efforts que je venais de faire, mais consolé par la certitude d'une prochaine délivrance, et en remerciant le Ciel des bienfaits qu'il daignait m'accorder.

En considérant attentivement le canot, j'avais observé que les hommes qui le montaient étaient habillés. Cette observation, qui me convainquit que j'avais affaire à des Européens et non à des sauvages, me délivra de toutes les inquiétudes que d'abord les derniers n'auraient pas manqué de me causer encore. En attendant mes libérateurs, je tournai mes regards du côté de mon feu; je cherchai madame Lacouture; j'étais impatient de la voir, pour lui annoncer le bonheur qui nous arrivait, et le lui faire partager; je n'en pouvais bien goûter l'étendue sans elle. Les soins tendres qu'elle prenait de moi, sa résolution de ne point m'abandonner, avaient resserré l'amitié qui m'unissait à elle, et que nos infortunes communes avaient fait naître. Je ne l'aperçus point, et ce fut le seul chagrin que j'éprouvai dans ce moment; mais il m'affecta faiblement, parce que sa félicité n'en serait pas moins réelle, et qu'elle ne serait différée que de très-peu d'instans; elle ne pouvait effec-

tivement tarder à revenir ; il se faisait tard ; et la nuit n'était pas éloignée.

Les personnes dont j'attendais tout désormais arrivèrent en ce moment. L'excès de ma joie , en les voyant si près de moi , faillit à m'être funeste ; elle m'occasionna un saisissement si violent, que je fus pendant quelques minutes sans répondre à leurs questions , et sans pouvoir proférer une parole. Une goutte de tafia qu'ils me donnèrent me fortifia , et me mit en état de leur témoigner ma reconnaissance , et de leur dire un mot de mes malheurs. Ils virent au premier abord tout le danger de ma situation : ils eurent le ménagement de ne pas m'obliger à parler ; et moi , satisfait de voir des Européens , jugeant , à la manière dont ils s'exprimaient dans ma langue , qu'elle ne leur était pas naturelle , je ne songai point à leur demander de quelle nation ils étaient. Cette connaissance , en vérité , m'importait peu ; il me suffisait de voir que j'étais avec des hommes , et que je pouvais compter sur eux.

Je les priai de vouloir bien crier encore , et de chercher du côté du taillis qui était devant nous , pour se faire entendre à madame Lacouture , dont la longue absence commençait à m'inquiéter. Un moment après je n'eus plus rien à désirer. Elle parut ; je la vis courir à moi de toutes ses forces :

elle avait attrapé la poule d'Inde et son nid ; qu'elle nous apporta. « Ma bonne amie, lui dis-je, ces provisions arrivent fort à propos ; nous allons les partager avec ces messieurs, que le Ciel amène à notre secours. Réjouissez-vous, la fortune ne vous abandonne point, et votre compassion pour moi n'est pas sans récompense. »

Comme la nuit était venue, il fut inutile de songer à s'embarquer avant le lendemain. J'appris alors que nous tenions le 6 du mois de mai ; car jusqu'alors je n'avais pas été sûr de la plupart des dates. Nous nous rendîmes tous auprès de mon feu, où nos libérateurs se donnèrent la peine de me porter. Nous mangeâmes notre poule d'Inde et ses œufs : on y joignit quelques viandes fumées et quelques verres de tafia.

Notre repas fut un des plus gais que j'eusse faits depuis mon naufrage. Le contentement de l'esprit contribue au soulagement du corps. Je sentis revenir mes forces. Mes hôtes m'apprirent qu'ils étaient Anglais : leur chef était un officier d'infanterie au service de sa majesté britannique ; il s'appelait M. Wright. Je l'entretins, pendant le souper, d'une partie des aventures de madame Lacouture et des miennes. Je le vis frémir plusieurs fois des misères affreuses que nous avions essuyées. Lorsque je lui parlai de la nécessité qui nous

avait contraints à chercher dans mon malheureux nègre une nourriture que la nature entière nous refusait dans ce désert, il voulut voir cet horrible mets : la curiosité l'engagea à en porter un morceau à sa bouche : il le rejeta sur-le-champ avec une horreur inexprimable, et il nous plaignit d'avoir été réduits à un aliment aussi dégoûtant.

J'observerai en passant, que, comme il n'y avait que l'officier et un soldat qui parlaient français, et que tous les autres avaient témoigné le désir d'entendre mon histoire, j'avais été contraint de la faire en anglais ; comme j'avais été fait deux fois prisonnier pendant la dernière guerre, j'avais eu occasion d'apprendre cette langue : elle me fut d'une grande ressource quelque temps après, et dans ce moment elle me concilia l'affection de mes libérateurs.

Lorsque j'eus fini mon récit, je demandai à mon tour à M. Wright à quel heureux hasard nous devions sa rencontre. Il me répondit qu'il était du détachement de Saint-Marc des Apalaches, commandé par M. Sevettenham ; que, quelques jours auparavant, un sauvage ayant rapporté qu'il avait trouvé sur la côte un homme mort, dont le reste des vêtemens qui le couvraient annonçait que c'était un Européen, et qu'il lui manquait le ventre et le visage, qui paraiss-

saient avoir été dévorés par les bêtes farouches, M. Sevettenham l'avait détaché avec quatre soldats et son interprète, pour courir la côte dans un canot, et ramasser les malheureux qui pourraient s'y trouver en état de profiter de ses secours. Il ajouta que son commandant, qui avait remarqué la constance du mauvais temps, avait soupçonné que quelque bâtiment avait fait naufrage, et qu'il craignait que c'en fût un qu'il attendait de Passacole, chargé de vivres pour sa troupe.

Je ne doutai pas que ce cadavre aperçu par le sauvage, dont le rapport avait occasionné le voyage de M. Wright, ne fût celui du malheureux M. Lacouture, ou de M. Desclau, mon associé. Tous deux s'étaient noyés sans doute; l'un avait pu être emporté au milieu de la mer et dévoré par les caïmans, et l'autre jeté sur la côte : tout sert à m'en convaincre, puisqu'on n'en a reçu aucune nouvelle depuis ce temps.

Après nous être entretenus ainsi pendant quelques heures, nous nous abandonnâmes au sommeil; il fut bientôt interrompu par un orage affreux qui s'éleva : la pluie, le vent, le tonnerre et les éclairs ne cessèrent pas un instant du reste de la nuit : ils incommodèrent beaucoup les Anglais; mais madame Lacouture et moi, nous y étions

accoutumés depuis long-temps, et cette nuit ils nous furent encore moins insupportables, à cause du secours dont nous étions assurés, et que nous possédions déjà. Le sentiment de nos infortunes n'était plus si vif depuis que nous en apercevions la fin ; notre faiblesse, nos blessures semblaient nous faire moins souffrir, et nous commencions même à les regarder comme des accidens passagers qui se termineraient bientôt à l'aide d'un peu de soin et de repos.

Le jour naissant vit diminuer l'orage qui se dissipa entièrement au lever du soleil : nous ne songâmes plus qu'à nous embarquer. J'avais repris un courage qui me soutenait assez pour me permettre de me rendre sans secours jusqu'au canot ; mais M. Wright ne le voulut pas permettre ; il eut l'attention de m'y faire porter. « Je vous félicite de reprendre des forces, me dit-il ; mais il ne faut pas en abuser : ménagez-les, vous aurez le temps et l'occasion d'en user. » Madame Lacouture m'accompagna à pied : elle me regardait pendant le chemin avec une joie brillante et naïve. « Voyez, me dit-elle, si j'ai eu tort de vous résister et de rester auprès de vous ; nous revenons tous les deux à la vie, et nous pouvons en jouir sans trouble et sans remords. — Ah ! lui répondis-je, je ne me serais jamais consolé de vous avoir

pressée de me fuir, si le secours m'était venu sans que vous en pussiez profiter. »

Nous entrâmes tous dans le canot. M. Wright songea à achever de remplir sa mission. Il avait déjà parcouru plusieurs îles; il lui en restait une à visiter avant de retourner à Saint-Marc des Apalaches. Il y dirigea son canot : nous y arrivâmes après douze heures de navigation par un vent favorable. Je la reconnus pour celle d'où nous étions partis, madame Lacouture et moi, et dans laquelle nous avions laissé son fils. Les malheurs que j'avais essuyés depuis notre départ ne m'avaient guère permis de songer à lui. Mon retour dans cette île le rappela à mon souvenir : je ne pus m'empêcher de donner encore quelques larmes à son sort. Au milieu de mes regrets, je me rappelai qu'il n'était pas encore mort lorsque je l'avais quitté. Cette idée m'agita ; celle qu'il pouvait vivre encore et recevoir quelque secours me frappa : en vain la raison la rejetait comme une chose impossible ; je ne pus m'empêcher de souhaiter de m'assurer de son état.

Nous voguions toujours dans le dessein de faire tout le tour de l'île. Nos soldats, pendant ce temps, criaient de toutes leurs forces par intervalles, afin de se faire entendre ; personne ne leur répondait. Ce silence ne calma ni mes inquiétudes, ni mon agitation secrète.

Le malheureux jeune homme pouvait entendre ces cris, et être hors d'état de faire entendre les siens. Je pensai à ma situation sur la côte, lorsque les Anglais s'en étaient approchés : celle de Lacouture, s'il vivait, devait être encore plus déplorable. Je ne pus résister plus long-temps à l'impatience de m'éclaircir. Je fis part de mes aventures et de mes soupçons à M. Wright. Cet officier me fit quelques représentations sur le peu d'utilité d'une recherche de cette espèce, qui vraisemblablement ne ferait que nous retarder sans fruit. Cependant son humanité l'empêcha d'insister : il voulut bien s'arrêter, et il envoya un soldat à terre avec ordre de voir en quel état était ce jeune homme.

Le soldat revint un demi-quart d'heure après, nous annoncer qu'il l'avait vu, et qu'il était mort. M. Wright lui ordonnait déjà de se rembarquer, lorsque je m'approchai de lui. « Vous me trouverez indiscret sans doute, lui dis-je ; mais j'ai une nouvelle grâce à vous demander. Ce jeune homme m'était cher : sa fermeté seule nous a fait sortir de cette île, sa mère et moi. Je lui dois de la reconnaissance ; elle ne peut éclater que faiblement, mais que je fasse ce que je puis : permettez-moi de lui rendre les derniers devoirs ; accordez-nous le temps de l'enterrer. »

M. Wright était la politesse et la complaisance même. Il consentit encore à me donner cette satisfaction. Il commanda à tout son monde de débarquer et de me porter auprès du mort. Nous nous y rendîmes tous. Madame Lacouture voulut aussi être présente à ce pieux office. « Mon fils infortuné, s'écria-t-elle en soupirant, a suivi son père au tombeau ; sa mère lui survit : le secours qui m'arrive commence à m'être moins cher , puisque je ne puis le partager avec lui. »

Nous arrivâmes auprès de ce malheureux jeune homme ; il était couché sur le ventre, le visage contre terre : son corps était d'un rouge hâlé ; il sentait déjà mauvais , ce qui nous fit présumer qu'il était mort depuis quelques jours. Il avait des vers autour de ses jarretières : c'était un spectacle hideux et dégoûtant dont mon cœur était pénétré. Je me mis en prière pendant que les soldats creusaient sa fosse : dès qu'elle fut faite , ils vinrent le prendre pour l'y jeter. Quelle fut leur surprise ! quelles furent la mienne et celle de sa mère , lorsque nous nous aperçûmes que son cœur battait encore ! Au moment où l'un des soldats s'avancait pour le prendre par la jambe, nous la lui vîmes retirer. Dans l'instant nous nous empressâmes de lui donner tous les secours qui étaient en notre pouvoir. On lui fit avaler un peu de

tafia avec de l'eau : on se servit du même mélange pour laver les plaies qu'il avait sur les genoux, et d'où nous tirâmes plusieurs vers qui les avaient peut-être faites, et qui servaient à les envenimer.

Madame Lacouture, immobile d'étonnement, passait tour à tour de la crainte à la joie, voyant son fils, qu'elle avait cru mort, respirant encore. « Cela est-il possible ? s'écriait-elle dans une espèce de délire. Au nom de Dieu, ne m'en imposez pas ; assurez-moi de ce qui en est ; craignez de me donner une fausse espérance, qui rendrait ma douleur plus vive si je la voyais trompée ! »

Après avoir dit ces mots, elle courait à son fils, l'examinait, nous regardait ensuite, et cherchait à lire sur nos visages ce que nous pensions de son état. Un moment après, elle retournait à lui, le prenait dans ses bras, cherchait à le réchauffer par ses baisers. Nous fûmes obligés de la forcer à s'en éloigner, parce qu'elle nous troublait dans tous les soins que nous lui donnions. J'étais incapable d'en offrir beaucoup. Je la priai de s'asseoir auprès de moi, et je l'entretins de tout ce qui pouvait la flatter. Elle m'écoutait avec inquiétude ; à chaque instant ses yeux se tournaient du côté de son fils ; elle se levait avec précipitation ; j'étais contraint de ranimer mes forces pour l'arrêter.

« Un moment, lui disais-je, laissez agir ces généreux Anglais, ne les interrompez point; votre vivacité leur serait nuisible. Je le vois, me répondait-elle; je vais vous obéir. Je demeure. » Et un instant après, elle tentait de m'échapper. Je l'exhortais à la patience; je lui renouvelais mes représentations; je lui rappelais qu'elle m'avait promis de rester tranquille. « Je le sais, je l'ai promis, je dois l'être; mais, mon cher Viand, je ne suis pas maîtresse de moi : je serais rassurée si je le voyais un instant, un seul instant..... Pourquoi me retenez-vous?..... Que vous êtes cruel! Ah! si vous saviez ce que c'est que d'être mère!... Avez-vous jamais eu un fils? » Et sans attendre ma réponse, elle me faisait de nouvelles questions, me demandait ce que je pensais de cette aventure, et si j'espérais que son enfant pût vivre; elle n'écoutait point ce que je lui répondais, et continuait à essayer de me quitter.

Enfin M. Wright vint à nous, et nous dit que le jeune Lacouture avait repris le sentiment; qu'il ouvrait les yeux; qu'il pleurerait; qu'il regardait tout le monde qu'il ne connaissait pas; qu'il demandait sa mère, et qu'il m'appelait aussi. Nous nous transportâmes auprès de lui; il nous reconnut. « C'est vous, nous cria-t-il d'une voix languissante! est-il possible que vous soyez encore ici?...

je ne vous ai pas vus pendant quelque temps... où étiez-vous donc ? »

Ce n'était pas le moment d'entrer dans des explications. Nous lui dîmes que nous venions le délivrer de ses misères, et nous l'exhortâmes à prendre courage. On le fit transporter dans le canot; on m'y conduisit aussi. Je le fis coucher sur les habits de quelques soldats, qui consentirent à les prêter : je le couvris avec d'autres, et je me chargeai d'en avoir soin pendant la route. Sa mère ne le quitta pas un instant, et j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de se livrer à sa tendresse babillarde, et à ses caresses fatigantes.

Comme il était tard, nous ne fîmes pas beaucoup de chemin. Nous nous rendîmes à l'autre extrémité de l'île, où nous débarquâmes pour y passer la nuit. Deux de nos soldats chassèrent et eurent le bonheur de tuer trois outardes grasses qui nous procurèrent un bon souper. Le jeune homme prit quelque nourriture. Le lendemain il se trouva mieux, c'est-à-dire qu'il revint entièrement à lui. Il ne put cependant nous rendre compte de ce qu'il avait fait depuis notre départ. Il nous apprit seulement qu'il s'était trouvé mal plusieurs fois, et que lorsqu'il reprenait connaissance, il se sentait un grand besoin de boire et de manger. L'eau et les provisions

que nous avions mises auprès de lui, lui furent d'un grand secours. Il était si faible, qu'il se traînait sur les huîtres, qu'il ramassait avec la bouche pour les manger. Il ignorait absolument le temps qu'il avait passé seul dans cette situation. Il croyait que nous n'étions point partis, et que nous avions trouvé sur-le-champ le secours dont il avait profité.

Nous nous gardâmes bien de le détromper alors ; mais la manière dont il avait vécu jusque-là ne nous en parut pas moins inconcevable. Si on nous l'eût raconté, nous ne l'aurions pas cru ; et tout en effet se réunit pour rendre ce fait incroyable. Nous étions sortis de l'île le 19 avril, et c'était le 7 mai que nous y étions revenus ; cela faisait dix-neuf jours, pendant lesquels il avait vécu. Comment avait-il pu se soutenir si long-temps sans miracle ? Nous y vîmes le doigt de Dieu, madame Lacouture et moi. Elle se jeta à genoux : « Grand Dieu ! s'écria-t-elle, tu as conservé mon fils..... tu me l'as rendu..... daigne ne pas me l'ôter ! achève ton ouvrage..... Accorde-moi dès ce monde ce dédommagement de mes souffrances..... et si tu veux l'attirer à toi, si tu ne me l'as montré que pour me l'enlever tout-à-fait..... donne-moi la force de soutenir ce dernier malheur, ou précipite-moi dans son tombeau ! »

Je joignis mes vœux aux siens, et j'osai

tout espérer. Nous nous embarquâmes le même jour pour Saint - Marc des Apalaches : le vent nous fut très-favorable. Cette traversée se fit heureusement, et je me convainquis par mes observations que, sans les Anglais, nous n'aurions jamais pu nous y rendre. La partie de la côte où l'on nous avait trouvés n'en est éloignée que de quinze lieues, en s'y rendant par mer; mais la distance est bien plus considérable par terre, à cause des sinuosités que forme le rivage : on peut l'évaluer à plus du double. Comment aurions-nous traversé plusieurs rivières très-larges qui se trouvaient sur notre route, et dont je vis, en passant, les embouchures, qui m'annonçaient assez leur largeur, leur profondeur, et la rapidité de leur cours? Que d'obstacles insurmontables à notre faiblesse! combien de fois il eût fallu nous écarter de notre chemin, pour remonter ces rivières, par des déserts inconnus, en cherchant un gué ou un passage sans danger! de combien ces détours auraient augmenté le nombre des lieues que nous avions à faire! c'est ce qu'il est impossible d'évaluer. La seule chose qui est sûre, c'est que nous n'aurions jamais réussi, et que nous serions morts à la peine.

Le même jour, 8 mai, nous arrivâmes à sept heures du soir à Saint - Marc des

Apalaches. M. Sevettenham nous reçut avec beaucoup d'humanité. Il commença par me faire porter chez lui, et il envoya madame Lacouture et son fils chez le caporal de son détachement. Il ordonna en même temps à son chirurgien de nous donner tous les secours de son art. Il poussa la bonté jusqu'à partager son lit avec moi, en me faisant prendre un de ses matelas. Il fit porter aussi des draps à madame Lacouture. Il n'oublia enfin aucun des soins qui pouvaient nous soulager, et dont nous avions un si grand besoin.

Notre bonheur nous fit tomber entre les mains d'un homme bienfaisant, et nous ne tardâmes pas à en éprouver les heureux effets. Que serions-nous devenus si nous avions trouvé un officier moins sensible, qui, croyant avoir satisfait à l'humanité, en nous tirant de notre désert, nous aurait laissé le soin de chercher par nous-mêmes les autres secours qui nous étaient nécessaires?

Il était temps que nous trouvassions un terme à nos souffrances : elles avaient commencé d'une manière terrible, le 16 février 1766, que nous avions fait naufrage : elles avaient duré quatre-vingt-un jours, jusqu'au 7 mai. Que ce temps nous avait paru long ! Par combien d'épreuves horribles avions-nous passé ! Quel homme peut dire qu'il a été

plus malheureux ! Il n'est pas étonnant que de si longues infortunes eussent épuisé notre tempérament : il l'est sans doute plus que nous y ayons résisté , et que nous soyons rétablis ; mais notre guérison fut pendant quelques jours incertaine. Nous enflâmes prodigieusement. Le chirurgien qui nous soignait désespéra d'abord de notre vie. Ce ne fut que par des alimens bien nourrissans , et en très-petite quantité , qu'il parvint à réparer les ravages qu'avaient faits sur nous le manque de nourriture , ainsi que sa mauvaise qualité. Il réussit à nous guérir , à ressusciter le jeune Lacouture , dont le mal était sans contredit le plus dangereux. Il eut beaucoup moins de peine à rétablir sa mère , etc. etc..... »

Avons-nous trompé nos lecteurs , en leur annonçant ce morceau comme étant d'un intérêt au moins égal à celui des articles qui l'ont précédé ? Que de supplices , de tourmens rassemblés à la fois sur deux têtes ! était-il probable qu'elles y survivraient , et finiraient par voir un jour plus prospère luire sur elles ? Mais tout est possible à la Providence , et dans cette rencontre , comme dans une infinité d'autres , l'événement a prouvé qu'il ne faut jamais désespérer d'elle.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

AMÉRIQUE.

<i>I</i> DÉE générale du pays.	1
<i>D</i> écouverte historique et générale.	2
<i>S</i> ollicitations de Chrystophe Colomb dans différentes Cours de l'Europe.	3
<i>C</i> onvention signée entre le roi d'Espagne et lui, pour la découverte d'un nou- veau monde.	ibid.
<i>S</i> on départ avec trois caravelles.	4
<i>R</i> évolte de l'équipage.	5
<i>V</i> ue de la terre.	6
<i>D</i> ébarquement et cérémonie de prise de possession.	7
<i>P</i> remière colonie européenne en Amé- rique.	8

<i>Retour de Chrystophe Colomb en Espagne.</i>	8
<i>Son second voyage.</i>	9
<i>Il découvre la Terre-Ferme dans un troisième voyage.</i>	ibid.
<i>Injustice dont il est victime.</i>	ibid.
<i>Conquête du Mexique et du Pérou par Fernand Cortez et François Pizarre,</i>	10
<i>Tyrannie et cruautés exercées par les Espagnols dans le nouveau monde.</i>	ibid.
<i>Traits particuliers, aventures et mœurs.</i>	11
<i>Cérémonie au Pérou, en l'honneur du soleil.</i>	ibid.
<i>Courage de Guatimozin, empereur du Mexique.</i>	13
<i>Las-Casas.</i>	ibid.
<i>Tremblemens de terre, très-communs au Pérou.</i>	15
<i>Marche d'un chirurgien anglais à travers la Terre-Ferme jusqu'au Pérou.</i>	16
<i>Voyage de M. de la Condamine au volcan de Pichincha.</i>	35
<i>Le volcan de Cotopacsi.</i>	41
<i>Phénomène observé par don Ulloa sur le Pamba-Marca,</i>	ibid.

<i>Mœurs actuelles des habitans indigènes du Pérou.</i>	43
<i>Observations générales sur les peuples de l'Amérique méridionale.</i>	ibid.
<i>Entrevue du commodore Byron et des Patagons.</i>	46
<i>Vue d'une montagne extraordinaire par MM. Banks et Solander.</i>	54
<i>Le périco-ligéro.</i>	66
<i>Les serpens chasseurs.</i>	67
<i>Le macagua.</i>	68
<i>La lionne reconnaissante.</i>	69
<i>Observations générales sur les habitans de l'Amérique septentrionale.</i>	70
<i>Force et intrépidité étonnantes d'un chef Iroquois.</i>	71
<i>Manière dont les Iroquois et les Hurons déclarent la guerre et s'y préparent.</i>	73
<i>Médecins américains.</i>	74
<i>Religion des peuples de l'Amérique septentrionale.</i>	ibid.
<i>Monumens historiques des peuples du Canada.</i>	ibid.
<i>Le calumet.</i>	75
<i>Les Knistineaux.</i>	76

<i>Attachement aux premières habitudes.</i>	77
<i>Animaux de l'Amerique septentrionale.</i>	ibid.
<i>Mœurs des Groënlandais.</i>	78
<i>Voyage vers le pôle du Nord.</i>	81
<i>Hivernement de l'équipage d'un vaisseau sur la côte orientale de la Nouvelle Zemble.</i>	105
<i>Remarque faite par un voyageur dans la Sibérie.</i>	126
<i>Ressources des Sibériens , et manière dont ils se chauffent.</i>	128
<i>Trait de probité chez les Ostyacks.</i>	130
<i>Religion des Kamtchadales.</i>	131
<i>Les Lapons.</i>	132
ÎLES DE L'AMÉRIQUE ET DE LA MER	
DU SUD.	134
<i>Découverte de l'île d'Otahiti.</i>	ibid.
<i>Voyage de M. de Bougainville à l'île d'Otahiti.</i>	169
<i>Détails sur les voyages du capitaine Cook , et sur sa mort.</i>	184
<i>Esclavage de P. J. Dumont en Afrique.</i>	226
<i>Notice sur le second voyage de Mungo- Parc en Afrique , et sur sa mort.</i>	234
<i>Naufrage de la Meduse.</i>	240

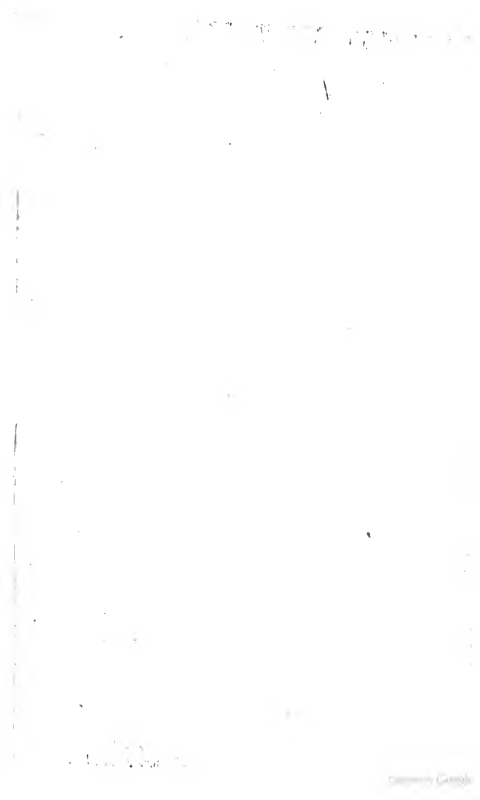
<i>Famine à bord d'un vaisseau voyageant</i>	
<i>sur la mer du Nord.</i>	251
<i>Naufrage sur les côtes de Floride.</i>	259

Fin de la table.

ERRATA.

<i>Page</i>	<i>ligne</i>	<i>au lieu de</i>	<i>lisez</i>
9	16	Orinoque	Orénoque
11	12	<i>particulier</i>	<i>particuliers</i>
94	2	devouvrais	decouvrais
110	21	le	les
124	11	moins	mois
161	11	effayer	effrayer
187	26	assayé	essayé
227	24	Il n'y de	Il n'y a de
253	7	pemit	permit
268	29	enore	encore
270	23	deplorale	déplorable
286	18	auraient	aurait
312	7	faveur	saveur (dans quelques exemplaires)
341	27	rétabit	rétablit

1468221



1 1 1 3

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

